

Diasporiques

n° 33

Mars 2005

Dans ce numéro :

Un collège français
à Auschwitz (p. 57)



D.R.

Tolède, ville juive
(page 32)



D.R.

Actualité de la
pensée de Pierre
Mendès France
(page 58)



D.R.

Archives CLEJ

Archives CLEJ

Corvol l'Orgueilleux, le château mythique du CLEJ
Notre dossier spécial à lire page 22





Sommaire

Editorial : Avons-nous le droit ou le devoir d'être optimistes ?	3
Un mot de la rédaction	4
Actualité :	
Commémorer la Shoah soixante ans après	5
Israël-Palestine : un tournant ?	7
Un mot encore...	8
Jeunes, juifs et laïques	8
Culture :	
Livres	9
Cuisine	13
Arts : Samuel Ackerman	14
Poésie	16
Musique	18
Littérature	20
La revue des revues	21
Nos invités : le CLEJ	24
Textes :	
Le voyage à Tolède	32
Un bonjour de Birobidjan	36
Le Camp de Marmagne	39
Prier aujourd'hui ?	42
Le groupe Manouchian	44
L'antisémitisme roumain	45
La Hongrie 1919-1944 : Fin des illusions	48
Dictionnaire de J. Nehama	50
Chronique polonaise	52
Les tapis juifs persans	54
In mémoriam : Yves Haguénauer	56
La mémoire :	
Nous sommes allés à Auschwitz	57
Journées Pierre Mendès France	58
Brèves	59
Portrait : Un Juif centenaire	61
La vie du Cercle	62

Diasporiques est une revue trimestrielle de réflexion politique et culturelle éditée par le Cercle Gaston-Crémieux.
Adresse de la Rédaction : c/o J. Burko, 56 rue de La Rochefoucauld, 75009 Paris.

Directeur de la publication : Philippe Lazar.

Comité de rédaction : Françoise Basch, Jacques Burko (rédacteur en chef), Edmond Kahn, Martine Kis, Philippe Lazar, Jean-François Lévy, Carol Mann, Elise Marienstras, Fania Pérez, Dorothée Rousset, Georges Wajs, Antoinette Weil.

Conseil d'orientation : les précédents plus Etienne Brunswic, Richard Marienstras, Freddy Spira.

Correspondants : Nelly Furman : États-Unis. Carol Mann : Bosnie, Afghanistan et ailleurs. Johannes Gielge : Autriche. Claude Rosenkovitch : Jérusalem. Henri Sobowicz : délégation à la Galicie septentrionale. Martine Kis : veille en Hongrie. Harry Carasso : veille en Roumanie.

Délégués régionaux : Muriel Klein-Zolty : Alsace. Jean Marc Izrine : Toulouse. Samuel Ghiles Meilhac : Grenoble.

Relations extérieures : tout le monde !

Père Joseph du rédacteur en chef : Berthe Burko-Falcman.

Notre Curnonsky : Sylvie Kuczynski-Lévy.

Maquette : Corinne Dupuy *et al.*

Mise en page : François Lévy.

Corrections : Antoinette Weil.

Travaux graphiques : Benjamin Lévy.

Impression : Présence graphique, Monts (37).

N° ISSN 1276 4248.

N° de commission paritaire : 1103 G 78821.

Les textes publiés par Diasporiques n'engagent que la responsabilité de leurs signataires.

Conditions d'abonnement : Abonnement annuel (4 numéros) : 20 euros. Abonnement de soutien : 30 euros ou plus.

Un bulletin d'abonnement est à votre disposition après la page 60

Faites-nous part de votre adresse électronique si vous en avez une. Il suffit pour cela d'envoyer un courriel à

postmaster@cercle-gaston-cremieux.org

Cela nous facilitera les contacts avec vous. Merci !

Nos sites web :

www.diasporiques.org

et

www.cercle-gaston-cremieux.org

Diasporiques est en vente dans les librairies suivantes :

Art et littérature, 120 boulevard du Montparnasse, Paris 6^e

Bibliothèque du Centre Medem, 52 rue René-Boulanger, Paris 10^e

Dédale, 4^{ter} rue des Écoles, Paris 5^e

La Hune, 170 boulevard Saint-Germain, Paris 6^e

Librairie du Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme, 71 rue du Temple, Paris 3^e

Librairie polonaise, 124 boulevard Saint-Germain, Paris 6^e

Avons-nous le droit ou le devoir d'être optimistes ?

La célébration du soixantième anniversaire de la libération d'Auschwitz s'enfonce déjà dans le souvenir. Tout ce qui pouvait être dit l'a alors été. Est revenu le temps du silence et de la méditation. Le présent éditorial est typographiquement brisé en deux parties, à la façon dont une double et haute muraille de béton coupe violemment, en deux blocs disjoints, le bouleversant musée juif de Berlin. Nous vous suggérons de marquer une pause

sur cette coupure symbolique et simplement
de méditer, l'espace d'un moment,
sur la blessure insondable
qui nous marque à
jamais, nous et
l'humanité.

L'Europe se construit,
difficilement. Elle se cherche, elle hésite, elle
tâtonne. Le 29 mai prochain nous serons conduits à
donner notre avis sur le projet de loi constitutionnelle.
Diasporiques a ouvert à son tour un débat à ce propos. Les
opinions sont souvent passionnées quant à la décision à prendre.

Le dialogue est parfois âpre entre les acharnés de l'un et l'autre bord : ceux qui pensent que de voter non briserait durablement l'élan constructif européen et ceux qui estiment que de voter oui nous enfermerait à long terme dans une logique essentiellement libérale. Quelques-uns tentent de ramener les enjeux à de plus justes proportions, voire remettent en question la légitimité même d'un référendum. Respectons les avis des uns et des autres, écoutons-nous les uns les autres, discutons, notons avec soulagement que les conflits intra-européens se sont aujourd'hui transposés du champ des armes à celui des débats, le plus souvent démocratiques. Si incertains que nous puissions être sur la façon dont va évoluer l'Union Européenne, sur son extension géographique, sur l'intensité réelle de son pouvoir fédérateur, sur sa capacité à permettre effectivement l'expression politique de sa diversité idéologique et culturelle, nous ne pouvons que nous féliciter qu'il en soit ainsi et que le beau mot de progrès, au regard de ce qui s'est passé au siècle dernier, ait désormais à nouveau pris sens. Ce n'est pas faire preuve d'un optimisme béat que d'évoquer ce concept, souvent brocardé : il s'agit bien là d'un optimisme de la volonté, justement tempéré par le pessimisme de la raison !

On ne peut pas plus ignorer l'évolution, on l'espère décisive, en cours au Proche-Orient. Au moment où ces lignes sont écrites il y a quelques raisons d'espérer. Il est tout à fait possible qu'au moment où ces mêmes lignes seront lues le déchaînement de la violence aura, une fois encore, anéanti les perspectives, sinon de paix, du moins d'apaisement progressif de la situation. Mais il est aussi possible que tel ne soit pas le cas : rien ne nous contraint à jouer en permanence les Cassandre. Il est un temps pour sourire et un temps pour pleurer : sachons sourire au moment où l'occasion nous en est offerte.

Tout ceci n'implique en rien, évidemment, que nous baissions la garde. Les raisons de nous indigner et de combattre restent tout aussi nombreuses : inégalités sociales croissantes, en France même et dans le monde, exclusions, grande exclusion, discriminations et racisme toujours prêts à renaître de leurs cendres. Les quelques sources d'espoir évoquées ne peuvent dès lors que nous conforter dans notre engagement pour plus de justice et plus de libertés. Politiquement et culturellement, *Diasporiques* s'efforce d'agir en ce sens, en faisant entendre une voix juive indépendante, enracinée dans le vénérable passé de la diaspora européenne, partie prenante de son évolution actuelle et future. Oui, il faut de l'optimisme pour agir délibérément en ce sens. Mais cet optimisme n'est-il pas l'expression particulière d'une éthique de la responsabilité, d'une éthique partagée par tous ceux qui refusent fondamentalement de rester sur l'autre bord de l'irréversible cassure évoquée au début de cet éditorial ? De tous ceux qui ressentent en eux l'impérieux devoir d'aller de l'avant – de respecter la double exigence : *souviens-toi* et *perpétue*. ■



Un mot de la rédaction

Chère lectrice, cher lecteur,

Le numéro 32 de la revue, qui fut jugé par vous riche et intéressant, n'en présentait pas moins certains défauts techniques dus à des incidents chez l'imprimeur (une page blanche dans quelques exemplaires et, dans l'ensemble du tirage, certaines photos de mauvaise qualité). Nous vous prions sincèrement de nous en excuser. Des mesures ont été prises à l'imprimerie pour que vous n'ayez plus à souffrir de tels inconvénients.

Mais le message aujourd'hui ne s'arrête pas là. *Diasporiques* est une revue en évolution constante grâce à votre coopération : la rédaction est à l'écoute – ou plutôt à la lecture – attentive de vos remarques et suggestions. Ainsi, nous tentons de remédier à une certaine austérité qui nous est parfois reprochée. Il est certain que la revue n'a pas pour seul objectif de distraire ; elle souhaite informer et faire réfléchir sur des pistes qu'on ne trouve pas facilement ailleurs – c'est notre raison d'être. Cependant la lecture ne doit pas non plus être rébarbative. Nous tentons d'y parvenir en introduisant, à côté des indispensables rubriques de fond, des pages plus orientées vers la détente. Ainsi, la rubrique « culture » comporte désormais régulièrement une page consacrée aux cuisines juives, partie indissociable du patrimoine culturel diasporique ;

ainsi pratiquement chaque numéro s'orne d'une rubrique « convivialité » que vous semblez apprécier. Nous nous efforcerons désormais d'inclure aussi dans chaque numéro soit un texte littéraire, soit le portrait d'un Juif (c'est le cas aujourd'hui), soit un reportage photographique. Nous espérons que ces « plages de repos » vous permettront de suivre avec plus d'attention et de plaisir les articles de fond.

En contradiction apparente avec ce qui précède – mais la vie est faite de telles contradictions – ce numéro 33 est empreint aussi d'une gravité certaine. Gravité due au rappel du soixantième anniversaire de la libération des camps nazis qui a été récemment marqué de manière solennelle. Or, la mémoire du Génocide ne saurait se cantonner à des phrases prononcées à des occasions précises. Nous l'évoquons donc à plusieurs reprises, et non seulement dans la rubrique « Mémoire ». C'est que le travail de mémoire doit être ancré dans le présent, et dans notre vie, et ne pas s'arrêter quand passe la date fatidique. L'évocation du dialogue avec les jeunes générations, dialogue qui aspire à prévenir le retour de tels désastres, a été privilégié.

Plusieurs articles marqués du sceau de la Shoah se trouvent dispersés tout au long du numéro. Ils sont signalés par une vignette particulière. Une autre vignette caractéristique signale les articles relatifs au monde sépharade.

Dans ce numéro, l'interview habituelle d'une personnalité juive est remplacée

par un entretien avec tout un groupe : l'équipe du mouvement d'enfants CLEJ, dont l'esprit et les activités sont remarquables.

Une autre innovation : le démarrage de la rubrique « La revue des revues », qui vous permettra de ne pas passer à côté d'articles importants publiés dans d'autres périodiques.

L'équipe de la rédaction pense par ailleurs à la meilleure façon de resserrer les liens et d'améliorer la communication entre ses abonnés et la revue. Le fait que plus de la moitié des articles publiés le sont sous la plume de nos lecteurs l'indique clairement : *Diasporiques* est votre revue. Peut-elle, doit-elle vous offrir plus qu'une lecture trimestrielle ? Organiser des manifestations culturelles ou encore des débats sur la revue elle-même ? La réflexion est en cours, et vous êtes invités à y contribuer par un mot à la rédaction (soit par mèl, à

postmaster@cercle-gaston-cremieux.org

soit par courrier de surface à *Diasporiques*, 56 rue de La Rochefoucauld, 75009 Paris). Bien entendu, nous vous tiendrons au courant des suites de cette réflexion.

Et maintenant, à vous le reste de ce numéro ! Nous vous souhaitons bonne lecture, et attendons vos réactions. ■



Commémorer la Shoah soixante ans après Une rencontre avec Sarah Lichtsztejn-Montard

Carol Mann

Un mardi après-midi de février à l'école Maimonide à Boulogne, un lycée (presque) comme les autres – si ce n'est pour la grille et un car de CRS sur le trottoir.

Sarah Lichtsztejn-Montard est venue aujourd'hui témoigner de son expérience à Auschwitz comme elle le fait depuis vingt ans, invitée par le professeur d'histoire qui veut étoffer son cours sur la Shoah. En cette période de commémoration, les derniers rescapés sont particulièrement sollicités. « Aujourd'hui, nous ne sommes que trois cents survivants, alors nous allons témoigner partout, dans les écoles en particulier », explique-t-elle à cette classe de terminale. « Certains d'entre-nous accompagnent des groupes pour visiter les camps. Il faut qu'on le fasse, pour la transmission de l'histoire et pour lutter contre les négationnistes ».

Sarah ne dit pas combien ce travail est pénible et quel est le prix de la douleur ravivée chaque fois qu'elle évoque l'année passée avec sa mère en enfer, du 24 mai 1944 au 24 mai 1945, date de leur retour à Paris. En ce moment, elle en parle beaucoup – dans les émissions à la télévision, à la radio, lors de commémorations et de cérémonies diverses. Son visage est sur l'affiche de l'exposition *Les Derniers Témoins* à l'Hôtel de Ville (« C'est bien moi, t'es sûre? En plein dans la rue de Rivoli? La photo est bien, au moins » ? s'exclame-t-elle au téléphone).

Aujourd'hui à Maïmonide, les élèves des terminales S et ES sont particulièrement attentifs. Pendant les deux heures et demie que dure l'intervention de Sarah, ils se figent sur leur chaise, immobiles, les yeux rivés sur celle qui raconte à la première personne. Les faits qu'elle égrène sont toujours ramenés à son expérience personnelle, celle d'une gamine qui avait à peu près leur âge – et c'est ce désarroi d'adolescente prise dans la tourmente que chacun ressent intimement.

L'identification est d'autant plus forte chez ces élèves scolarisés qu'ils sont élèves d'une école juive où l'accent est mis moins sur la religion que sur la filiation, l'histoire juive et le lien avec Israël. Le jeune public des autres établissements n'est pas toujours aussi réceptif. Sarah évoque une fille blonde aux yeux bleus qui était venue la voir en fin de conférence pour lui dire que, comme elle n'était pas juive, tout cela ne la concernait nullement ; Sarah lui a répliqué que le racisme pouvait se tourner contre n'importe quel groupe en minorité vulnérable y compris les blondes aux yeux bleus – et que son expérience était une mise en garde pour tous. Plus douloureuse encore est la confrontation avec des sympathisants pro-palestiniens qui comparent systématiquement Israël à l'État nazi. « Alors là, ça me blesse vraiment, désormais je leur dis que je me limite au témoignage d'une époque précise, sans débat sur l'actualité. C'est insupportable – mais je leur demande quand même si les Israéliens jettent des petits enfants dans les chambres à gaz, et là ils sont obligés de constater que non seulement ce n'est pas pareil mais encore qu'ils ont été l'objet de manipulations. »

Elle a parlé à des centaines de classes, mais son discours est chaque fois différent, tout en suivant le fil conducteur de son expérience et de cette vie qui n'en était pas une au camp. Elle a parfois relaté des événements qu'elle n'avait jamais révélés à ses propres enfants. L'émotion revient au détour d'un souvenir, d'une association d'idées, d'une question inattendue. Et les jeunes de Maïmonide boivent ses paroles. Pour une minorité d'entre eux, il s'agit de souvenirs de famille ; pourtant les élèves sépharades se rebiffent. « On est tous ensemble depuis la maternelle, alors la Shoah, c'est notre histoire à tous », s'exclame avec vigueur un grand gaillard. « Mais ce n'est pas la même chose quand c'est

ta famille », lui rétorque une élève au premier rang, martelant ses mots. À la jeune fille douce derrière elle de conclure, la voix étranglée par les larmes : « Mais quand on va à Auschwitz et qu'on voit tout ça, on pleure avec les autres, bien qu'on n'ait pas connu ça dans sa propre famille, la douleur est la même ».

La leçon d'histoire en direct est terminée. Comme toujours Sarah demande aux élèves de se souvenir : « C'est vous qui serez ma mémoire, vous pourrez raconter à ma place quand je ne serai plus là ». Elle remballa ses livres, dont le mémorial de Klarsfeld gros comme un Bottin, son étoile jaune récupérée par son oncle dans la dernière cachette avant Auschwitz, une lettre jetée du train au départ de Drancy arrivée par miracle et la carte qu'elle a griffonnée à la sortie de Bergen-Belsen : souvenirs poignants qu'elle porte avec elle d'école en école. Il arrive qu'un établissement la remercie en lui offrant un bouquet de fleurs, mais c'est rarissime : quatre en tout sur les centaines visitées ! La grande majorité, dont les écoles juives, se contentent d'un Nescafé offert dans la salle des profs cinq minutes avant la conférence...

Sarah est épuisée. Comme toujours, elle a donné un peu de sa vie à chacun des milliers d'élèves qu'elle a rencontrés au fil des années. Nous allons au café nous restaurer et discuter de la fièvre médiatique qui sévit autour de la commémoration de la Shoah. Sarah a des rendez-vous presque tous les jours, des interviews, des conférences, le téléphone n'arrête pas.

« Pour les cinquante ans, on n'en avait pas fait autant, loin de là, c'est bizarre tout de même. Sans doute on a pris conscience aujourd'hui que les rangs des témoins s'éclaircissent, bientôt il n'y en aura plus, nous sommes les derniers. Et les témoignages sont importants, même si les historiens maintiennent que la mémoire n'est pas fiable ». Comme souvent, son explication

part de faits presque anodins pour replonger dans les horreurs de son expérience *là-bas* avant d'en émerger devant son chocolat chaud qui est en train de refroidir. Pour celle qui l'écoute, l'effet de décalage et de juxtaposition est vertigineux.

« Parfois on n'est pas sûr de ce dont on se souvient, c'est pourquoi je tiens à vérifier, et à corriger si nécessaire, sinon ce sont les négationnistes qui en profitent. Chacun porte en lui des souvenirs différents, même si on se retrouve sur de nombreux points. Moi, je me souviens d'une jeune Stubova¹ qui nous distribuait le pain, méchante comme tout. Elle donnait toujours une portion minuscule à ma mère, qui a fini par protester. Alors la Stubova s'est mise à la rouer de coups. Ma mère lui dit : "Mais qu'est-ce qui te prend ? À l'âge que tu as, je pourrais être ta mère !". Là-dessus, d'un coup la Stubova a fondu en larmes et nous a dit : "Je suis ici depuis trois ans, ma mère est partie en savon". Les nazis avaient réussi à déshumaniser cette fille de dix-huit ans, ils étaient vraiment arrivés à leurs fins ».

Sarah a l'intention de se consacrer au livre de souvenirs qu'elle est en train d'écrire, dès que les demandes d'intervention se raréfieront. Elle est

la fille d'un poète yiddish anarchiste, Moïshe Khaim Lichtsztejn, dont elle voudrait raviver la mémoire. Aujourd'hui, elle n'arrive même pas à vaquer à ses occupations habituelles, c'est tout juste si elle a le temps de travailler à la bibliothèque Medem, comme elle le fait depuis des années de façon bénévole, de participer à son atelier de théâtre yiddish (où elle a joué le rôle principal dans *Les Jonas et la Baleine* présenté au Déjazet et à la Cartoucherie). À regret, elle a dû abandonner ses cours de Chi-Gong et ses autres activités pour se consacrer aux témoignages.

« Mais aujourd'hui c'est trop, on me sollicite sans arrêt, mes camarades aussi ; et chez moi, les gens m'arrêtent dans la rue, épatés de connaître quelqu'un qui est passé à la télé. Je voudrais bien n'avoir pas eu à être célèbre pour une raison pareille... ». Le battage paraît faire pendant au silence hostile dans lequel les déportés ont été murés pendant tant d'années. « Personne ne voulait nous entendre et nous, on a pris l'habitude de pas en parler, par une sorte d'étrange pudeur, même dans nos familles. Le contexte ne s'y prêtait pas, puisque l'antisémitisme a continué. Alors aujourd'hui, le revirement, c'est presque exagéré, on n'arrive pas vraiment à y croire... ». Pendant sa conférence, elle a évoqué ce racisme hargneux qui avait persisté dans la société d'après-guerre. Ainsi, pour le voyage de retour de Bergen-Belsen jusqu'à la frontière franco-belge, les anciens déportés avaient été transportés en wagons à bestiaux, alors que les prisonniers de guerre avaient droit aux trains pour passagers. Le revirement pompeux soixante ans après laisse rêveur.

Est-ce que les anciens déportés se sentent dépossédés de leur expérience avec tout cet étalage de consécractions ? Il est certain que celle-ci prend des formes politiques. On se souviendra que le premier « Mémorial des Martyrs de la Déportation », érigé par l'architecte Pingusson en 1962 à la pointe de l'Île de la Cité, remarquable du point de vue plastique ne men-

tionne pas les victimes comme juives, réduites au rang de Français (souvent à titre posthume), mortes pour une patrie qui les avait poussées dans les fourgons. C'était l'époque de la réconciliation voulue par de Gaulle avec l'Allemagne, alors il fallait censurer l'essentiel, comme on l'a fait pendant les années de communisme à Auschwitz, qui ne dénombrait que des victimes polonaises. Que penser du *Mur des Noms* inauguré au Centre de Documentation Juive Contemporaine ? C'est sur ces noms gravés que viennent pleurer les survivants aujourd'hui, comme en témoigne la queue devant le Mémorial rue Geoffroy L'Asnier, et plus encore les bouquets et les bougies des familles qui pour la première fois ont pu se recueillir devant ce qui tient lieu de sépulture.

« Ils ont choisi l'ordre alphabétique par année, c'est assez logique, ils auraient également pu suivre celui par convoi de Klarsfeld. Ce qui fait que dans la liste, sous la lettre "L", ils ont calé un autre nom, une certaine Ruchla Lichtsztejn entre ma mère et moi ; et cela me chagrine infiniment d'être séparée d'elle dans la mort, alors que c'était le fait d'être ensemble qui nous a maintenues en vie là-bas ».

Sarah n'est pas dupe de ce qui se joue derrière toute cette parade de commémorations officielles « Chaque personnalité politique tire la couverture vers lui, chacun veut flatter son électorat juif, c'est évident. Mais enfin, si ça peut servir à lutter contre l'antisémitisme et les négationnistes, c'est le plus important. J'espère simplement qu'on ne fera pas les frais d'un effet de mode passager ». ■

Mémorial des Martyrs de la Déportation

Square de l'Île-de-France, 75004 Paris
Métro Cité
ouvert tous les jours.

Mémorial de la Shoah

17 rue Geoffroy-l'Asnier, 75004 Paris
Métro St-Paul
ouvert tous les jours sauf samedi.

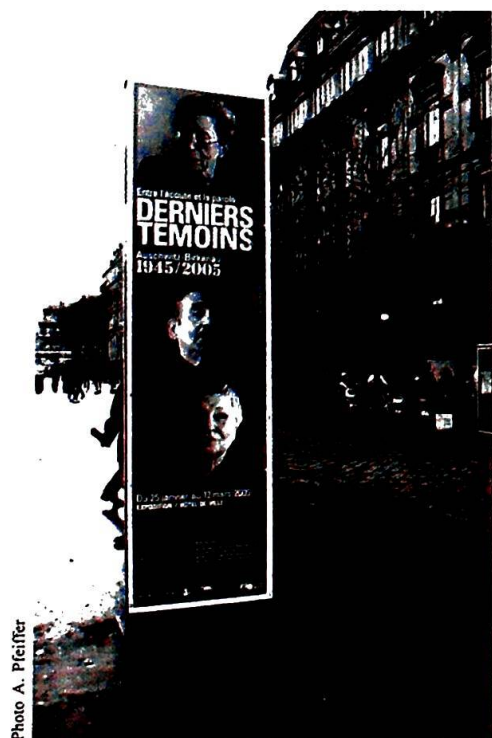


Photo A. Pfeiffer

¹ Responsable d'une chambrée, souvent des prisonnières de droit commun, parfois aussi des Juives, comme c'est le cas ici.



Israël-Palestine : un tournant ?

Kurt Niedermaier

Après l'impasse d'un affrontement presque eschatologique entre deux peuples pour l'appropriation d'une terre sacrée, la rencontre entre Mahmoud Abbas et Ariel Sharon, encadrée par Mubarak et le roi Abdallah, avait semblé annoncer peut-être une ère nouvelle au Proche-Orient. La reconnaissance de l'impossibilité d'une victoire marquée par la capitulation de l'autre est un retour au rationnel, fortement encouragé par la nouvelle présence des États-Unis. Certes, rien n'est encore acquis. Le refus des extrémistes de faire la paix, marqué d'abord par trente coups de mortier contre l'implantation juive de Gush Katif, et surtout par l'attentat de Tel-Aviv est un rappel d'un passé sinistre.

Il est impossible encore de prophétiser un avenir de paix. Mais l'épuisement des deux combattants, israélien et palestinien, encourage la poussée exercée par les États-Unis pour un retour à la « feuille de route ». L'évacuation totale de la zone de Gaza marque une conversion du chef de guerre Sharon, reconnaissant les véritables rapports de force dans la région et la percée invincible de la démographie palestinienne. C'est l'indice d'un retour du leader du Likoud vers un processus de paix.

Ce retrait n'est qu'un hors-d'œuvre avant des « concessions douloureuses » impliquant le démantèlement de toutes les colonies et l'évacuation par Tsahal de la Cisjordanie. C'est une démarche essentielle pour le respect de la « feuille de route », qui pour Bush et Condoleezza Rice doit aboutir à la création d'un État palestinien bénéficiant de la continuité territoriale et d'un minimum de viabilité économique.

En effet, le projet d'un Grand Moyen-Orient démocratique nécessite dans sa réalisation une satisfaction minimale des revendications nationales arabes que paralyse l'occupation militaire israélienne de la Cisjordanie. Le résultat inattendu des élections irakiennes, marquées par une très forte participation électorale malgré les menaces des groupes terroristes, avec 60% de suffrages exprimés, peut influencer favorablement la paix israélo-palestinienne.

Qu'il me soit permis d'évoquer à ce titre le souvenir personnel ancien d'une conférence organisée en 1955 sous les auspices de l'Amitié israélo-irakienne (!) dans une salle parisienne ornée du drapeau irakien et de celui d'Israël, sous le patronage du parti communiste irakien, qui aujourd'hui renaît à peine de ses cendres.

Mais la paix ne sera pas complète sans la résolution de deux problèmes complexes, celui de Jérusalem et celui du « retour de réfugiés palestiniens ». Questions qui avaient été abordées courageusement mais maladroitement par l'ancien chef du gouvernement israélien Ehud Barak en 2001. L'ancien général israélien avait mis fin au mythe de « Jérusalem, capitale éternelle du peuple juif » ; la division de la Ville trois fois sainte correspondait à la reconnaissance des droits arabomusulmans sur les quartiers de Jérusalem-Est. Ce projet, encouragé par l'ancien maire de Jérusalem Teddy Kolek, préconisait une division politique de la ville, division assortie d'une libre circulation des personnes et des marchandises entre les deux parties de la ville. Mais ne faudrait-il pas alors envisager un cordon douanier autour de Jérusalem ? Telle est la question que j'ai déjà posée en 1983 au défunt maire de Bethlehem, M. Freij. « Vous n'y êtes pas du

tout », fut la réponse du notable arabe chrétien. « La prospérité de notre ville comme celle de toute la Palestine repose sur la libre circulation des marchandises entre Israël et la Palestine indépendante. L'État palestinien devra être un lieu où s'affirmera la liberté du commerce attirant les investissements du monde entier ».

Le problème le plus épineux demeure celui du retour des réfugiés palestiniens de 1948 et de 1967. Ils sont aujourd'hui entre 3,5 et 4 millions ; l'État d'Israël refuse catégoriquement leur réinstallation sur le territoire de l'État juif. Mais même leur retour au sein du futur État palestinien poserait problème. Tel que me l'a affirmé un membre de la municipalité de Ramallah en 1983, l'État palestinien dépasserait à peine les 6 000 km² et il est déjà trop surpeuplé pour accueillir un nombre important de Palestiniens de la diaspora. La solution du problème des réfugiés, sauf probablement au Liban, est leur insertion dans les pays arabes où ils résident actuellement. Toutefois ces États manquent des ressources nécessaires pour réaliser une intégration économiquement rentable, analogue à ce qui se passa en République allemande dans les années cinquante au profit des expulsés allemands des pays communistes. Ne faudrait-il pas alors, avec le concours des pays avancés, au premier rang desquels se trouvent les États-Unis, réaliser une sorte de Plan Marshall ? Chaque réfugié palestinien bénéficierait d'une importante allocation financière dont la partie majeure devrait être consacrée à la réalisation de grands projets d'investissements dans la région d'accueil des réfugiés. Ainsi, le problème des réfugiés qui depuis cinquante-cinq ans est une source de conflit pourrait par mutation devenir une source de co-prospérité pour tous les États du Proche-Orient... ■

Un mot encore sur le Proche-Orient

Jacques Burko

Malgré la forte opposition que le plan d'évacuation de la bande de Gaza rencontre dans la droite israélienne et chez les colons, on peut imaginer que la locomotive Sharon parviendra à ses fins. Mais ce n'est que le début de l'affaire... Car on a l'air d'oublier que ce retrait peut avoir deux significations : soit le début d'un véritable retour à la « feuille de route » et aux négociations de paix entre les deux protagonistes du conflit soit n'être que « la part du feu » faite par le réaliste Sharon, qui abandonnerait ainsi ce qui à long terme serait de toute manière intenable ; les « concessions » s'arrêtant là et la Cisjordanie restant, d'une façon ou d'une autre, sous le contrôle israélien.

Certes, les États-Unis n'accepteraient pas formellement une telle « solution », mais Ariel Sharon a largement prouvé qu'il était passé maître dans l'art des mesures dilatoires et du maintien des *statu quo*.

Cette éventualité pourrait prochainement faire l'objet d'un test, selon le devenir des huit mille colons juifs évacués de Gaza (s'ils le sont effectivement !). Si, ne serait-ce que pour rassurer sa droite extrême, Ariel Sharon décidait de les transférer en Cisjordanie, comme certains le laissent entendre aujourd'hui, ce serait un fort mauvais signe pour l'avenir de la paix. Qu'en sera-t-il en réalité ? Nous le saurons bientôt... ■

Jeunes, juifs et laïques : que demander de plus ?

Samuel Gilhes-Melhac

Réunis une première fois le 27 novembre 2004 à Paris à l'invitation des associations juives laïques, les jeunes juifs laïques (que certains surnomment déjà les JJL) partent d'un constat simple et brutal : d'une part les jeunes d'origine, de culture ou de confession juive qui souhaitent vivre leur identité en dehors de la pratique religieuse ou du sionisme militant sont souvent des « électrons libres » ; d'autre part les associations juives laïques, qui sont nombreuses à avoir une longue histoire, peinent à attirer de jeunes pousses. Les débats ont touché des domaines très larges, du mariage mixte aux difficultés de transmettre l'histoire en passant par la – toujours difficile ! – définition d'un judaïsme laïque. Comme l'a dit un jeune participant, « on ne peut pas être juif dans son coin » ; il est donc nécessaire, pour vivre son judaïsme, d'intégrer un ou des groupes existants ou d'en créer un.

La seconde rencontre, au début du mois de janvier, a permis de dégager quelques perspectives, en particulier l'organisation à la fin de l'année d'une journée sur l'actuelle renaissance de la diaspora juive en Europe centrale et orientale.

Toute la difficulté de l'exercice réside dans un équilibre judicieux : développer et inventer de nouvelles formes d'activités pour faire venir et fidéliser de jeunes membres, ce qui signifie envisager la création d'une organisation spécifique, sans qu'un judaïsme laïque pour jeunes se crée en concurrence avec les associations existantes et empêche celles-ci de diversifier leurs activités pour toucher un plus large public.

Les discussions pour parvenir à trancher ce nœud gordien se poursuivent actuellement. ■

Nabil et Moshe dialoguent



Les Livres

***Triomphe de l'Espagne Catholique à la fin du Moyen Âge : écrits et témoignages*, Béatrice Leroy, PULIM, 2004, 213 p., 15 Euros.**

Depuis des décades, Béatrice Leroy analyse avec persévérance la formation de l'Espagne unitaire, le plus souvent sous l'angle de la vie des Juifs dans la Péninsule, où les premiers d'entre eux étaient présents avant même l'installation des Wisigoths venus du nord-est, qui en ont constitué le premier peuplement consistant. Les Wisigoths et les Juifs cohabitèrent dans une sorte de tolérance jusqu'à ce que, en 587, le roi Récarède décide de se faire catholique, entraînant son peuple. Ce fut le début, en Péninsule, de l'antijudaïsme chrétien.

Plus tard, un groupe de Berbères, appelés en renfort par un prince chrétien en lutte contre un autre, débarqua du Maroc en 711. On trouvait parmi eux essentiellement des musulmans, mais aussi des juifs. Alors, nombre de juifs du nord de la Péninsule s'enfuirent vers le sud et les envahisseurs trouvèrent ainsi des alliés dans les villes du sud qu'ils assiégeaient.



L'installation des musulmans constitua le début d'un équilibre tripode¹ qui ne se reproduisit jamais ailleurs dans le monde. Ce n'est pas ici le lieu d'analyser plus finement ce phénomène (quand on pense qu'il y a encore cinquante ans, l'enseignement officiel faisait état de « L'Espagne, unitaire et catholique depuis toujours... » !). Le présent travail est consacré à la présentation et à l'analyse des textes que l'on pourrait qualifier de « fondateurs de l'Espagne », du double point de vue de la religion et de l'État, ce qui est rigoureusement la même chose.

La construction de l'Espagne unitaire sous l'angle doctrinal et idéologique débute avec les Chroniques Asturiennes de la fin du IX^e siècle, qui reprennent de petits récits éparés des alentours d'Oviedo et de la Rioja, seules enclaves non occupées par les musulmans au début du VIII^e siècle.

De là part la reconquête – « les reconquêtes » serait plus juste –, les Catalans, les Navarrais, les Léonais-Castillans œuvrant chacun pour soi, au fil des alliances qui se nouent et se dénouent, y compris avec des seigneurs musulmans ! En 920 le calife Abd-er-Rahman III gagne encore des batailles en Navarre, alors qu'un autre fait brûler

en 997 Saint-Jacques-de-Compostelle, lieu déjà célèbre de pèlerinages catholiques. La reconquête du Sud est plus chaotique que linéaire, c'est ce que l'auteure établit bien. La reconquista s'achève, on le sait, avec la prise de Grenade par Isabelle.

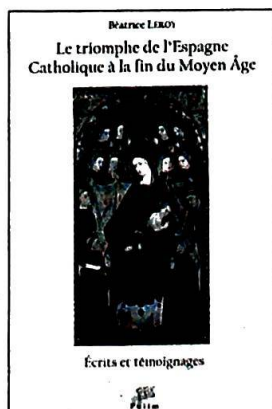
Peu à peu, à mesure que cette reconquête se poursuit, s'élabore aussi la doctrine du « Comment bien gouverner l'Espagne ? » avec déjà une tendance à la xénophobie, puisque l'unité ne se conçoit qu'éliminant l'alloène².

Alphonse X « le Savant » avait fait publier dès 1265 *Las siete partidas*, corps de doctrine abordant toute la vie sociale, économique, politique et culturelle. La noblesse de sang, le lignage s'imposent : le noble doit combattre, diriger, organiser et protéger ses sujets de la « corruption » étrangère, mauresque et juive. Chaque prince reconquérant une ville s'empresse de transformer les grandes mosquées en cathédrales. Mais par ailleurs et curieusement, au long de la reconquête du Sud, des pactes sont proposés aux musulmans et aux juifs qui restent, leur permettant l'exercice de leur propre culte et de leurs professions.

Béatrice Leroy expose alors l'esprit des nombreuses études et traités sur l'art de vivre ensemble dans les villes (c'est là que la civilisation s'élabore). Elle cite longuement Rodrigo Sanchez de Arévalo (1404-1470), grand théoricien et formateur de princes. Elle fait défiler les noms de divers théoriciens et propose leurs textes édifiants. Son propos est toujours appuyé de faits particuliers, datés, parfois déjà connus, les situant dans l'époque.

Impossible de vous épargner la lecture de ce livre, mais juste une intéressante estimation du nombre de Juifs en Espagne : 10 % de la population avant 1492... Et de leur destination au moment de l'expulsion (selon les chiffres maintenant admis, largement en baisse sur ce qui était colporté) : 200 000 seraient partis, 150 000 seraient restés, *conversos*, dans les deux couronnes réunies, Castille et Aragon. Enfin, 100 000 convertis au Portugal...

Jean Carasso



¹ Catholiques, juifs et musulmans.

² Feignant d'oublier que nombre de Juifs et de Berbères préislamiques traversant fréquemment le mince détroit étaient sur place avant leurs propres ancêtres... L'Histoire est écrite par les vainqueurs, dit-on !

Arafat, Amnon Kapeliouk, Éditions Fayard, 2002, 519 pages, 24 Euros.

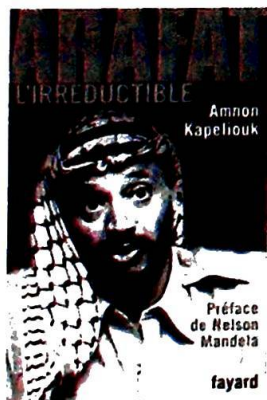
Amnon Kapeliouk, grand journaliste israélien, spécialiste des dossiers sensibles concernant la question israélo-palestinienne, poursuit son travail de témoin avec une biographie de Yasser Arafat : *Arafat*, (en sous-titre : *L'irréductible*), Fayard, 2004. Ce livre, d'une écriture simple et claire, se lit presque d'un seul trait, malgré sa longueur (519 pages avec l'index). Le texte est précédé d'une préface de Nelson Mandela qui situe la place et le rôle d'Arafat dans l'histoire du xx^e siècle ; il rappelle ce qui lui est dû : « la mise à l'ordre du jour de la communauté internationale de la question palestinienne », et « l'engagement du processus de paix, phase plus difficile que la lutte armée ».

Kapeliouk est des mieux placés pour traiter ce sujet. Il a rencontré Arafat de nombreuses fois à partir de 1982, il maîtrise bien l'arabe. Ainsi a-t-il pu mieux saisir « cette personnalité secrète » dont « le nom n'a été rendu public qu'en 1968, après la bataille de Karamé ».

L'empathie de Kapeliouk pour Arafat est évidente mais sans complaisance. Il donne la parole aussi bien à des partisans qu'à des adversaires de tous bords d'Arafat, ce qui est la moindre des choses. Il s'en dégage le portrait d'un Arafat ascète, émotif, religieux, pragmatique, charismatique, travailleur infatigable..., mais aussi surprenant par son *irréductible* humanité, aux antipodes de la représentation démoniaque construite par ses ennemis. Pour donner corps à son propos, Amnon Kapeliouk a suivi la méthode de la description chronologique. Celle-ci a l'avantage de poser des jalons incontournables. Le texte comprend dix-huit chapitres, dix-huit périodes. La première est celle de l'enfance de Arafat, qui va de sa naissance en 1929 à 1948, l'année de la « Nakba », la catastrophe pour les Palestiniens. « Je n'ai eu une perception politique de la présence sioniste (en Palestine) que peu avant 1948 » a dit Arafat.

En regroupant les périodes, il est possible de reconnaître de grandes phases historiques. Cette périodisation permet de mettre en évidence l'évolution de la ligne politique de Yasser Arafat de la lutte armée vers l'acceptation de compromis, et l'action pour développer un processus de paix. On y distingue ses responsabilités propres, en tant que leader, ses contradictions et ambiguïtés ; ce sont, par exemple,

ce qu'on peut qualifier de complicité tacite au moment de l'action terroriste du groupe « Septembre Noir », à Munich, en 1972, ou encore sa posture de médiation intenable, lors de la guerre du Golfe. Des thèmes majeurs sous-tendent ce récit : la représentativité d'Arafat par rapport aux Palestiniens, dont il partage le malheur jusqu'à en être l'emblème, mais auxquels il impose longtemps ses vues sur l'action armée. Autre thème : celui des rapports entre Arafat et les dirigeants israéliens.



L'épilogue s'achève sur un constat peu optimiste quant aux perspectives d'une relance du processus de paix, à la date de 2002. Yasser Arafat est mort sans en avoir vu l'aboutissement ; la lecture du livre de Amnon Kapeliouk permet d'en comprendre les raisons.

Dans la foule de réflexions et d'interrogations que suggère ce texte, celles portant sur l'usage de la violence dans les rapports humains, et donc dans l'histoire, sont critiques. On voit combien Arafat a mis de temps avant de concevoir d'autres voies pour la cause palestinienne que la lutte armée, et combien il s'est appliqué, avec plus ou moins de volonté, selon qu'on estimera les choses, à la dissocier du terrorisme et à la justifier face à la violence et au terrorisme d'État d'Israël. Le livre de Kapeliouk montre comment les partisans de la violence et de la négation de l'autre ont jusqu'à présent fait prévaloir leurs choix, mais on voit aussi que des pas vers l'autre n'ont pas manqué des deux côtés. Qu'Arafat ait mis du temps à en venir là n'enlève rien à la sincérité et à la valeur du rapprochement qu'il a réalisé avec Rabin (ce dernier ayant fait le même chemin pour son compte). Des signes actuels, au sein des sociétés palestinienne et israélienne, politique et civile, laisseraient entrevoir de nouvelles espérances de paix. Énième répétition de l'histoire ? Qui sait ? Arafat et Rabin n'ont-ils pas indiqué le champ des possibles, pour notre gouverne ? Kapeliouk en témoigne. ■

Bernard Zimmerman

Derrière les lignes ennemies : une espionne juive dans l'Allemagne nazie, Marthe Cohn, Plon, 2005, 21 Euros.

Ce livre commence sous le régime de Vichy, comme bien d'autres récits de jeunes Juives françaises : une suite de fuites, de cachettes, d'amitiés, d'amour même, de persécutions... Mais il a une particularité : l'auteur, qui a 24 ans en 1944 lors de la Libération, se trouve entraînée dans une étonnante mission de renseignement pour l'armée française qui se bat en Alsace aux côtés des Alliés. C'est que Marthe, née à Metz, est parfaitement bilingue – et désireuse de participer à la guerre contre Hitler. En passant par la frontière suisse, elle se glisse dans les parages du front et recueille des renseignements qui contribuent à accélérer l'avance des troupes alliées. Pour ses services, elle a reçu la médaille militaire. Marthe a poursuivi sa carrière militaire, mais en tant qu'infirmière ; elle a été notamment de la guerre en Indochine. En 1956, elle quitte l'Europe pour les États-Unis où elle s'établit définitivement. Son livre, publié en 2004 chez « France Loisirs », vient d'être réédité chez Plon. ■

J.B.





Nouveaux Regards sur l'Amérique : peuples, nations, société, perspectives comparatistes (XVII^e-XX^e siècles), 2004 Paris, Éditions Syllepse, 302 pages, 28 Euros.

Ce colloque international organisé en l'an 2000 par les Universités Paris 7, Paris 10 et Paris 12 en l'honneur d'Élise Marienstras ne trahit pas son titre. Disciples et spécialistes des États-Unis y font une large place à l'approche pionnière de l'historienne – tant dans ses recherches que dans son séminaire, le CRHEU – sur l'Amérique préindustrielle et les Amérindiens. Ainsi ce colloque replace les États-Unis dans une histoire transnationale et une vision originale de l'exception américaine : « nouveaux regards » qui contribuent également à faire la critique de l'hégémonie culturelle en Europe et à repenser pluralisme et fait minoritaire à partir de l'exemple américain. ■

Françoise Basch

Les fantaisies spéculatives de J. H. le sémite, Olivia Rosenthal, « Verticales » 2005, 165 p., 16 Euros.

Voici un petit livre « extra-juif » sur l'identité et son refus. Le héros, est un jeune homme (J. H. ?) juif, cultivé, marié et bien intégré dans la société. Qui se débat avec frénésie dans son besoin de se libérer, de rejeter son identité non choisie, et donc d'enfreindre la Loi. Il va manger du porc, il va faire l'amour avec sa femme aux « jours d'impureté », il va se chercher un ami palestinien, il va... Tout cela face et en défi à sa Mère, symbole de la transmission aliénante, omniprésente comme Yahvé lui-même, et donc un parfait témoin des rébellions de son fils. Cette mère qui, lorsqu'il part en vacances, lui glisse en guise de lecture de bord de mer *Shoah* de Claude Lanzman... que le fils s'empresse d'abandonner à son voisin de plage. Les dernières répliques du livre : « es-tu juif ? » « Si je dis oui, je me violente. » « Et si tu dis non ? » « Si je dis non, je mens » semblent résumer le débat où J.H. se débat... C'est un livre assurément plus facile à lire sur une plage que *Shoah*... ■

J.B.

The plot against America (complot contre l'Amérique), Philip Roth, Houghton Mifflin, New York, 391 p., (traduction à paraître).

Diasporiques publie parfois des comptes rendus de livres étrangers non encore traduits, ce qui permet au lecteur de devancer l'actualité.

Voici une courte analyse du dernier livre de Philip Roth, petit chef-d'œuvre de politique-fiction, qui reste cependant dans la vraisemblance grâce à ses interprétations du sort de la grande communauté juive américaine et par quelques similitudes avec l'équipe de « Doubleya » Bush. Le postulat du départ est une « défaite » de Roosevelt en 1940, lorsque Charles Lindbergh, célèbre par sa traversée de l'Atlantique en 1927, le rapt de son fils en 1934 et son attitude pro-allemande par la suite, enlève le vote de quarante-six États américains sur quarante-huit. Dès son arrivée à la Maison-Blanche, Lindbergh enferme les États-Unis dans une stricte neutralité, allant jusqu'à recevoir Von Ribbentrop à Washington et à laisser les mains libres à l'Allemagne et au Japon dans leurs continents respectifs. En même temps, il fonde l'OAA (Office for American Absorption), dont le but est d'encourager (voire forcer) les minorités à se fondre dans une communauté plus large..., autrement dit, dissoudre les fortes communautés juives de New York, Chicago et d'ailleurs, dans des milieux plus « ruraux ».

Les « réfractaires » partent en exil volontaire au Canada, afin de participer à l'effort de guerre anglais contre Hitler. Sorte de préfiguration des « migrations » lors de la guerre du Vietnam – et peut-être de celle d'Irak...

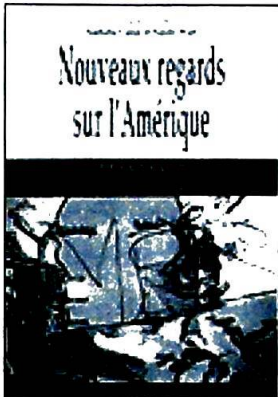
Lorsque des pogroms se produisent, à Detroit par exemple, des centaines de Juifs américains passent la frontière vers une terre plus sûre. La famille du narrateur, sur le point d'être transférée du New Jersey au Kentucky, s'apprête à émigrer aussi, lorsque se produit le coup de théâtre final, dont je laisse la surprise aux lecteurs potentiels de ce livre, très réussi (contrairement à la déception de *J'ai épousé une communiste*).

La partie la plus surprenante du livre tient à la très faible opposition que Lindbergh rencontre dans le pays, opposition qui se concentre autour de Roosevelt, de *La Guardia* et de l'éditorialiste Walter Winchell (dont l'assassinat en octobre 1942¹ provoque la surprise finale). L'autre leçon du livre est l'avertissement à peine masqué que l'auteur fait aux « assimilationnistes ». Mais ceci est une autre histoire.

Philip Roth retrouve ici la verve de *Opération Shylock* et de la série des *Zuckerman*, en conservant très peu des obsessions exprimées dans *Portnoy et son complexe*. ■

Harry Carasso

¹ Dans la réalité, il a vécu jusqu'en 1972 !



Le traumatisme en héritage (conversations avec des fils et des filles de survivants de la Shoah), Helen Epstein, traduction de Cécile Nelson, préfacé par Boris Cyrulnik, La Cause des Livres, 2005, 328 p., 21 Euros.

Is s'appellent Helen, Deborah, Ivan, Rochelle, Joseph, Sarah, Aviva..., ils vivent, à New York, à Toronto, en Amérique du Sud, à Tel-Aviv ou dans les Montagnes Rocheuses... Leurs familles sont différentes dans leur mode de vie, leur profession, leurs goûts, leur relation à leurs enfants ; les unes viennent de Hongrie, d'autres de Pologne, Roumanie, Tchécoslovaquie. Qu'ont-ils de commun ? rien apparemment. Et pourtant ils ont en commun l'essentiel : d'être nés de parents survivants, l'absence de toute famille : « notre arbre généalogique avait été brûlé jusqu'à n'être plus qu'une souche » ; ils souffrent de la même souffrance destructrice qu'ils cadennassent en eux-mêmes, qu'ils ne se sont jamais vraiment avouée, à laquelle ils tournent le dos au point qu'ils n'acceptent que difficilement de parler à un « psy ». Souffrance dont ils ne pourraient se délivrer que par la parole, à laquelle ils ne peuvent accéder...

Il suffit de revenir au titre de ce livre publié en 1976 aux États-Unis, *The children of Holocaust*, non pas pour comprendre, mais pour découvrir cette souffrance, une souffrance indicible au sens propre du terme. Ils sont tous nés dans les premières années après la Shoah ; leurs parents ont connu l'élimination de leur famille, l'horreur... En 1945, leur seule possibilité de vivre est de créer une nouvelle union, de nouvelles vies : « il y avait chez eux une intensité, une sorte d'acharnement à vivre qui était absent de l'atmosphère plus ordinaire et détendue d'autres foyers ».. Mais ces enfants de la seconde génération se sentent si responsables de leurs parents ; « Je devais être heureuse pour compenser tout ce qui s'était passé [...] ; c'était comme si nous remplacions chacun un être perdu » ; ils se sentent si coupables aussi, enfermés qu'ils sont

dans tous ces non-dits, que seule leur parole enfin libérée va leur permettre de s'assumer, de construire leur propre identité : alors Helen Epstein, journaliste et universitaire, elle-même un de ces « enfants de l'Holocauste », va rencontrer d'autres jeunes adultes (nous sommes dans les années soixante dix ; ils ont maintenant la soixantaine !), qui comme elle vivent un mal-être qu'inconsciemment ils se refusent à regarder en face. Et pourtant ils se sentent différents des autres, « Je ne me suis jamais senti comme les autres et je ne crois pas que l'on me considèrerait comme l'un d'eux » ; si différents en premier lieu des jeunes Juifs de leur âge, comme leurs parents à qui seule la fréquentation de leurs pareils est possible.

Helen Epstein va les rencontrer, les faire parler, et progressivement le contact s'établit ; et ils parlent comme jamais ils n'ont parlé, ils découvrent en eux ce qu'il n'y avait jamais vu, ils disent ce qu'ils n'ont jamais cru pouvoir dire jusqu'alors : et Helen au cours de ces entretiens voit peu à peu sa « forteresse intérieure » s'écrouler ; en effet cette découverte des autres l'amène à une découverte de soi-même...

Ce texte se présente comme des récits de vie (plus que comme des « interviews ») qui s'entrelacent, s'imbriquent les uns dans les autres, le récit de sa vie d'enfant et d'adolescente par Helen en étant en quelque sorte le fil conducteur.

C'est un livre à lire en ce temps de soixantième anniversaire : loin de nous plonger dans la tristesse il nous mène jusqu'à notre présent en nous donnant la force de l'affronter tant est forte la note d'espoir qui le clôt. ■

Antoinette Weil



Le manque de place (et aussi de recenseurs à la fois compétents et disponibles) nous oblige à reporter à une prochaine édition les comptes rendus de plusieurs livres importants. Ce report ne leur portera toutefois pas préjudice : il s'agit d'ouvrages de fond dont l'intérêt est permanent. Mais dès à présent, nous encourageons nos abonnés à lire le livre de Annette Wieviorka *Auschwitz, soixante ans après* (Robert Laffont), que l'auteur et l'éditeur ont fait paraître au moment des récentes commémorations. Et aussi *Un modèle d'intégration (juifs et israéliens en France et en Europe, XIX^e-XX^e siècles)*, ouvrage collectif publié sous la direction de Patrick Cabanel et de Chantal Bordes-Benayoun. Il s'agit des actes d'un colloque tenu à l'université de Toulouse en novembre 2003.

ERRATUM

Dans le numéro 32, des erreurs de transcription ont altéré le texte de l'entretien de Fania Perez avec Lydie Lachenal, *Oser Warszawski, écrivain yiddish*.

Il fallait lire, page 24 deuxième colonne :

« A dix-sept ans, à l'instar de Rimbaud il achète un appareil photographique et parcourt la campagne comme photographe ambulant » – (et non « A dix-sept ans, avec la précocité d'un Rimbaud, il achète... »).

Page 26, milieu de la deuxième colonne :

« Rezidentsn » (Résidences) – (et non « Rezidents »).

En couverture :

« Lydie Lachenal, sa belle-fille » (et non « Lachenal-Richter »).



Cuisine : le temps de Pessah...

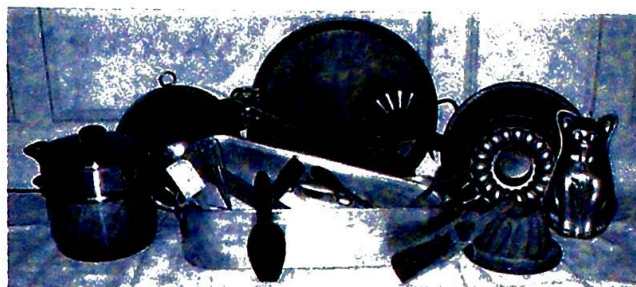


Photo Lévy's

La langue est la meilleure et la pire des choses...
(Ésope)

La langue de bœuf au salpêtre

La langue au salpêtre est une préparation alsacienne ; elle est traditionnellement servie à Pessah (Pâques).

Ingrédients :

Pour la préparation : achetez une belle langue de bœuf, qui n'a pas été congelée ; une tête d'ail, quelques grammes de salpêtre¹ ; 4 kg de gros sel.

Pour la cuisson : un court-bouillon avec un oignon piqué de deux clous de girofle, un bouquet garni (thym, laurier), sel et poivre en grains, éventuellement des grains de genièvre.

Préparation :

La langue doit être préparée cinq à six jours avant sa cuisson. Lavez et séchez la langue, frottez-la vigoureusement avec des gousses d'ail trempées dans le salpêtre, piquez-la de beaucoup de gousses d'ail coupées en quatre dans le sens de la longueur et enduisez-la totalement de salpêtre.

Dans un faitout, versez un lit de gros sel, couchez la langue en rond en l'entourant de tous les côtés et sur le dessus de gros sel ; il ne faut pas qu'elle touche les parois du récipient. Placez une assiette sur le dessus et un poids pour faire pression. Laissez cette préparation dans un endroit frais ou dans le fond de votre réfrigérateur pendant la durée préconisée ci-dessus.

Cuisson :

Enlevez la langue du sel, lavez-la abondamment en ayant ôté les morceaux d'ail. Placez-la dans un récipient (faitout ou cocotte-minute) dans lequel vous aurez préparé un court-bouillon avec l'oignon piqué de clous de girofle, le bouquet garni, du sel, du poivre en grains et du genièvre si vous l'aimez. Faites cuire 1 heure 30 à la cocotte-minute (2 heures 30 dans un faitout banal).

Pelez la langue à chaud, sinon la peau restera collée.

Découpez en tranches fines et servez au choix avec du raifort, des cornichons aigre-doux (à la polonaise), de la moutarde...

Le pickel-fleisch, autre mets de l'est bien savoureux se prépare de la même manière mais vous remplacerez la langue par de la poitrine de bœuf.

Matzebrei

Voici une autre recette de Pessah, bien pratique car le goût de cette préparation est neutre et elle peut s'accommoder d'un accompagnement salé ou sucré, selon vos préférences.

Ingrédients pour quatre personnes :

4 matzot, 3 œufs, un peu de lait, un peu d'eau, une pincée de sel.

Préparation :

Émiettez les matzot à la main ou avec le dos d'une cuillère à soupe ; mouillez-les avec un mélange composé à part égale d'eau et de lait, afin que les matzot brisées soient simplement ramollies mais non détrempées.

Ajoutez les jaunes d'œufs en mélangeant. Battez les blancs en neige avec une pincée de sel, incorporez-les délicatement à la préparation précédente.

Cuisson :

Faites chauffer un peu d'huile dans une grande poêle. Quand l'huile est bien chaude, versez le matzebrei en formant une grande crêpe épaisse (environ 2 cm) ; laissez cuire à feu doux quelques minutes (la galette doit être dorée) puis retournez-la. Cette opération demande un peu de dextérité, vous pouvez vous aider en plaçant une assiette sur le dessus et en retournant le tout (comme une crêpe !). Faites dorer l'autre face de la même manière.

Présentation :

Voici quelques suggestions d'accompagnement :

Salé : fromage blanc au paprika, tarama, tzatziki (concombres + fromage blanc + ail).

Sucré : fromage blanc, sucre et cannelle, confitures variées, compotes, crème de marron, beurre + citron + sucre, etc. selon votre imagination. ■

Sylvie Kuczynski
et François Lévy

¹ Vous pouvez l'acheter en pharmacie, après avoir bien expliqué l'usage que vous voulez en faire, sinon on ne vous en délivrera pas, car cette substance peut servir à la fabrication d'explosifs...

Samuel Ackerman : « Oujgorod-Paris »

Fania Perez

Pour le peintre Samuel Ackerman, le titre qu'il donne à chacune de ses expositions est extrêmement important. Il a pour but d'introduire le spectateur dans ce « monde imaginal », dans lequel l'artiste souhaite le faire voyager. *Une ruche de rouleaux, Arbres guérisseurs, Parabole des cravates, Racines du temps, Une vache de Tchernobyl et autres dessins, Une intervention Unique, Un art content pour rien, Entéléchie* ou, tout récemment, *Ombres éveillées*, en sont quelques exemples. Ces titres sont la quintessence de la variété et de la richesse des thèmes que l'artiste propose à son public.

Samuel Ackerman est né en 1951 à Mukacevo, petite ville ukrainienne, de la région d'Oujgorod, dans l'Outre-Carpatie. Beaucoup de Juifs y vivaient avant la Seconde Guerre mondiale, la plupart d'entre eux ont été déportés en 1944 quand cette région est devenue hongroise. Très peu de survivants : parmi eux la mère de Samuel.

Dans cette province, les Houtsoules, principale ethnie de cette partie de l'Ukraine, ont su garder les traditions et les coutumes de leurs ancêtres, comme l'a si bien montré le film de Paradjanov, *Les chevaux de feu*, tiré d'une nouvelle de l'écrivain ukrainien Kotsioubinsky.

Samuel Ackerman fit ses études à l'Institut des Arts Décoratifs d'Oujgorod. Il travailla avec le professeur Fédor Manaïlo, étudia l'art monumental, celui très précis des arabesques, s'intéressa à tous les arts populaires ukrainiens : vêtements, vaisselle, ustensiles divers, mosaïque, mais surtout aux « pissanki », ces œufs colorés dont les dessins renvoient à un système polysémique de signes ancestraux. Dans cette partie de ce qui était alors l'URSS l'enseignement artistique était très libre. Il laissait une grande place à la créativité des élèves..., ce qui étonnait beaucoup certains étudiants venus de Leningrad.

Diplômé de l'Académie de l'Art Monumental d'Oujgorod, Samuel Ackerman fit son service militaire dans l'armée soviétique avant d'émigrer en 1973 en Israël avec ses parents.

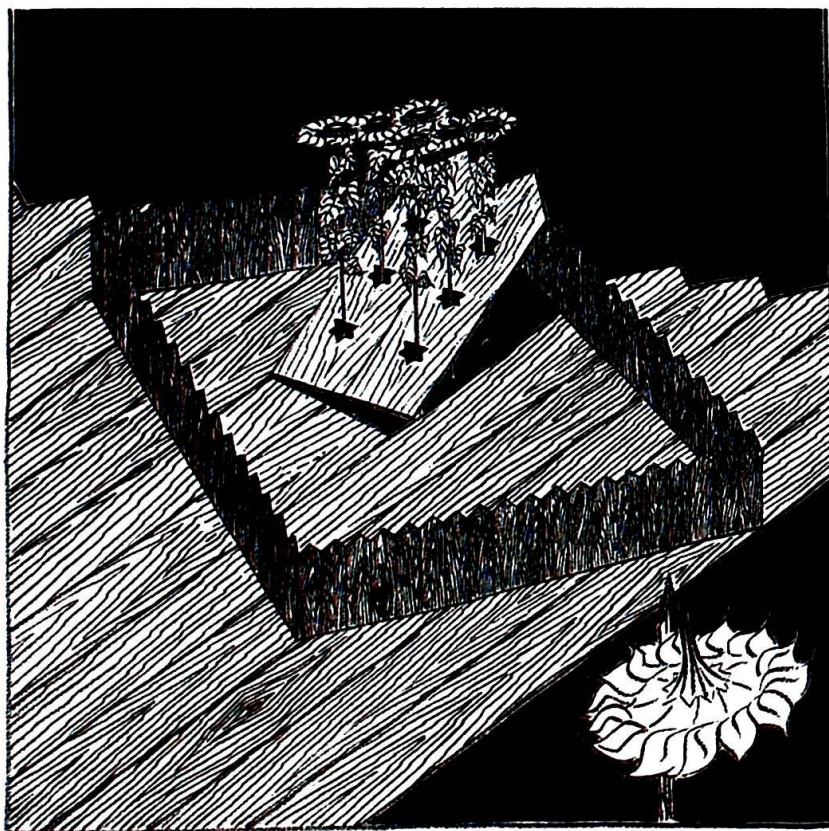
Il parle avec beaucoup d'émotion de l'accueil chaleureux dont il a bénéficié, comme tous les immigrants et surtout les artistes venus d'Union Soviétique. Marc Sheps, alors directeur du Musée de Tel-Aviv, leur a organisé une exposition itinérante et leur a ainsi permis de se faire connaître dans tout le pays.

Avec deux autres artistes, Mikhaïl Grobman et Avraham Ofek, Samuel Ackerman fonde le groupe Leviathan dans le manifeste duquel il est dit que : « la Haggadah est source du primitivisme, la Kabbale du symbolique, le Talmud de la lettre-signe ». En 1981 Ackerman quitte le groupe. Trois ans plus tard il viendra s'installer en France avec sa femme et sa fille. Depuis il vit et travaille à Paris.

En 1915, Malevitch avait publié le manifeste du *Suprématisme* et avait provoqué une véritable révolution dans l'art en exposant son « carré noir sur fond blanc ». Pour lui l'art était fondé sur des formes géométriques simples: carré, triangle, cercle et croix. Est-ce parce que Malevitch était ukrainien qu'il influença tellement les jeunes artistes d'Oujgorod pour lesquels il était la référence ?

Samuel Ackerman dit que chaque « véritable » artiste construit sa propre architecture picturale. C'est un travail long, difficile, quelquefois pénible. Il s'élabore au fil des ans, dans le recueillement et la solitude. De temps en temps le peintre doit sortir de l'ombre qui le protège et montrer son œuvre au public.

La calligraphie hébraïque où chaque lettre est séparée de la suivante par un espace est une des sources du travail et de l'inspiration de Samuel Ackerman. Il y retrouve les formes



Tables de la cendre. Gouache 55x75 cm, 2002

fondamentales qui lui sont chères. Nombreux sont ses tableaux dans lesquels elles sont présentes mais pas toujours visibles au premier regard : il faut prendre la peine et le temps de les trouver et, beaucoup plus difficile, si on peut, de les interpréter.

Le travail de Samuel Ackerman est d'une infinie subtilité. Il peut surprendre le spectateur par sa facture et son esthétisme très personnels. Ackerman dessine et peint avec une très grande méticulosité. Le trait est toujours net et précis. La couleur posée avec une apparente légèreté donne à chaque toile un chatoiement singulier. Beaucoup de blanc, couleur que le peintre affectionne particulièrement car elle est symbole de paix et fait chanter les autres couleurs. Que ce soit sur papier ou sur toile, la construction de chaque dessin, de chaque aquarelle, de chaque gouache, de chaque huile est le résultat d'une longue élaboration, d'un long cheminement intérieur. Rien n'est laissé au hasard. Chaque œuvre d'Ackerman nous invite à quelque chose qui s'apparente à un voyage initiatique. On peut se laisser séduire, tout simplement, ou au contraire essayer de décrypter toutes les subtilités. Pour cela certaines clefs sont indispensables. Plusieurs thèmes, symbolisés souvent par des objets, reviennent de manière récurrente. Pour compliquer, et donner encore plus à réfléchir, ces objets sont polysémiques. Parmi eux, l'éventail occupe une place privilégiée. Déployé il symbolise la coupe dans laquelle buvaient les patriarches et invite chacun à se souvenir de son passé. Replié, c'est un petit objet personnel que l'on peut facilement emporter partout avec soi. L'éventail, c'est aussi celui des croyances, de toutes les croyances. Petit objet qui peut devenir grand : comme chacun de nous. Le vase nous renvoie à la création du monde. Selon la Kabbale il n'aurait pas pu résister à la lumière et se serait brisé. Le travail de l'artiste consisterait à retrouver les morceaux pour les assembler. Dans le travail d'Ackerman les arbres figurent avec leurs feuilles et leurs fleurs, mais souvent ils apparaissent coupés, sectionnés, abandonnés. Les maisons, toutes sortes de maisons, bien dessinées ou à peine esquissées, on les imagine vides ou pleines, d'aujourd'hui ou d'antan. Les mosaïques, par terre ou sur les murs nous renvoient aussi bien à l'enfance de l'artiste qu'aux décorations des premières synagogues. Les personnages, à la fois présents et effacés, évoquent des êtres chers.

Parmi les œuvres maîtresses d'Ackerman : *Maler über Malher* (1999), pièce de 1,50 m sur 2,60 m, composée de tissus, bois, papier, métal, acrylique, représente un chariot blanc sur lequel se déploie un grand éventail blanc orné de motifs à dominante marron. C'est une synthèse de tout le travail de l'artiste.

Trois grandes gouaches en noir et blanc d'Ackerman m'ont particulièrement touchée : la *Barque de Paul Celan* évoque



La chanson découpée. Gouache 55x75 cm, 2003

de manière magistrale et très émouvante le suicide du poète qui s'est jeté dans la Seine. Les *Tables de la cendre* est une œuvre très noire, très sombre mais où les fleurs réussissent à percer le sol, à pousser belles et droites. *La chanson découpée* : une petite fille danse seule sur et parmi des arbres coupés. Au premier plan il nous semble entendre l'accordéon abandonné qui continue à jouer. Terrible et très fort.

Ackerman crée aussi des « livres d'artiste ». Chaque livre, objet unique, se présente sous la forme d'une grande bande de carton pliée en forme d'accordéon. Chaque page, peinte ou dessinée, doit être regardée et lue comme la marche d'un escalier qui permet, pas à pas, d'accéder à l'histoire, toujours très personnelle, que nous raconte l'auteur. Les titres, là encore, ne laissent pas indifférents et donnent des pistes pour mieux comprendre le sens : *Des pierres de Zarathoustra* ; *Lettre au vent* ; *La palissade de Kafka* ou encore *Journal d'une ombre*.

Récemment, Samuel Ackerman a exposé à la librairie-galerie *Art et Littérature* sur le thème *Ombres éveillées*. Sur des toiles, peintes à l'huile, on pouvait voir des ombres humaines représentées sous formes de mosaïques couchées sur le sol. Tout autour les ombres de petites feuilles et de fleurs tombées des arbres. Dans chaque tableau, d'autres petits tableaux, dans chaque ombre, d'autres ombres. Travail très interiorisé qui renvoie chacun à ses propres ombres. Samuel Ackerman, lui, nous a livré une partie des siennes, celles qui le suivent... d'Oujgorod à Paris. ■



Photo J. Burko

Ce numéro de *Diasporiques* ne saurait échapper à l'ombre du soixantième anniversaire de la libération des camps nazis. Nous avons donc placé cette rubrique sous la double injonction « souviens-toi » et « transmets ». N'oublie pas que la nature humaine est capable des pires abominations et transmets ce souvenir comme avertissement aux générations futures. Ce sont des poètes non juifs qui ont la parole : Tadeusz Rozewicz et Jerzy Ficowski, deux témoins oculaires du Génocide. En vérité, il existe tant de poèmes de cette nature et de cette qualité (sans parler de ceux écrits par des auteurs juifs) que nous pourrions en remplir toutes les pages de ce numéro. La rubrique se ferme sur un poème du Prix Nobel 1996, Wislawa Szymborska. Les traductions sont de Jacques Burko.

Sept mots

Maman ! pourtant j'étais sage !
Noir ! Noir !

(Cri d'un enfant enfermé dans la chambre à gaz de
Belzec en 1942 – selon le témoignage du seul
prisonnier survivant, Rudolf Reder, in *Belzec*, 1946)

Je te conterai l'histoire

Je te conterai l'histoire
avant qu'elle soit nettoyée de nous
et donc de sable
plutôt bien conservée
comme le squelette d'un plésiosaure
sous le désert de gobi

Je te la conterai encore chaude
des fours d'Auschwitz
je te la conterai encore gelée
des neiges de la kolyma
une histoire de mains sales
une histoire de mains tranchées

On ne l'a pas mise dans les manuels
pour ne pas salir
les taches blanches
de la carte du temps et des temps

je te conterai l'histoire
celle qui n'est pas écrite
celle qui vient rarement
pour l'exhumation des rêves
pour preuve j'ai le silence
transpercé de balles

c'est pourquoi je parle à voix basse
oui je te conterai l'histoire

mais ne la répète pas

Jerzy Ficowski

Tout a été utilisé
tous ont péri mais rien ne se perd
la montagne de cheveux tombés des têtes
pour la fabrique de matelas de Hambourg
arrachées les dents en or
sous l'anesthésie de la mort

Tout a été utilisé
et même cette voix est utile
passée en contrebande jusqu'ici au fond d'une autre
mémoire
comme une chaux que les larmes n'éteignent pas

parfois belzec s'ouvre jusqu'aux os
et d'éternelles ténèbres en jaillissent
comment arrêter cette hémorragie

et la plainte de l'enfant qui avait été qui avait été
la mémoire pâlit
mais ce n'est pas d'effroi
et ainsi depuis trente ans elle pâlit
et des millions de silences se laissent
mués en un nombre à sept chiffres
et hurle hurle une place vide

Vous qui n'avez pas peur de moi
parce que je suis petit parce que je ne suis plus
ne me reniez pas
rendez-moi la mémoire de moi
ces paroles post-juives
ces paroles post-humaines
rien que ces sept mots

Jerzy Ficowski



Ghaskiel

*Il jouait à cache-cache avec les enfants
il connaissait tous les recoins
cachettes trous de souris
le monde était comme sa poche*

*si facile de se cacher
dans la cave dans le hucher au grenier
à l'ombre au soleil
sous la feuille de souris des badianes*

*les Allemands sont venus
avec des croix de fer
se dresser au-dessus des hommes
avec de noirs fouets*

*Ghaskiel
chaque jour plus vieux
se recroquevillait rapetissait
dans la grande capote de son père
une étoile sur la manche
il se rapprochait de la tombe*

*ce jour-là
il a voulu se cacher
comme un grillon dans une fente
pour que personne ne se fâche
de ce qu'il existe
il ne respirait plus*

*toutes ses bonnes cachettes
béaient
tous les recoins
tous les trous de souris
l'ont livré à la mort*

*il gisait comme un ver
sur le faite d'un mur dur*

*la mer rouge
l'a caché.*

Jadeusz Rozewicz

Encore

*Derrière les portes plombées des wagons
des prénoms traversent le pays, des prénoms ;
et quel est leur chemin,
vont-ils descendre enfin,
ne me demandez pas, je ne dirai pas, je ne sais rien.*

*Le prénom Natan frappe du poing la cloison,
le prénom Isaac chante, qui perdît la raison,
le prénom Sara crie de l'eau, car le prénom Aron
se meurt de soif.*

*Ne saute pas en marche, prénom David,
prénom qui voue à la défaite,
prénom de personne, prénom sans abri,
trop lourd à porter dans ce pays.*

*Donnez au fils un prénom slave banal,
car ici ils comptent les cheveux sur la tête,
car ici on distingue le bien du mal
par le prénom et la forme des paupières.*

*Ne saute pas. Le fils sera Vladimir
Ne saute pas. Il n'est pas encore temps.
Ne saute pas. La nuit retentit comme un rire
et raille le fracas des roues sur les rails.*

*Une nuée humaine traversa le pays,
grande nuée, petite pluie, une larme
petite pluie, juste une larme, le temps est au sec.
Les rails mènent dans la forêt noire.*

*Bien c'est bien, scande la roue. Forêt sans clairières.
Bien, c'est bien. Un train de cris traverse la forêt.
Bien, c'est bien. Réveillée dans la nuit j'entends
bien, c'est bien, le fracas silence contre silence.*

Wisława Szymborska

Diasporim zinger : plus qu'une chorale : une expérience de vie

Fania Perez

« Il était une fois »... c'est le plus souvent ainsi que commencent les belles histoires. Il était une fois donc, c'était il y a plus de dix ans, des membres du *Cercle Bernard Lazare* de Grenoble qui avaient envie de chanter en yiddish. Ils décidèrent de monter une chorale, bientôt rejoints par les membres d'une autre association : l'Association pour un Judaïsme Pluraliste. Jean Golgevit, qui dirigeait deux chorales juives, une à Paris, l'autre à Montpellier, accepta de parrainer le projet. Bien...mais il fallait trouver un chef de chœur local. Une des membres du CBL connaissait Yves, le fils de Jakob Markowicz avec lequel elle avait, autrefois, chanté dans la Chorale Universitaire de Grenoble. Elle savait que c'était un excellent musicien... peut-être accepterait-il de diriger la chorale ?

Yves Markowicz

Yves Markowicz est un biologiste qui fait de la musique... l'inverse aurait été difficile ! Il fait de la musique depuis l'âge de cinq ans et chante dans des chœurs depuis de nombreuses années. Dans les années 80 il a commencé à diriger différents ensembles vocaux ou chœurs. Il chante, avec sa femme, au chœur de chambre du Conservatoire de Grenoble et il vient de monter une chorale d'enfants dans son village.

« Si je dirige *Diasporim Zinger*, c'est avant tout parce que je suis chef de chœur, et que mon père est juif. Ma mère non, donc, selon les canons, moi non plus. Ma relation à la judéité est quelque chose qui, avant *Diasporim Zinger*, était très faible. A la maison, pas de religion, pas de sionisme, plus de grands-parents. La judéité se limitait au souvenir des persécutions dont ma famille avait été victime et à la famille (oncle et cousins) en Israël. Donc, il y a dix ans, je savais que j'étais à moitié juif et ça se limitait à ça. Depuis, j'ai coutume de dire que je *suis devenu juif*. J'ai intégré petit à petit la culture, j'ai découvert les musiques : ashkénaze, puis sépharade et autres, la littérature. Cela je le dois à mes choristes, et aussi aux deux associations, CBL et AJP. Rien que pour cela, ça valait le coup de vivre cette expérience même si au début je me demandais dans quoi je m'engageais.

Diasporim est une expérience de vie incroyable, unique. Les deux heures de répétition hebdomadaires, comme les heures passées à harmoniser des chants, sont tout sauf du travail. Il y a quelque chose d'incompréhensible dans

cette chorale : dès qu'on y met les pieds on y est bien. C'est comme un réservoir d'amitié, de tendresse même, et aussi d'humour. Nos répétitions sont un mélange de tout ça : émotion, amitiés, rires, travail, plaisir, voire thérapie. En dix ans la chorale a beaucoup évolué. Au départ tous les participants ou presque étaient juifs. Les répétitions avaient lieu dans une petite salle de Meylan, ville dont plusieurs choristes étaient originaires. Parfois nous invitions Jean Golgevit à partager un weekend avec nous. Lors de la création de l'association, la préfecture de l'Isère a rejeté le nom *Diasporim Zinger* et officiellement nous sommes *Les chanteurs de l'exil*.

La source essentielle de financement est constituée par les cotisations – peu élevées car les frais sont minimes : je dirige bénévolement (je me paie par le plaisir). Depuis plus de quatre ans la ville de Meylan met gratuitement à notre disposition le magnifique auditorium de la Maison de la Musique, et pour certains projets nous obtenons le soutien financier de la ville de Grenoble, du département de l'Isère et aussi de nos deux associations amies.

Petit à petit, trois types de choristes nous ont rejoints : les conjoints, quand ils n'étaient pas venus à deux d'emblée ; les copains ou les collègues de travail ; les personnes rencontrées au gré des concerts, ou au forum des associations de Meylan. Aujourd'hui *Diasporim Zinger* regroupe une soixantaine de personnes. Les choristes ne sont pas sélectionnés (mais désormais nous demandons aux femmes d'amener un homme), et la plupart d'entre eux sont des non solfégistes, d'où un apprentissage à l'oreille exclusivement. Le répertoire est constitué pour partie de chants (yiddish, judéo-espagnol, hébreux) que j'harmonise pour la chorale, pour partie de partitions glanées de-ci de-là. Le but est de présenter la diversité des traditions culturelles juives.

Nous sommes une chorale juive... pas si juive que ça : environ 50% de non-juifs dans l'effectif (dont une

Maghrébine et un Camerounais), mais un répertoire 100% juif ! Il y a quelques années, lors d'une Assemblée Générale de la chorale, les Juifs proposèrent que nous nous définissions comme « chorale à répertoire juif » plutôt que « chorale juive », eu égard à la composition de la chorale (peur du prosélytisme ?) ; les non-juifs disaient qu'il fallait se dire « chorale juive », car c'était bien là l'identité de la chorale ! C'était très touchant.



Photo Y. Markowicz



Il existe une magie humaine dans ce groupe que je ne comprends pas (après tout qu'importe). C'est un endroit magique où on vit une expérience d'amitié instantanée très rare, et cette magie est apparemment ressentie par le public. Partout où nous chantons nous voyons les auditeurs rire et pleurer et, surtout, nous recevons plus que des félicitations, des remerciements. Pour être réalistes disons que nous sommes une « petite chorale », qui, certes, progresse au fil des ans et qui essaie de faire de son mieux, mais nous restons de simples amateurs.»

Les concerts

Yves Markowicz dit qu'il n'est pas « un fou de concerts », qu'il préfère les répétitions au fait de chanter en public « moins de stress, pas moins d'émotion, et tout autant, sinon plus, de qualité ». Mais *Diasporim Zinger*, de plus en plus sollicité, donne régulièrement des concerts. Avec *Foliephonie*, qui fédère de nombreuses chorales locales, ils participent à des festivités régionales. Ils répondent aussi aux invitations de différentes associations, ce qui les fait voyager. Ils sont venus à Paris, deux fois, pour des festivals de chorales juives organisés par la chorale *Mit A Tam*, ont été invités à Milan pour un festival de chorales juives européennes et à Sète pour les commémorations du départ de l'*Exodus* ; à Lyon à la demande du B'naï Brith, à Genève aussi, où ils ont chanté pour la communauté juive libérale.

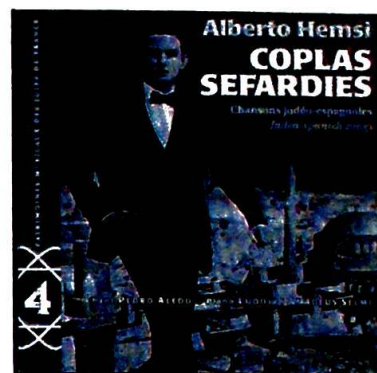
Pour les membres de *Diasporim*, après l'émotion partagée, c'est la rencontre avec l'autre qui est importante. L'an dernier ils ont participé à trois concerts particulièrement significatifs pour eux. Ces concerts furent l'occasion de rencontres avec d'autres musiciens, d'autres cultures. Dans le Vercors, à Autrans, dans le cadre du *Festival de la Voix Soliste* qui organisait un concert sur le thème de la paix, avec des ensembles chrétien, musulman et juif, puis dans le cadre du festival *Gospel Train*, avec des chants orthodoxes, musulmans, juifs et du gospel. Le troisième eut lieu à Chambéry, dans le cadre de la quinzaine « Bible Ensemble », avec les chantres de la cathédrale et la chorale inter-protestante. Pour conclure ce concert, tous les chanteurs interprétèrent un psaume de Lewandowski !

Diasporim Zinger se prépare à fêter dignement son onzième anniversaire (c'est plus original que le dixième). Les festivités auront lieu à Grenoble les 24 et 25 septembre 2005. *Mit A Tam* de Paris, à *Bisele Glik* de Montpellier et la chorale *Kodesh Vechol Group* de Trieste (Italie) sont déjà invités...comme, bien sûr, tous les lecteurs et amis de *Diasporiques*. ■

Diasporim Zinger, c/o Susy Sebesi
31 rue Nicolas Chorier, 38 000 Grenoble

« Coplas Sefardies (chants judéo-espagnols) de Alberto Hemsí ».

Dans sa collection « Patrimoines musicaux des Juifs de France », la Fondation du Judaïsme Français a fait paraître ce nouveau CD. Le disque comporte 16 chansons judéo-espagnoles (environ 65 minutes de musique) et un livret trilingue, richement documenté (20 Euros).



Alberto Hemsí est né à Cassaba (Turquie) en 1898, de parents de nationalité italienne. Avec Isaac Lévy, Moshé Attias et Léon Algazi, il est l'un des plus importants collecteurs du folklore judéo-espagnol. Entre 1923 et 1937, il recueille à Rhodes, Salonique, Istanbul, Izmir... près de deux-cent trente mélodies traditionnelles séfardes. C'est à partir de ce matériel qu'il compose ses *Coplas sefardies*, 60 mélodies accompagnées au piano qu'il publie en dix cahiers, les cinq premiers en Égypte (Alexandrie, 1932-1938), les cinq derniers en France (Aubervilliers, 1969-1973) où il s'installe en 1957.

Musicologue, travailleur acharné pour la cause judéo-espagnole, titulaire de nombreux prix internationaux de composition, Alberto Hemsí, décédé en 1975, laisse une œuvre musicale importante, souvent inédite et d'une exceptionnelle qualité : de nombreuses pièces pour chants et piano (*Coplas sefardies*, *Kol Nidre*, *Yom Guila*, *Visions bibliques...*), pour chœur (*Six chœurs en ladino*, *quatre pièces hébraïques...*) et pour divers ensembles instrumentaux.

Le disque explore le répertoire des *Coplas sefardies* à travers seize *romances* et *cantigas* où s'exprime toute la saveur de la culture séfarde. Les mélodies traditionnelles, magnifiquement interprétées ici par Pedro Aledo dans un style populaire, côtoient, sans jamais se mêler, l'accompagnement pianistique raffiné de Ludovic Amadeus Selmi. Cette symbiose entre chant traditionnel juif et art savant, spontanéité orale et pensée écrite, est particulièrement réussie dans l'œuvre d'Alberto Hemsí, le plus séfarde de tous les compositeurs.

Le disque présente un répertoire populaire de *romances*, *coplas* ou *cantigas*, recueilli par Alberto Hemsí.

Pour tout renseignement :
Annie Rapoport, Fondation du Judaïsme français,
72 Rue de Bellechasse, 75007 Paris. Tel. 01 53 59 47 48
Fax : 01 53 59 47 50 Mél : fjf-fjf@wanadoo.fr

Précision :

Dans le numéro 32, à l'article *La yave* (plus précisément *La yave de Espanya*), nous avons omis de préciser que Flory Jagoda, auteur-compositeur et interprète, est publié chez Tara Publications, <http://www.jewishmusic.com>



Un extrait du livre de Wojciech Kuczok *Gnoj* (en polonais)

Il est intéressant de suivre l'évolution de la psychologie polonaise face à la Shoah au fil des générations. La littérature en constitue un miroir intéressant. Voici un extrait d'un livre récemment paru à Varsovie. L'auteur, prosateur et poète, à qui on promet un brillant avenir, est né en 1972.

L'action de son roman se situe de nos jours. Lolek, qui était infirmier dans un hôpital psychiatrique d'une ville de province, vient de mourir. Le vieux K., son neveu, en mettant de l'ordre dans son logement, découvre un manuscrit.

Plus tard, lorsqu'il a fallu mettre de l'ordre dans l'appartement, le vieux K. trouva dans la commode de l'oncle l'œuvre de sa vie. Lolek avait composé durant des années un roman dont la narration devait reconstituer aussi fidèlement que possible la psychologie d'un fou. Le vieux K. découvrit des piles de papiers qui marquaient les étapes successives de l'élaboration du livre. Lolek perfectionnait sans cesse ce monument de conscience malade en se fondant sur ses observations professionnelles. Un quart de siècle plus tard, considérant que son œuvre était prête, qu'il avait réussi à reconstituer avec précision le travail d'un cerveau malade, il l'envoya à un éditeur.

Du résumé esquissé par Lolek à son propre usage, on comprenait qu'il avait voulu raconter une histoire du temps de la guerre. L'histoire d'un homme qui s'imagine que, sans qu'il le sache, une famille juive est cachée dans sa cave ; d'un homme rongé par la peur et le remords. Un jour, un ami juif avec sa femme et ses filles avait frappé à sa porte ; debout dans l'encadrement de cette porte ouverte il n'avait pas eu besoin de parler, ses grands yeux parlaient pour lui, ses grands yeux disaient tout. La peur se tenait sur le seuil, vêtue d'un cache-poussière sale et derrière le dos de cette peur se dressaient ses conséquences, sa multiplicité. L'homme, le personnage de Lolek, en regardant les yeux de la peur pensa que l'instant était venu où il lui faudrait se décider, prendre une décision qui allait peser sur toute son existence ; mais il n'était pas préparé à prendre une telle décision un dimanche au petit déjeuner, encore en pantoufles, encore avec son café non bu et le chien qu'il fallait sortir, il n'était pas préparé à de tels yeux, il restait donc là et il avait peur. En regardant les filles du Juif il pensait à ses propres fils et au café et au chien et à la messe dominicale et à la promenade de l'après-midi. Et soudain il comprit que, quoi qu'il fasse désormais, quel que soit le comportement qu'il adopte, plus rien ne serait comme avant. Qu'il ferme sa porte au nez de cet homme silencieux ou qu'il le laisse entrer chez lui pour tenter de sauver la vie d'un autre au péril de la sienne – son existence en serait changée pour toujours, et ses yeux seraient changés et deviendraient comme ces yeux juifs. Et il restait là, voulant retenir le temps, avec dans la main son café non bu qui tintait légèrement contre la soucoupe parce que sa main tremblait. Plus longtemps ils restaient ainsi,

lui et le Juif face à face, plus fort tintait la tasse contre la soucoupe et rappelait insupportablement que c'était la vie et non une photo, que le temps ne s'était pas arrêté. Et le personnage de Lolek baissa les yeux, ferma la porte devant ce visage, devant ces autres visages derrière, et ensuite verrouilla les serrures et puis, en montant marche après marche à l'étage, vers l'appartement dont la porte restée entrouverte laissait passer l'implacable tiédeur dominicale, il se rappela que son café était devenu presque froid. Et au moment où il laissa échapper la tasse pour, avec un calme stoïque voire avec satisfaction, voir et entendre la porcelaine se fracasser contre le marbre, sa femme apparut dans la porte de leur appartement pour demander qu'est-ce qui se passait. Et lui, le personnage de Lolek, comprit qu'il ne pourrait jamais répondre à cette question, à elle ni à personne d'autre. Depuis, la peur commença à lui ôter méthodiquement la raison ; il descendait à la cave des dizaines de fois dans la journée comme dans la nuit pour vérifier que personne ne s'y cachait. Il soupçonnait sa femme et même ses enfants de cacher des Juifs, par peur il ordonna aux membres de sa famille de dormir habillés et chaussés pour pouvoir à tout moment s'enfuir, au cas où ça se saurait, ou cas où des voisins les auraient dénoncés (« Ce gus a des Juifs »), au cas où la Gestapo freinerait devant sa maison. Il insistait tellement que pendant deux ans ils vécurent sans se déshabiller pour dormir. À la fin des fins, il les enferma tous dans la maison ; ils cessèrent de sortir, de se montrer, les portes et les fenêtres verrouillées à cause de ses fantasmes, à cause de sa peur. Et ils vécurent à l'intérieur un cauchemar pire que la guerre, enfermés avec ses yeux à lui. Ils savaient ne pas pouvoir le mettre à l'asile, parce que les Allemands épuraient les maisons de fous et donc pour le garder en vie ils restèrent enfermés durant des mois, ne se nourrissant que de réserves anciennes.

Telle devait être en bref l'histoire de ce fou narrée par lui-même à travers la plume de Lolek. Le vieux K. trouva aussi dans les papiers de Lolek la réponse officielle de l'éditeur. Le refus avait été motivé par la complète illisibilité de l'œuvre ; on s'était même permis de parler de son insanité – personne de bon sens n'aurait pu aller au-delà des deux premières pages. Le vieux K. ne sut jamais si Lolek avait pris ce refus comme l'échec de sa vie ou bien au contraire comme une preuve de son empathie. ■

traduit par J. Burko



La revue des revues

Rubrique animée par Georges Wajs

Mouvements n° 37 – janvier-février 2005

Menaces sur la diversité culturelle

La défense de la diversité culturelle est essentiellement analysée, dans ce numéro, à travers les capacités financières de survie des différentes cultures : la libéralisation des échanges culturels qui risque d'étouffer les créations nationales, les fondements des régimes de propriété en vigueur, les actions de défense de la diversité culturelle dans la négociation de la convention Unesco, la nécessité de mettre en place des réseaux de distribution indépendants des grands groupes culturels.

L'article de Stéphanie Vibert, anthropologue, nous invite à réfléchir à la définition de cette diversité, à sa compatibilité avec les droits humains fondamentaux, au relativisme culturel versus hiérarchie des cultures, aux relations entre cette diversité et la démocratie.

Elle interroge les soi-disant « évidences » érigées en dogmes par les instances internationales selon lesquelles il y a compatibilité voire indissociabilité entre diversité culturelle et droits fondamentaux. Le pluralisme peut aboutir à un relativisme culturel et transformer le droit à la différence en droit à l'indifférence. Elle pose le problème de l'attitude de l'État face à la différenciation culturelle lorsque celle-ci est jugée contraire aux droits fondamentaux. L'auteur affirme que *le pluralisme acceptable dans la démocratie libérale consiste en fait en un pluralisme des idées individuelles, des croyances personnelles et des styles de vie, et non pas des « cultures » au sens anthropologique du terme, c'est-à-dire des représentations, idées-valeurs et pratiques touchant tous les domaines de l'existence humaine, de la naissance à la mort en passant par le sacrifice, l'enfantement et les relations quotidiennes entre personnes.*

Cet article met donc à jour les contradictions existantes, fait mieux comprendre les enjeux et nous aide à réfléchir aux limites de cette diversité et à ce qu'il convient de préserver.

Thérèse Spector



Le débat n° 132 – novembre/décembre 2004

Penser la différence de l'enfant

Point n'est besoin d'être grand clerc pour faire le lien entre les transformations qui affectent l'enfance et les changements notoires de l'institution familiale.

Le territoire de l'enfance a beau être désormais balisé par d'innombrables « psys », il voit se multiplier les questions sans réponses... À quoi attribuer ce trouble des repères ? C'est à l'exploration de toutes ces transformations que s'attachent les études réunies par Marcel Gauchet dans le numéro de novembre-décembre de la revue *Débat*.

Lui-même contribue à ce numéro par un article, « l'enfant-désir », où il interroge plus particulièrement le statut actuel de la petite enfance, naissance et entrée dans la vie..., en faisant remarquer que l'utopie exprimée en 1898 par Freud est aujourd'hui réalité : la plupart des enfants viennent au monde aujourd'hui parce que leurs parents les ont voulus, les ont souhaités. La procréation relève désormais de l'action délibérée et maîtrisée, « dégagee de son intrication avec la satisfaction nécessaire d'un besoin naturel ».

Les conséquences sont énormes, massives, flagrantes et pourtant attendent toujours d'être tirées... Elles modifient les termes de la situation de dépendance initiale du petit d'homme à partir de laquelle se construit sa capacité d'indépendance ultérieure.

Comment penser que pareille victoire de la culture sur la nature pourrait être sans suite sur la représentation de ce qu'on a de la peine à continuer d'appeler « nature humaine » ?

Tous ces changements aboutissent à une mutation inédite du lien social dont Jean-Pierre Lebrun analyse en profondeur les incidences sur l'Éducation...

Marie Talon

Esprit – décembre 2004

Le destin suspendu de l'Europe ; Rosenzweig et la déconstruction de l'universalité hégélienne

La revue *Esprit* consacre un dossier au « destin suspendu de l'Europe » à l'heure où l'Europe prétend à nouveau à l'universalité. Gérard Bensoussan, auteur de « Qu'est-ce que la philosophie juive ? » répond aux questions de la revue *Esprit* sur la tension immanente dans la pensée juive entre le singulier et l'universel à travers la pensée de Rosenzweig et son regard critique sur Hegel et la pensée de l'Aufklärung. La vision juive de l'histoire et de l'État que Rosenzweig exprimera dans *L'étoile de la rédemption* lui permettra de s'éloigner de la vision hégélienne adoptée dans sa thèse « Hegel et l'État ». Rosenzweig dénoncera

chez Hegel la dégradation du jugement spéculatif en « doxa politique ». C'est ainsi que s'opérera la conversion de Rosenzweig vers une pensée juive de l'universel singulier dans *l'Étoile de la rédemption*. Il décèle en 1914 chez Hegel une rupture idéologique vers le pangermanisme et le racisme qui le mènera au sens propre à une rédemption vers « la raison juive ». Rosenzweig sort dès lors de la religion de l'histoire qui se présente comme un quasi-destin, pour entrer dans un investissement d'existence lui permettant de retrouver l'expérience d'un « tu rencontré dans la souffrance » qui se déclinera sous d'autres modalités chez Buber puis Levinas.

Il s'agit, comme le dit justement Bensoussan, d'un projet de déconstruction de la raison de l'histoire, une œuvre de résistance à une forme de philosophie de d'universalité qui ferait fi des singuliers et donc de toute éthique du sujet.

Rosenzweig repensera le politique en termes de conditions du vivre ensemble. La raison de l'histoire laissée à elle-même est dénoncée comme tyrannique. Résister consistera pour Rosenzweig comme pour Levinas à introduire le temps de l'Autre.

L'intérêt de cette réflexion dans notre rapport à l'Europe comme modèle de l'universel est qu'il montre comment Rosenzweig situe le judaïsme dans une « extra-historicité », à l'écart de l'histoire universelle sans en être totalement séparée. Le temps juif apparaît comme un moyen de résistance à toute forme de totalisation de l'histoire voire de totalitarisme. Cette extra-historicité juive n'est pourtant pas présentée comme une fuite hors de l'histoire mais comme le rappel du rapport complexe entre éternité et histoire.

L'originalité de Rosenzweig sera de ne pas choisir entre particularisme et universalisme. Ce regard particulier nous invite à un regard pragmatique et mouvant sur l'universel dé-totalisé. Une leçon à méditer pour une Europe qui rêve à nouveau d'homogénéité face aux particularismes culturels. Le judaïsme de Rosenzweig reste un outil de résistance à la raison d'État, grâce au dissensus entre sujets qui s'avère être la condition de toute démocratie pluraliste.

Mylène Botbol-Baum

***Hommes et Libertés, revue de la Ligue des Droits de l'Homme* n° 127 – juillet-septembre 2004**

Dossier sur l'antisémitisme

Dans le n° 127 de sa revue, *Hommes et Libertés*, daté de l'été 2004, la Ligue des droits de l'Homme publie un dossier sur l'antisémitisme qui a reçu de ses lecteurs un accueil extrêmement favorable, et que nous ne saurions trop recommander aux lecteurs de *Diasporiques*.

Sur ses prises de position, la LDH s'est trouvée attaquée de toutes parts. La publication de ce numéro répond à un double souci : présenter des faits incontestables et apporter au lecteur de solides éléments de réflexion.

Dans ce dossier, **Nonna Mayer** analyse les données statistiques de la Commission consultative des droits de l'Homme (CNCDH) qui prend acte de la montée, entre 2000 et 2004, des actes et menaces antisémites ; **Jean-Yves Camus** affine l'analyse du rôle du Front national, alors que **Antoine Spire** dénonce les ambiguïtés d'un antisionisme réducteur ; **Benjamin Stora** analyse le poids du colonialisme sur les rapports judéo-musulmans dans la France contemporaine, notamment à propos de la promulgation, en Algérie, du décret Crémieux en 1870 ; **Mohammed Harbi** relate le conflit de Mahomet avec les juifs de Médine, la discrimination imposée par les musulmans aux gens du Livre, juifs et chrétiens, jusqu'au XIX^e siècle, et montre l'évolution complexe de l'antisémitisme musulman au cours des siècles. Enfin, **Philippe Lazar** prend le parti d'une réponse universaliste au racisme.

Le dossier se termine par un retour sur l'affaire du lycée Montaigne, en décembre 2003, sur laquelle Alain Bondelle, Antoine Spire et Michel Tubiana avaient enquêté au titre de la LDH. **Gilles Manceron**, rédacteur en chef d'*Hommes et Libertés*, termine en remettant en question certains des points de vue exprimés, pour ouvrir la discussion.

X.

***ProChoix La revue du droit de choisir* n° 31 – hiver 2004**

On peut naître musulman et choisir d'être athée

Cette petite revue, qui excelle dans la démystification de la langue de bois et dans la défense de causes particulièrement minoritaires, combat sans trêve le racisme, l'intégrisme, l'homophobie ainsi que les positions anti-avortement. Quelques sujets traités dans les nos précédents : « Transsexuels : le troisième genre ! », « Veto à Sarkozy, Bush et J.-P. II », « Islamophobes ou simplement laïques ? », « Voile à trois ans... Consentante ? » Les éditrices, Caroline Fourest et Fiammetta Venner, se sont récemment intéressées au « Manifeste de femmes et hommes de culture musulmane, croyants, agnostiques ou athées, contre la misogynie, l'homophobie, l'antisémitisme et l'islam politique ».

Le dernier numéro de *ProChoix* s'intitule : « On peut naître musulman et choisir d'être athée ». F. Venner donne le ton pour dire que *ProChoix* entend attaquer de front tous les intégrismes et appuyer l'islam libéral dans sa lutte contre l'islam intégriste, dans un large contexte de résistance internationale à l'islamisme. Les textes présentés dans ce numéro révèlent les combats sur le terrain d'hommes et de femmes, la « vivacité des pensées, arabe, iranienne et asiatique contre les intégrismes ». On dénonce, entre autres, l'apostasie contre un médecin au Pakistan, la violation des Droits de l'homme par l'islam politique, les obstacles opposés en Irak aux luttes pour les droits des femmes et des travailleurs et des mouvements progressistes.

Françoise Basch



Enjeux Les Échos n° 205 – janvier 2005

Le politique a toujours précédé l'économie. Entretien avec Amartya Sen

Ce court entretien résume bien la pensée, combien stimulante, d'Amartya Sen qui reçut le Prix Nobel d'Économie en 1998.

Il montre admirablement combien libéralisme politique et libéralisme économique ne sont pas aussi liés que les penseurs néo-libéraux le revendiquent.

Amartya Sen rappelle fort à propos que *si dans sa forme actuelle, la démocratie procède de l'Europe des Lumières, elle n'est pas par essence un concept occidental... La pratique de la décision par consultation et débats publics, qui est la base même de la démocratie, a existé dans de nombreuses cultures non occidentales.* Pour lui, cette notion de débat public réel permet de différencier les élections dans une démocratie de celles pouvant se dérouler dans un régime autoritaire voire une dictature. Au passage, il considère que l'Europe, riche de la diversité de ses points de vue, est mieux placée que les États-Unis pour animer le débat mondial.

Pour Amartya Sen, le *capitalisme n'est qu'un système économique, héritier de l'histoire du commerce.* À partir du formidable développement de la Chine il constate que, *en l'absence de démocratie, la croissance économique ne se traduit pas automatiquement en termes de développement social.*

Pour lui donc, le politique doit précéder l'économie et il rappelle que c'est une réalité, y compris pour les tenants les plus convaincus du libéralisme. Si, comme il le dit ironiquement, *Je n'ai encore jamais vu un bon hôtel géré par l'État, en revanche celui-ci s'est révélé plutôt efficace dans le pilotage des chemins de fer... Conclure de la crise de l'État providence qu'il n'est plus d'actualité serait une erreur*, ajoute-t-il. L'intérêt social commun n'est pas pris en compte par la seule addition des intérêts individuels. *État, organisations intermédiaires et marché sont complémentaires et cette complémentarité est un trait commun à toute société humaine.* C'est cette prééminence du politique garanti par le jeu démocratique qui permet seule de progresser en termes de développement social.

Georges Wajs

Annales Histoire, Sciences Sociales (EHSS)

n° 1 – janvier-février 2004

Nouveaux historiens israéliens

Les *Annales* publient une étude très documentée à propos de ceux que l'on a appelés « les nouveaux historiens » expression que je préfère bien évidemment à celle d'« historiens révisionnistes ».

Le premier article, de Shlomo Sand, professeur à l'Université de Tel-Aviv, est intitulé « Post-sionisme » :

un bilan provisoire montre comment, comme pour toutes les cultures occidentales, l'historiographie officielle, contribua à la construction de l'histoire nationale... Les sionistes n'ont ni émigré, ni colonisé la Palestine ; ils sont montés et retournés chez eux après deux mille ans d'errance. L'auteur souligne combien il était difficile pour qui ne partageait pas cette ligne de travailler dans l'institution académique. À partir de 1977 et surtout après la guerre du Liban, un tournant va s'opérer avec les travaux de B. Morris, I. Pappé et A. Shlaim. La controverse, qui va prendre une ampleur considérable, va porter sur quatre points principaux : 1 – Les circonstances et les conséquences de la guerre de 1948, 2 – L'attitude du mouvement sioniste puis des différents gouvernements israéliens durant et après la Shoah et aussi à l'égard des immigrants venant des pays musulmans, 3 – Les caractéristiques de la colonisation sioniste, 4 – La perception du passé juif en tant qu'histoire nationale. Ce sont ces quatre points qui sont analysés avec pertinence dans cet article.

Le second article, d'Avi Shlaim, professeur à l'Université d'Oxford, traite de la guerre des historiens israéliens. Il commence par une citation d'Ernest Renan – « une nation est un groupe de personnes unies par une vision erronée de leur passé et par une haine commune pour leurs voisins » – et montre combien le débat instauré s'est efforcé de s'affranchir de cette situation manichéenne. Il rappelle aussi comment, dès 1923, Z. Jabotinsky, sioniste que l'on peut qualifier d'ultra-nationaliste, émettait sa thèse du *mur d'acier* devant assurer la suprématie militaire du mouvement sioniste, seule manière selon lui d'obliger les Arabes à accepter un État juif. Il ajoutait qu'une seconde phase de négociations s'ensuivrait pour traiter de la question des Palestiniens arabes. Cette seconde phase a eu bien du mal à émerger. Avi Shlaim pense que le débat historiographique a apporté sa contribution dans la recherche d'une issue dans le conflit.

À signaler également dans le même numéro des *Annales*, dans la rubrique « Études juives » une analyse remarquable d'un grand nombre de livres parus dans le monde entier.

Georges Wajs



Quand un minoritaire a des enfants, il se préoccupe en général de leur initiation à ses valeurs fondamentales. La majeure partie de cette transmission se fait en famille mais les vacances sans les parents sont une excellente et traditionnelle occasion de compléter l'éducation et d'initier l'enfant à la vie en collectivité. Les colonies de vacances devraient jouer ce rôle. Toutefois rares sont les organismes qui offrent tous les critères de qualité aux parents conscients de l'importance de cette parenthèse qui pour un mois sépare les générations. Plusieurs de nos lecteurs connaissent sans doute déjà le C.L.E.J ; depuis le début des années soixante la bouche-à-oreille propage la renommée de cette association unique en son genre. Elle reste cependant insuffisamment connue du grand public. Notre dossier va contribuer à combler cette lacune.



Le CLEJ – Club Laïque de l'Enfance Juive Qui sommes-nous ? Que sommes-nous ?

Maurice Bajcz*

Le CLEJ, Club Laïque de l'Enfance Juive, association sous le régime de la loi de 1901, est un mouvement de jeunesse qui organise depuis plus de quarante ans des séjours de vacances pour les 8-15 ans. Sa capacité d'accueil permet de recevoir quelque soixante enfants au printemps et cent vingt en juillet, avec des camps volants pour les adolescents. Notre colonie est connue aussi sous le nom du lieu qui l'abrite : le château de Villette, à Corvol-l'Orgueilleux dans la Nièvre. Château au style très incertain mais adoré par ceux qui y sont passés, « les Corvolois ».

Un comité anime et dirige démocratiquement l'association. Il est constitué des directeurs en exercice, de moniteurs, de parents ou de grands-parents d'enfants fréquentant le CLEJ : anciens du mouvement pour certains, nouveaux venus pour d'autres, tous bénévoles.

Un peu d'histoire...

Avant le CLEJ, le SKIF, « Socialistiche Kinder Farband » occupait les lieux, et le CLEJ en est quelque peu l'héritier. Il faut donc faire un peu d'histoire pour comprendre d'où nous venons. Le SKIF était la branche « enfants » du Bund, parti ouvrier socialiste juif né en 1897 à Vilno en Lituanie. Le SKIF, créé dans les années trente en

Pologne, était une organisation juive, yiddishiste, socialiste, laïque et non sioniste membre de l'internationale des jeunesses socialistes, les *Faucons Rouges*. Ses méthodes pédagogiques, novatrices à l'époque, étaient inspirées notamment de Janusz Korczak : mixité, reconnaissance de l'enfant comme individu à part entière, responsabilisation des enfants, autogestion et démocratie.

Le SKIF en France, après la Seconde Guerre, a ouvert la colonie de Corvol en 1947. Le château avait été acheté avec les fonds américains du « JOINT », il accueillait en grande majorité des enfants de déportés qui trouvaient là un cadre moins contraignant que les maisons d'enfants où beaucoup d'entre eux vivaient à longueur d'année.

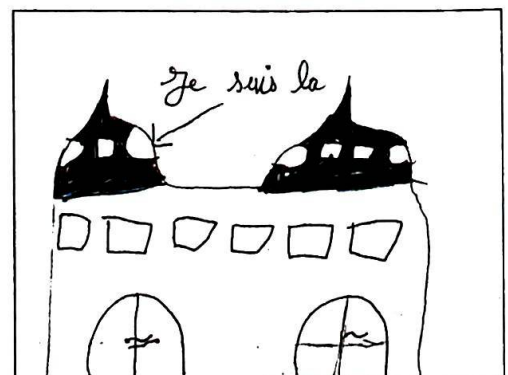
Les années ont passé, certaines idées du SKIF – l'affiliation à un parti, la connotation scout, l'antisémitisme (alors que l'État d'Israël existait depuis longtemps) ou la référence exclusive à la culture yiddish – étaient devenues désuètes ou trop rigides. Les préoccupations de l'immédiat après-guerre avaient changé. Le SKIF a cessé son activité en 1961/1962.

Mais la question fondamentale surgit aussitôt pour les parents

juifs, laïques, plutôt de gauche : que faire de nos enfants ? Pour y répondre, quelques militants, héritiers du Bund, réunis lors d'un colloque à Brunoy ont créé en 1963 le CLEJ. Il s'agissait de garder ce qui n'était pas périmé de l'ancienne organisation, tout en se libérant de l'inféodation à un parti. Ayant vocation à transmettre aux enfants une identité juive non religieuse, le mouvement s'est doté d'une charte construite autour de quatre axes : la diffusion de la culture juive sous toutes ses formes, l'attachement aux idées socialistes sans référence à un parti, la mise en pratique d'une pédagogie laïque active et libérale et l'attachement à l'existence de l'État d'Israël.

Le présent

En quarante ans, beaucoup d'événements se sont produits à l'intérieur et autour du CLEJ. Plusieurs centaines



Une vision subjective du château de Corvol...

* Président du CLEJ



d'enfants sont passées par Corvol, et à Paris nous avons aussi organisé ponctuellement des activités pour les enfants ainsi que des fêtes de Pourim ou Hanoukka à la façon laïque. Ainsi le « Shabbat » laïque, façon de marquer un temps juif, différent des autres jours, est pratiqué à Corvol. Traditionnellement nous commémorons le soulèvement du Ghetto de Varsovie lors des séjours de printemps et la rafle du Vél' d'Hiv au mois de juillet.

Les activités, à Corvol comme dans les camps itinérants pour adolescents en France et en Europe, cherchent à transmettre la culture, l'histoire et les valeurs du judaïsme en les adaptant bien évidemment à l'âge des enfants ; le sérieux et la gravité de certains thèmes n'empêchent pas la joie et les jeux partagés. Mais nous sommes également ouverts sur le monde et d'autres thèmes sont abordés, l'important étant toujours d'amener les enfants à la réflexion dans un esprit de tolérance et de respect d'autrui. La vie juive est faite, à l'évidence, de multiples couleurs.

Le CLEJ, seule organisation en France à la fois juive et laïque, qui distingue l'identité juive de la religion, répond à un besoin véritable : nos séjours affichent toujours « complet » dès les

premiers jours d'ouverture des inscriptions. Notre équipe pédagogique regroupe environ vingt-cinq moniteurs, issus de nos rangs et très motivés : après avoir été colons, les jeunes adultes souhaitent souvent devenir moniteurs et transmettre à leur tour ce qu'ils ont reçu. Des années plus tard, ils y envoient leurs enfants. L'attachement affectif de tous est un lien extrêmement fort. Les copains, les cousins, puis les copains de copains viennent grossir les rangs d'un mouvement ouvert qui reçoit des enfants juifs, un peu juifs ou parfois pas du tout ...

Les activités sont préparées à l'avance par les directeurs et les moniteurs, épaulés par une commission pédagogique. Les camps du mois de juillet à l'étranger (pour les enfants de 15 ans) ou itinérants en France (pour ceux de 14) sont préparés avec la participation active des enfants : nous tentons toujours d'accroître l'autonomie et la responsabilité des enfants dans la collectivité afin qu'ils deviennent des adultes ouverts, actifs et responsables à leur tour.

Le centre de vacances de Corvol a dû fermer pendant trois ans car, vieilli, il ne répondait plus aux normes de sécurité. L'attachement à ce lieu, « notre lieu », la conscience de son

importance, de notre « havre » dans une histoire diasporique trop nomade, ont provoqué une très forte mobilisation pour réunir les fonds et les bonnes volontés. Tout le monde le sait : le château de Corvol est au sens fort du terme un lieu de transmission. Et nous avons retrouvé Corvol en juillet 2004. Il a fallu pour la durée des travaux louer d'autres lieux, moins « magiques » ; cependant la fréquentation du CLEJ n'a pas faibli.

Et demain...

Aujourd'hui le CLEJ a de nombreux projets : des activités hebdomadaires à Paris avec les enfants (depuis janvier dernier), le développement des formations spécifiques pour nos moniteurs en collaboration avec l'AEJC, « Association pour un Enseignement du Judaïsme comme Culture ». Nous tissons des liens plus étroits avec les parents et souhaitons également des échanges avec d'autres associations juives laïques en France et à l'étranger.

Nous pensons – et la réalité le confirme – que notre action auprès des enfants, dans l'esprit d'ouverture et de tolérance qui a toujours été le nôtre, est extrêmement pertinente et plus utile que jamais, notamment dans le contexte actuel de crispation au sein de la communauté. ■

Une grande famille ouverte sur le monde

Il nous a paru nécessaire de compléter l'exposé de Maurice Bajcz par un entretien avec les animateurs du CLEJ, entretien qui a confirmé la proximité idéologique de cette organisation et de la revue. Voici le résumé de l'échange qui a eu lieu le 10 février entre sept représentants du CLEJ¹ et deux membres de la revue². Après quelques mots introductifs de Maurice Bajcz et de Jacques Burko, la discussion s'est engagée :

Philippe Lazar : Dans le texte de présentation du CLEJ publié ci-dessus sous la signature de son président, il

est dit que « destiné à transmettre aux enfants une identité juive non religieuse, le mouvement s'est doté d'une

charte construite autour de quatre axes : la diffusion de la culture juive sous toutes ses formes, l'attachement aux idées socialistes sans référence à un parti, la mise en pratique d'une pédagogie laïque active et libérale, l'attachement à l'existence de l'État d'Israël ». Commençons, si vous le voulez bien par le premier : cela veut dire quoi, la culture juive « sous toutes ses formes » ?

¹ Maurice Bajcz, président ; Philippe Bourdier, membre de la commission pédagogique ; Myriam Fihman-Perez, secrétaire, membre de la commission pédagogique et co-chargée des relations extérieures ; Mikaël Kandelman, directeur de colonie ; Joëlle Laugier, membre de la commission pédagogique ; Gisèle Leberberg, co-chargée des relations extérieures ; Jonas Pariente, directeur de colonie.

² Jacques Burko, rédacteur en chef de *Diasporiques* et ancien président du CLEJ ; Philippe Lazar, président du Cercle Gaston Crémieux.

Un projet culturel

Jonas Pariente : Il s'agit en fait de transmettre *toutes* les cultures juives, quelles que soient leurs origines historiques ou géographiques, leurs éventuelles spécificités, leurs modalités d'expression (langues, chants, danses, jeux, cuisine, etc.), et cela en n'oubliant pas, bien sûr, que nous avons affaire à des enfants placés, pour ce faire, sous la responsabilité de jeunes adultes...

PL : Cela veut dire, si je vous suis bien, que vous n'incluez pas de dimensions religieuses dans la diversité culturelle dont vous parlez ?

Philippe Bourdier : Oui, mais nous incluons néanmoins des références à la religion dans la description du patrimoine culturel du peuple juif. Par exemple, lorsque nous célébrons de façon laïque, chaque semaine, le shabbat, nous ne cherchons pas à masquer les racines culturelles de cette manifestation. De façon plus générale, nous essayons d'éclairer successivement plusieurs facettes de la culture juive, sans exclusive, et de rester très ouverts, s'agissant de l'appréhension globale du patrimoine culturel juif.

PL : Mais encore ? Avez-vous une vision un peu systématique de la laïcisation des fêtes habituellement considérées comme religieuses, au-delà disons du Shabbat, de Hanukkah, de Pourim et de Pessah ? Un peu comme nous avons tenté de le faire dans le livre que vous connaissez, *Temps juif, lecture laïque*⁴ ?

JP : Ce n'est pas vraiment systématique, dans la mesure où notre objectif est toujours d'inscrire notre quête dans la perspective de la construction d'un projet particulier d'animation d'un groupe d'enfants au cours d'une période donnée : et celle-ci peut ou non inclure des fêtes susceptibles de motiver (ou non !) nos moniteurs...

Myriam Fihman-Perez : Chaque colonie, il faut en effet le souligner,

est un projet spécifique, mené par une équipe pédagogique particulière : le directeur de la colonie et ses moniteurs. Chaque équipe de moniteurs choisit pour chaque groupe d'âge un thème « porteur », qui n'est pas obligatoirement « juif ». De très nombreux thèmes peuvent ainsi être abordés comme l'écologie, la construction européenne, l'écoute de l'autre, la révolution des œillets, etc. Nous respectons de façon systématique quatre « temps juifs » particuliers : le Shabbat, Pessah, la commémoration de l'insurrection du ghetto de Varsovie lors du séjour de printemps – ce choix n'est pas anodin ! – et celle de la rafle du Vél d'Hiv lors du séjour de juillet. Nous le faisons chaque fois de façon différente parce que chaque équipe s'approprie ces événements et les transmet à sa manière.

PB : Oui, mais il faut aussi constater que nous ne vivons pas en dehors de la société telle qu'elle est. La question des références religieuses était le plus souvent gommée au profit des interrogations d'ordre politique. Ce n'est plus le cas maintenant, cependant nous maintenons notre approche : une lecture laïque et culturelle des pensées, temps, traditions et fêtes juives.



La pression du religieux

Jacques Burko : Considérez-vous que ce que vous faites en la matière est en quelque sorte la part du feu ou est-ce que c'est, pour vous, une façon d'accéder à certains des fondements de l'identité juive ?

MF-P : Nous devons d'abord vivre avec notre temps ! Au temps où j'allais à Corvol en tant qu'enfant, ces questions ne se posaient pas. Mais sans doute y a-t-il eu en la matière quelque déficit de transmission de la part de nos parents. Se réapproprier aujourd'hui de façon laïque ces manifestations, c'est aussi ne pas les abandonner complètement à d'autres, c'est résister au monopole du regard que portent sur elles le religieux.

PL : Avez-vous, d'une façon ou d'une autre, identifié les principales sources de cette modification de la demande ? N'est-elle pas le reflet des évolutions récentes de ce qu'il est convenu d'appeler « la communauté juive française », notamment du fait de l'arrivée en métropole d'un nombre importants de Juifs habituellement considérés comme plus pratiquants que ceux qui les y avaient précédés ? Ne vous êtes-vous pas ainsi quelque peu éloignés, progressivement, de vos populations-ressources ashkénazes, yiddishisantes, politiquement engagées ?...

Gisèle Lebenberg : C'est vrai que depuis environ une quinzaine d'années les bases de recrutement du CLEJ se sont pas mal élargies. Et qu'il y a eu, parallèlement, une demande de beaucoup de parents que nous soyons un peu plus... « juifs » ! Et cela au sens religieux et non dans la version laïque qui nous est familière. Nous avons eu des débats, des affrontements internes même, sur ce qu'il convenait de faire pour faire face à cette évolution et à cette pression...

PL : Mais « plus juif » signifie-t-il nécessairement « plus religieux » ?

GL : Ces parents demandeurs auraient en effet aimé par exemple que l'on

⁴ Ed. Liana Levi, Paris, 1995.



respecte la *casherut* à Corvol, ce qui n'est pas le cas...

PL : Eh ! bien alors, je mets... les pieds dans le plat : ils étaient ashkénazes, ces parents ?

GL (cri du cœur) : Eh ! bien non ! (rires). Nous nous efforçons de maintenir nos valeurs et nos engagements, mais nous ne pouvons complètement ignorer cette évolution de la demande.

PL : Elle demeure marginale ?

Maurice Bajcz : Oui, ce type de demande demeure tout à fait marginale.

PL : Est-elle essentiellement le fait des familles séfarades ?

MB : Aujourd'hui les familles séfarades et ashkénazes qui font appel à nous sont en nombre à peu près équivalent...

MF-P : ... et ce serait une erreur de penser que toute cette évolution résulterait des seules présence et influence des séfarades issus d'Afrique du Nord. Nous avons nous-mêmes, les anciens, il faut le reconnaître, souffert d'un déficit de transmission. La génération de nos grands-parents – ces Bundistes qui rejetaient en bloc tout ce qui était religieux – nous a en quelque sorte privés, nos parents et nous, de connaissances du contenu culturel du religieux pour assurer la transmission et a de ce fait induit, deux

générations plus tard, une volonté de réappropriation.

PL : Êtes-vous dès lors tentés de faire ce que font certains Juifs non pratiquants, qui consiste à rechercher auprès des rabbins libéraux cette manne dont ils ont été privés, et cela, sinon pour eux, du moins pour leurs enfants ?

GL : Non, pas nous, ce n'est pas de notre ressort : nous n'en avons pas le désir. Ceci relève fondamentalement de la responsabilité privée des parents.

MF-P : Il n'en reste pas moins que, quand j'étais moi-même à Corvol, je n'ai pas souvenir d'avoir assisté personnellement à une *Bar-Mitsva* ou à une *Bat-Mitsva*. Ma fille aînée a quatorze ans : la grande majorité de ses copains du CLEJ, aussi bien ashkénazes que séfarades, ont fait, eux, leur *Bat-* ou *Bar-Mitsva*. C'est une réalité.

GL : C'est, de la part des parents, une quête d'approfondissement de leur propre relation au judaïsme qui s'exprime ainsi...

L'existence d'Israël

PL : Restons dans les interrogations majeures d'identité mais changeons d'axe prioritaire et, si vous le voulez bien, passons directement au quatrième point de votre charte : l'affirmation de votre « attachement à l'existence de l'État d'Israël ». Contrairement au premier, celui-ci ne semble guère informatif : je connais peu d'organisations juives (ou non juives) qui aient une position différente sur ce point ! Qu'entendez-vous donc par là ?

JB : Un point historique s'impose : ce texte ne date pas d'hier, il a été écrit à une période où les choses étaient moins évidentes s'agissant d'une organisation d'origine bundiste...

MF-P : ... d'une organisation s'affirmant de surcroît non sioniste !

PL : Mais ce qualificatif ne figure pas dans le texte que nous a envoyé Maurice Bajcz...

MF-P : ... oui mais il figure dans la Charte ! Je lis, au début de la Charte, dans le préambule descriptif du CLEJ : « ... son inspiration laïque, socialiste, *non sioniste* ». « Non sioniste », à l'époque, cela avait un sens très clair : le CLEJ ne prônait pas, contrairement à d'autres mouvements d'enfants, l'*alyah*, l'émigration en Israël !

PL : Ce point d'Histoire étant clarifié, où en êtes-vous aujourd'hui à ce propos ?

PB : Je crois que nous faisons surtout beaucoup d'efforts pour éviter le sujet ! Dès qu'on ouvre la boîte avec les parents, en quelque occasion que ce soit, on est très vite dans le passionnel et un véritable débat devient quasiment impossible. Mais on n'échappe quand même pas complètement à la difficulté parce que ce sont les enfants qui posent des questions à leurs moniteurs et que ceux-ci sont bien obligés d'apporter des réponses !

JB : L'objectif du CLEJ ne demeure-t-il pas de contribuer à former des *mensch*, c'est à dire des êtres humains juifs, conscients, destinés à développer leur personnalité *là où ils vivent*, en l'occurrence en diaspora ?

PL : J'ai bien compris, comme Jacques Burko, que vous ne prônez pas l'*alyah*, mais que vous n'en êtes pas moins confrontés à des questions des enfants qu'il vous est difficile d'ignorer...

PB : Il m'est arrivé d'être frappé par la vision parfois caricaturale qu'ont des Palestiniens certains de nos jeunes « colons », parfois sur le point de devenir eux-mêmes moniteurs à Corvol ! Il s'agit bien sûr en l'occurrence d'un reflet des positions parentales, mais cela n'en est pas moins éprouvant : nous sommes confrontés à la question fondamentale « Que fait-

on de l'Autre ? » à partir d'une réaction de pure hostilité. Ce n'est pas toujours très simple.

GL : Nous avons en effet traversé des années très lourdes de ce point de vue. La montée de la deuxième Intifada a provoqué des bouleversements qui n'existaient pas deux ou trois ans auparavant et nous avons été pris dans un véritable tourbillon de sensibilités exacerbées sans être en mesure de prendre suffisamment de recul nous-mêmes pour aborder de façon satisfaisante ces difficultés.

PL : Ne peut-on résumer tout cela en disant que le milieu qui vous envoie des enfants ne ressemble plus tellement à l'idée qu'on pourrait s'en faire quand on évoque le passé bundiste de votre mouvement ?

GL : C'est normal, il évolue avec son temps, ce milieu !

PL : D'accord, mais si l'on perd les principales références fondatrices de son action, cela pose quand même problème, non ?

Respecter les valeurs fondatrices

MF-P : C'est vrai qu'il n'est pas commode de redéfinir avec précision ce qu'est aujourd'hui « la ligne du parti » en la matière ! Mais nous avons

néanmoins fait quelques pas dans cette direction. Je donne un exemple : pendant nos colonies, les enfants réalisent chaque jour un petit journal sur le mode « journal télévisé », contenant notamment des « brèves » sur l'actualité qu'ils ont trouvées dans les journaux du jour. À Pâques, l'an dernier, tombe la nouvelle de l'assassinat de Cheik Yassin. À son annonce, à table, un même se lève et applaudit...

JP : Nous avons fait se rasseoir le gosse. Le soir nous nous sommes concertés avec les moniteurs et le lendemain matin, d'un commun accord, lors de l'ouverture de la journée, j'ai dit en substance en tant que directeur de la colonie : « Hier, l'un d'entre vous s'est levé pour applaudir la mort d'un homme, c'est inadmissible chez nous ».

MK : Nous avons là un bon exemple des difficultés auxquelles nous sommes confrontés. Nous sommes en effet en permanence tiraillés entre ce que représente notre mouvement – son histoire, ses engagements, ses valeurs, etc. – et la collection des valeurs personnelles – souvent proches des précédentes, mais pas toujours, des moniteurs qui font vivre ces colos. Comment et surtout que transmettre aux enfants ? Nous devons faire des choix clairs dans ce que nous défendons.

PL : Ce que vous dites est une façon de revenir à notre désir de rapprochement : le discours idéologique très voisin que nous tenons, vous et nous, est-il condamné à demeurer ultra-minoritaire chez les Juifs ?

GL : Beaucoup de parents qui prennent contact avec nous par l'intermédiaire du bouche-à-oreille sont ravis de découvrir un lieu correspondant exactement à leur attente diffuse et nous le disent. Cela est vrai en particulier pour les couples mixtes, de plus en plus nombreux : ils n'ont pas de pratique religieuse mais souhaitent que quelque chose « racroche » leurs enfants à leur judéité de filiation partielle.

MF-P : « Que font les enfants à Corvol ? » nous demandent habituellement les « nouveaux » parents et c'est vrai que notre réponse les surprend parfois parce que nous ne leur fournissons pas l'emploi du temps habituel, très encadré, d'un centre de vacances ordinaire. Mais notre façon de faire les intéresse beaucoup. Et notamment la présence, aux côtés des enfants, de moniteurs très jeunes : l'an dernier, nous avions 75 enfants, 13 moniteurs, et le directeur – Jonas, le plus âgé – avait 21 ans... Les moniteurs n'ont pas avec nos jeunes colons des rapports d'autorité d'adultes, ce sont des grands frères, et ce qu'ils arrivent à faire passer a une force et une richesse essentielles.

JP : En d'autres termes, le lien est pour nous aussi important que la nature de l'activité...

Une pédagogie spécifique

PL : En fait nous sommes passés insensiblement du quatrième axe fondateur à l'axe pédagogique ! Cette pédagogie a-t-elle une dimension que l'on pourrait qualifier de juive ? Donnez-vous à vos moniteurs une formation spécifique, peu ou prou référencée aux lignes idéologiques que vous avez mentionnées ? Ou tout cela se fait-il plus spontanément ?





PB : Nous sommes conscients d'avoir des faiblesses de ce point de vue. Mais il n'est pas facile d'établir une limite précise entre ce qui serait à proprement parler juif et ce qui ne le serait pas en matière de questionnement culturel et politique. Sur la question des droits de l'homme par exemple ! Il s'agit en fait de créer un espace où la judéité puisse prendre toute sa place, mais surtout où puissent se développer de la démocratie, de la réflexion, du partage, du regard critique. Les questions purement pédagogiques n'ont jamais de réponse simple : par exemple comment intégrer un enfant qui a du mal à se mêler aux autres ? Par ailleurs nous ne pouvons pas nous reposer exclusivement sur une sorte de formation continue conduisant du stade de « colon » à celui de directeur de colonie en passant par celui de moniteur : nous sommes parfois contraints de faire appel à des directeurs extérieurs, pas nécessairement juifs, qui n'ont évidemment pas la formation de base de ceux qui ont franchi successivement les diverses étapes évoquées. Cependant nous restons exigeants sur l'épanouissement « autogestionnaire » des enfants et sur la transmission de la culture juive au sens large.

Joëlle Laugier : Je voulais précisément insister sur le rôle que nous jouons auprès des jeunes adultes que sont les moniteurs, rôle qui est un autre volet de notre action. Nous les accompagnons dans leurs questionnements. À propos de la culture juive par exemple, discuter avec eux de ce qu'ils souhaitent transmettre aux enfants, c'est les amener à réfléchir sur leur propre façon de vivre leur judaïsme. C'est un moyen vivant et dynamique d'aborder des questions liées à leur génération. Et pour nous, c'est aussi très enrichissant de partager cela avec eux

MF-P : Leur préparation est en fait très intense, elle dure plusieurs semaines avant les colonies, elle est l'occasion de très nombreux échanges. Et il se crée des liens très forts entre les



moniteurs se succédant années après années. À la question que nous posons aux jeunes candidats, « Pourquoi voulez-vous être moniteur à Corvol ? », « Pour transmettre à mon tour, ce que j'ai reçu ! » est un leit-motiv... Le monitorat à Corvol est ainsi à la fois une forme d'engagement militant et une modalité particulièrement efficace de transmission.

PL : Nous-mêmes, qui sommes en interrogation permanente sur ce que signifie d'être juif en dehors de la religion et du sionisme, ne pouvons qu'être ravis de constater ces convergences étroites dans nos approches. Tout en constatant que nous sommes vraiment de plus en plus minoritaires, au moins parmi ceux des Juifs qui ont accès à la parole !

MK : Nous nous sommes nous-mêmes demandé si nous devions nous adapter coûte que coûte à notre public ou au contraire résister à cette pression. Et notre réponse a été très claire. Nous avons un mouvement, des idées, des références, des valeurs.

MF-P : Nous ne sommes en rien clientélistes ! Pas plus que nous ne sommes prestataires d'un « service de colonies de vacances ». Nous sommes une association et nous sommes tous bénévoles (cela représente beaucoup de travail !). Ainsi les moniteurs ne sont-ils payés que pendant le

temps de la colonie. Et nous voulons défendre cette forme d'engagement collectif !

Quel socialisme ?

PL : Parmi les fondements idéologiques de votre action, précisément, il y a une dimension idéologique que résume sans faux-semblant le deuxième des quatre axes prioritaires de votre action, celui qui a trait à ses aspects les plus politiques : vous vous y réclamez d'un socialisme non incarné dans un parti spécifique. Cela veut dire quoi pour vous, aujourd'hui, *socialisme* ?

MF-P : C'est une bonne question !

PL : Merci de l'avoir posée ! (*rires*)

PB : Entre les parents qui nous confient leurs enfants avec les meilleures intentions du monde et l'engagement des membres du comité, il y a une grande différence. Si je n'avais pas le sentiment de toucher à des questions fondamentalement politiques, l'éducation et la culture, je ferais personnellement autre chose que de passer une bonne partie de mon temps au CLEJ ! Que nous soyons tous passionnés de ce que nous y faisons signifie bien, en soi, que nous avons a priori des idées suffisamment précises pour justifier notre engagement et dynamiser notre



pratique : le CLEJ est un lieu où tous doivent pouvoir se développer – enfants, moniteurs bien sûr mais également animateurs de l'association. Spinoza dirait : « augmenter notre capacité d'agir ». Nos idées et nos pratiques s'enracinent dans l'histoire de la Gauche, du mouvement ouvrier, des libertés civiques et sociales, de la solidarité en France et dans le monde : ces choix nous paraissent toujours pertinents. Notre fidélité au Bund est aussi liée à son rôle dans cette histoire, celle du peuple juif et aussi l'histoire tout court : une affirmation identitaire, une volonté de libération sociale et un refus de toutes les tyrannies.

Mais comment faire passer aux enfants des idées authentiquement de gauche, sur le partage, la solidarité, sur une vision plus collective du monde, dans ce monde où dominent l'individualisme et la violence ?

PL : Ce credo auquel j'adhère bien volontiers à titre personnel peut-il pleinement se substituer à une réflexion plus opérationnelle sur ce qu'il serait possible de faire ensemble aujourd'hui ?

JB : Mais cela, c'est une réflexion pour les adultes du CLEJ, pas pour les enfants !

PL : Nous sommes bien d'accord ! Mais ne justifie-t-elle pas notre tentative de rapprochement ? Je plaide

en faveur d'un rapprochement entre nous parce que votre expérience de la transmission peut nous être infiniment enrichissante et peut-être nos pistes de réflexion (sur le rôle que devrait jouer le culturel en contre-point de l'économique et du social, dans les projets politiques notamment) peuvent-elles présenter quelque intérêt pour vous.

JB : La commission pédagogique pourrait sans doute en faire son profit... Mais je pense aussi aux enfants. Dans le papier de Maurice Bajcz, j'ai lu avec plaisir une référence aux travaux pédagogiques de Janusz Korczak. C'est vrai que ses idées ont souvent été appliquées à Corvol : disons des principes d'autogestion pour faire court. Je voulais savoir où vous en étiez aujourd'hui à ce propos.

PL : Et nous voici revenus au troisième axe (la pédagogie) sans quitter tout à fait le second (le socialisme)...

JB : Tout juste !

MB : Je peux vous rassurer, rien de tout cela n'est abandonné. Certains temps d'activité restent effectivement autogérés par nos « colons » ! Il s'agit pratiquement de journées différentes, où les enfants choisissent ce qu'ils veulent faire parmi toute une série d'activités qui leur sont proposées ou qu'ils ont demandées lors des Conseils d'enfants (*Kinderat*). Ces temps font simplement l'objet d'une indispensable réflexion et d'une préparation préalables.

MF-P : « Comment transmettre notre perception du judaïsme laïque ou de l'engagement socialiste ? » sont des questions que nous nous posons en effet explicitement au cours des phases de préparation des séjours à Corvol. Chaque fois, nous reprenons

et nous renouvelons ces interrogations fondamentales, en essayant de les traduire concrètement dans nos pratiques. L'équipe de chaque colonie réinvente dans la continuité...

JP : J'ai pour ma part mis en place des commissions transversales pendant les séjours. Par exemple une commission sur le judaïsme laïque. Ou encore une que j'ai tenu à appeler « socialisme et vie collective » plutôt que simplement « socialisme ». Pour moi, c'est la qualité des échanges au sein de ces commissions qui confère à nos colonies des dimensions que l'on peut qualifier de « socialistes ».

Un risque d'enfermement communautaire ?

PL : Une dernière question, si vous le voulez bien, un peu plus provocante, de la part de quelqu'un qui n'a jamais mis les pieds dans une colonie de vacances juives pas plus qu'il n'y a envoyé sa progéniture. N'y a-t-il pas un tout petit risque d'enfermement communautaire quand on met des enfants juifs avec des enfants juifs pour passer trois semaines en colonie juive ? J'entends bien que c'est une façon de résister à la dilution contemporaine et que c'est aussi une réponse du cœur entraînée par les sympathiques enchaînements que vous nous avez parfaitement expliqués et je dirai même fait partager affectivement. Ma question en est-elle moins légitime ?

MF-P : Quelques éléments de réponse. Nous sommes nourris de gens nouveaux, pas seulement repliés sur un petit groupe auto-reproductif, comme ce fut le cas dans le passé. Avant, tout le monde connaissait tout le monde. Mon père, ancien « Corvolois », venu le 17 juillet dernier lors de la journée des parents, m'a dit : « Je ne connais plus beaucoup de gens ici ! » (*sourires*). « Juifs entre Juifs » as-tu dit. Mais tout le monde n'est pas juif. Nous avons eu des moniteurs et des directeurs de colonie non juifs, et aussi la présence de quelques copains non juifs de



certain de nos colons. Et parmi les Juifs, certains le sont « plus » que d'autres...

PL : Ce qui veut dire ?

MF-P : Ce qui veut dire que certains sont plus imprégnés de judaïsme que d'autres. Par ailleurs, comme je l'ai dit tout à l'heure, nous ne « travaillons » pas à Corvol que sur des sujets à connotation juive. Le choix des thèmes reste du ressort de l'équipe pédagogique. Récemment nous avons eu à répondre à des parents : « Pourquoi une journée sur le thème d'Excalibur et de la quête du Graal ? La culture juive n'est-elle pas en soi suffisamment vaste pour qu'il faille aller chercher ailleurs ?... ». Et l'équipe de moniteurs présents ce jour-là avait fait valoir que nous ne voulions pas nous laisser cloisonner dans la seule judéité, que nous étions ouverts sur le monde !

PL : Le seul fait qu'on vous ait posé cette question montre bien que la mienne n'est pas tout à fait déplacée en termes de risques...

PB : Peut-être, mais le risque que vous évoquez me semble infinitésimal, ne serait-ce que parce que le temps passé ensemble reste faible au regard de celui de la vie de tous les jours. Nos « colons » ont d'autres copains. Et puis on leur dit que tous les thèmes abordés peuvent s'ouvrir sur des questionnements sur « l'autre », et l'intelligence de l'enfant fait le reste du travail... Ce que nous leur

apportons est un plus, qui ne peut pas déboucher sur une fermeture.

GL : À question forte, je voudrais faire une réponse un peu provocante moi aussi. Je suis la première à dire qu'il fallait ouvrir le CLEJ. Mais d'un autre côté, on est bien chez nous, entre nous, dans notre monde. Il y a une certaine ambivalence, je vous l'accorde. Mais ce monde, nous voulons l'aider à se perpétuer. En nous ouvrant, nous avons subi des pressions, notamment de la part de communautés plus religieuses que nous. Ces risques, nous les avons pris, nous essayons de les assumer.

PL : Si je peux me permettre, Gisèle, vous parlez là à juste titre d'ouverture, mais à d'autres Juifs, ce n'était pas vraiment ma question... Moi j'évoquais les non-Juifs bien sûr !

PB : C'est vrai que ce que nous transmettons ne s'adresse pas trop aux non-juifs, même si cela les intéresse souvent beaucoup : c'est un choix à la fois politique, culturel et pédagogique... Ce que nous transmettons doit faire sens : un judaïsme affirmé qui refuse l'enfermement identitaire, donne une place à l'autre, et nous sort donc de cette contradiction apparemment insoluble entre nous et les autres.

PL : J'entends bien ce que vous dites ; je vous demandais simplement si, dans le contexte actuel qui favorise les repliements communautaires, vous aviez formellement réfléchi aux risques associés à votre action. Ce qui, dans mon esprit, évidemment ne la condamne pas, est-il vraiment besoin de le souligner ? La plupart des enfants que vous recevez à Corvol vont à l'école laïque, pas dans des cours privés. Donc il y a bien de votre part un choix : celui de les réunir entre Juifs pendant les vacances alors que dans l'année on les mélange à d'autres. Pourquoi ce choix ? Ne présente-t-il

aucun risque, c'est là ma seule question, et je vois bien qu'elle est effectivement provocante !

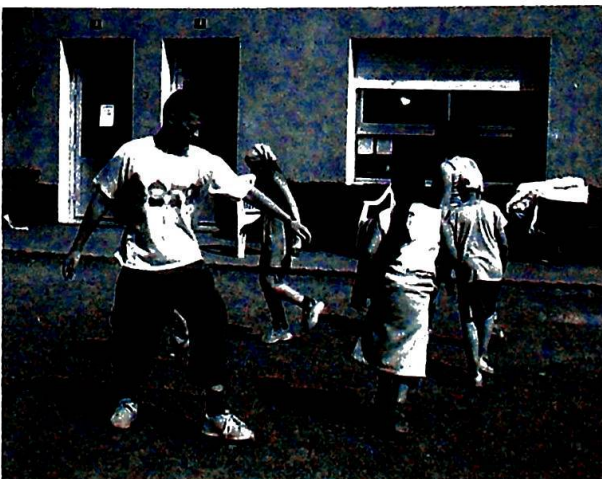
JB : Mais c'est une fausse question ! Tu confonds complètement le domaine public et le domaine privé !

MF-P : En réalité le projet n'est pas de réunir ces enfants entre Juifs mais bien de leur transmettre certaines valeurs. Et puis il y a un affect énorme à Corvol ! Moi, encore maintenant, quand je passe la grille du château, j'ai le cœur qui se serre... J'y ai vécu et partagé des moments uniques qui ont formé une bonne partie de l'adulte que je suis devenue. Et donc, quand j'ai eu des enfants, il m'a semblé absolument évident de les y envoyer. À Corvol, on grandit, on devient plus ouvert, on apprend à discuter, à connaître et à reconnaître l'autre...

JP : Je trouve, moi, que la question de Philippe Lazar est une question légitime, très ouverte, et à laquelle il n'est pas facile de répondre. Le terme de « judaïsme laïque » à lui seul la pose. Nous avons eu des débats internes sur les contradictions inhérentes à la quête d'une identité – familiale, collective... – et l'ouverture à l'autre. Si j'avais un plan quinquennal à proposer (*sourires*), je suggérerais volontiers pour ma part que pendant un séjour ou un demi-séjour d'essai on invite des enfants issus de cités à séjourner à Corvol. Parce que ce serait peut-être là l'aboutissement naturel de notre désir d'ouverture. L'ouverture aux autres me semble en effet être notre problème central aujourd'hui. Je fais, en ce qui me concerne, toute confiance aux enfants pour bien intégrer le double message que nous essayons de leur communiquer : d'une part la légitimité et la nécessité d'une affirmation et d'une transmission de sa propre identité ; d'autre part la non moins nécessaire préoccupation d'une pleine reconnaissance de l'autre. Je pense que le CLEJ y contribue très positivement, ce qui ne veut pas dire qu'il ne puisse pas faire encore mieux ! ■

Propos transcrits par P. Lazar

Photos Archives CLEJ





D.R.

Un groupe de lecteurs de La Lettre Sépharade, sous la conduite de Jean Carasso et de Charles Leselbaum a effectué un voyage à Tolède à la recherche des racines juives sefardi de cette ville.

Sam Altabef, avec la collaboration de Rosie Pinhas-Delpuech et Philippe Velay, a préparé un texte issu de cette expérience qui, pour les Séfardi, est toujours un émouvant retour aux sources de leur langue et de leur culture.

Une synagogue, cinq salles et un jardin

Sam Altabef

Une Menora stylisée, flanquée à droite d'un Arbre de vie que picore un Paon royal et à gauche d'un Shofar et d'un Paon symétrique du premier, c'est la décoration gravée d'un bassin en marbre blanc datant du ^v siècle qui est exposé au Musée Séfardi de Tolède. Cette inscription est devenue le symbole même de ce musée. Sur ce bassin (qui pourrait selon certains être un sarcophage d'enfant et selon d'autres une vasque pour ablutions) un texte en hébreu, verset du psaume 125, « Paix sur Israël et sur nous et nos enfants. Amen » ; à l'angle supérieur droit en caractères latins « Pax Fides » et des caractères grecs, difficilement lisibles.

Que de symboles dans cet objet, l'un des plus anciens du Musée : les références à la Paix, les inscriptions trilingues, les références aux Psaumes. Ainsi au ^v siècle les Juifs de l'Hispania Wisigothe s'affirmaient comme passeurs entre le monde biblique, le monde grec et le monde latin. Et c'est bien des passeurs de civilisation qu'ont été les Juifs d'Espagne, sous les Romains, les Wisigoths, les Arabo-Berbères ou les Chrétiens.

À la rencontre du monde chrétien et du monde musulman les Juifs d'Espagne, présents dans ce pays depuis au moins les révoltes de 70 et 135 en Judée qui ont amené de nombreux Juifs dans les provinces romaines de la péninsule, parlent la langue de leurs souverains, l'écrivent souvent, communiquent avec leurs frères de toute la péninsule. Leur influence est bien

plus importante que leur nombre, même si on estime qu'à leur apogée ils représentent environ 10% de la population. Ils sont tour à tour persécutés ou admis comme *dhimmis* et moyennant le paiement d'une taxe (le *djizeh*) en pays musulman, tolérés sous les premiers Wisigoths, interdits après la conversion au catholicisme romain en 589 de Récarède (dont le titre à lui conféré par le concile de Tolède de « conquistador de nuevos pueblos para la iglesia católica » dit bien le virage pris) et forcés à la conversion, protégés des souverains dans certains royaumes, connaissant de longues périodes de prospérité ou des massacres sanglants. Mobiles avant tout, ils vont là où l'on peut vivre en paix, repeuplent des juderias dévastées avec la bénédiction du souverain ou se dispersent dans de petites localités pour fuir les persécutions et les interdits. Partout ils apportent avec eux leur culture et leur connaissance de « l'autre ».

Tolède capitale Wisigothe est conquise sans grande résistance par les musulmans en 711 ; étant donné les mauvaises conditions de vie des Juifs qui y habitaient sous les Wisigoths, certains auteurs affirment que la population juive

a favorisé leur venue. En effet, depuis le règne du roi Sisebut en 612, la conversion forcée de ceux qui étaient devenus la principale minorité religieuse de l'Espagne Wisigothe était devenue la règle et les Juifs de Tolède eurent particulièrement à en souffrir.

Un quartier leur est assigné par les nouveaux conquérants, le *Madinat al Yahud* proche du Tage au sud-est de la ville et sur lequel se développera ultérieurement le quartier juif moyen-âgeux. C'est le début d'une époque de prospérité et de développement intellectuel pour les communautés juives, celle de Tolède qui atteindra jusqu'à quatre ou cinq mille personnes ne fait pas exception. La ville comptera jusqu'à trente synagogues, grandes ou petites.

L'Émirat Omeyyade de Cordoue est une pépinière intellectuelle pour les élites musulmanes et juives : Hasdaï

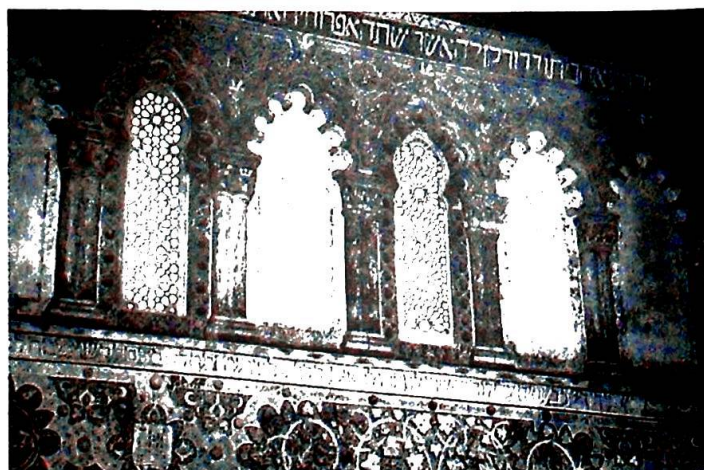


Photo Sam Altabef

La synagogue El Transito



Ibn Shaprut, Samuel Ibn Nagrela, Salomon Ibn Gabirol rayonneront bien au-delà des frontières d'El Andalus.

Les petits royaumes musulmans, les Taifas, qui ont succédé à l'Émirat sont cependant vite menacés par la nouvelle pression catholique qui à la fin du XI^e siècle a entamé la « Reconquista » : Tolède est prise en 1085, Cordoue en 1236 et Séville en 1248. Les Almohades, musulmans très intégristes, ont remplacé les Almoravides et les communautés juives en font bien entendu les frais, aussi nombre de Juifs font-ils le choix plus ou moins forcé du départ comme Jehuda Ibn Tibbon qui deviendra l'un des grands traducteurs de l'École de Lunel ou Maïmonide qui quittera Cordoue pour l'Égypte. Ces mouvements de population enrichiront les communautés de l'Espagne chrétienne qui avaient été plus ou moins désertées dans les siècles précédents : à Tolède Jehuda Halévy écrira son *Kusari*, dialogue imaginaire avec le roi des Khazars et à Saragosse Bachya Ibn Pakuda, un peu avant lui, une *Introduction aux devoirs des cœurs*, peut-être le premier exposé de la morale juive. Les XII^e et XIII^e siècles sont encore une époque relativement prospère pour les Juifs de l'Espagne chrétienne. Alphonse X fait rédiger dans la deuxième moitié du XIII^e siècle le code des *Siete partidas* qui règle la situation juridique des Juifs et qui, s'il contient nombre de discriminations blessantes, les place sous la protection de la couronne et interdit les conversions forcées.

Les anciens centres de culture andalous, Grenade, Séville et Lucena, sont remplacés dans l'Espagne chrétienne par Gérone avec Moïse ben Nahman (Nahmanide), Barcelone avec Salomon Ben Abraham et Tolède avec Acher ben Jehiel, réfugié dans cette ville à la fin du XIII^e siècle et auteur d'un abrégé des questions juridiques contenues dans le Talmud. Son fils, Jacob ben Acher, rédigea un code de jurisprudence et de droit civil (*Les quatre rangées*).

La peste noire de 1348, dont les Juifs furent tenus pour responsables, allait

encore une fois complètement changer la situation. La guerre de succession entre les deux frères Trastamare bien plus encore. L'un des frères, Pierre le cruel, bienveillant envers les Juifs avait fait de Samuel ha Lévy Aboulafia son trésorier mais c'est finalement Henri, l'autre frère, qui remporta cette lutte fratricide, ne cacha pas sa rancœur envers les Juifs qui avaient soutenu son ennemi, mit à sac les juderias de Castille et accabla la communauté d'une taxe de 50 000 doublons.

L'expulsion

La suite de l'histoire est connue : en juin 1391 le quartier juif de Séville est incendié, ses habitants massacrés, en trois mois Cordoue, Tolède, Lérída, Valence, Barcelone, Gérone, Palma de Majorque s'embrasent, plus de cinquante mille Juifs périssent, des milliers se convertissent pour échapper à la mort ; en 1412 une nouvelle législation plus répressive est mise en place, dans le même temps le dominicain Vincent Ferrer parcourt la Castille et l'Aragon pour convertir les Juifs, au besoin par la force. Le pontificat de Benoît XIII met en place des « disputations » qui, quelle qu'en soit l'issue, sont toujours prétexte à de nouvelles exactions. Malgré une période plus calme sous les règnes de Henri IV de Castille et de Jean II d'Aragon, les persécutions reprennent vers 1473, contre les convertis cette fois, les « nouveaux chrétiens » que l'on appelle avec mépris les « marranes » et qui sont accusés de judaïser. Cinq ans après, en novembre 1478, le pape Sixte IV autorise la création d'un tribunal de l'Inquisition : le nouvel ennemi ce sont bien les marranes qui entretiennent des relations avec leurs anciens corréligionnaires ; dès lors l'Inquisition



Photo Sam Altabef

Détail de l'Héjal de la Synagogue El Transito

s'occupe des premiers et les Rois Catholiques expulsent les seconds, nous sommes le 31 mars 1492. Les Juifs ont trois mois pour partir et tout laisser, ils obtiennent un mois de grâce pour que leur départ coïncide avec le 31 Juillet jour de Tichah be Av, commémoration de la destruction des deux Temples de Jérusalem.

Le 1^{er} août 1492 il n'y a plus de Juifs en Espagne !

S'installe alors le silence dans lequel l'Inquisition va travailler pendant près de quatre siècles. Les synagogues deviennent des églises ; les conversos sont épiés, pourchassés, dénoncés, accusés de judaïser, condamnés au bûcher, les livres ont déjà été brûlés... Les Rois Catholiques peuvent respirer !

Il va falloir attendre le XIX^e siècle pour que l'Espagne se souvienne. Deux tentatives, celle du Duc d'Olivares au XVII^e siècle qui se proposait de réanimer l'économie espagnole par le retour des Juifs et un décret royal de 1802 qui traitait de la conduite à observer avec les Juifs entrant en Espagne par Gibraltar, avaient buté sur l'Inquisition encore en vigueur et qui ne pouvait admettre aucun pluralisme religieux. Or justement cette Inquisition est finalement abolie en 1834. La rencontre en 1860 par les troupes espagnoles, à Tétouan, d'une communauté sefardi parlant espagnol, puis la découverte à la fin du siècle par le sénateur Angel

Pulido¹ des judéo-espagnols des Balkans préparent la création d'une « Asociacion Hispano Hebrea » et la promulgation, en 1924, à l'initiative de Miguel Primo de Rivera, d'un décret concédant, sous certaines conditions, la citoyenneté espagnole aux séfardis anciens protégés. On peut y voir une amorce de la prise de conscience qui aboutit à la reconnaissance de plein droit des communautés juives en Espagne par la constitution de 1978.

Depuis Tolède a remis en valeur son patrimoine, entrepris d'importantes campagnes de restauration de ses bâtiments et retrouvé une partie essentielle de son âme, un sursaut de vie dans le souvenir de son histoire, depuis la plus haute Antiquité.

Différentes initiatives culturelles avaient précédé et annoncé ce mouvement, parmi lesquelles en 1940 la création de l'*Institut Arias Montano d'Études Hébraïques* et celle du Musée Sefardi de Tolède en 1964 dans l'ancienne synagogue de Samuel ha Levy Aboulafia, dite del Transito.

L'ambition est grande, à la mesure du sujet : « rassembler tous les témoignages de la culture juive dispersés dans les différents musées d'Espagne » parce que « il n'est pas de lieu plus adéquat que la vénérable enceinte de la Synagogue du Transito à Tolède ».

La Synagogue del Transito²

Les chemins du judaïsme prennent ici toute leur force, même si les quartiers de la Judería ne sont pas immédiatement perceptibles dans la topographie actuelle de la ville : c'est près du fleuve Tage et du lieu des activités de boucherie et de tannerie pour les Juifs du Moyen Âge (matadero) que se dresse la Synagogue del Transito

¹ Angel Pulido : *Españoles sin patria y la raza sefardi* : Madrid 1905 et en 1993 réédition commentée par l'Université de Grenade.

² Synagogue del Transito ainsi nommée par référence au tableau de Diego Correa de Vivar, aujourd'hui au Prado, qui ornait l'autel pendant la période où la synagogue était transformée en église et qui représente « El Transito de Nuestra Señora ».

dans un environnement bien mis en valeur.

Vue de l'extérieur et de loin, la synagogue del Transito de Tolède ressemble à un marrane. Un double clocher surmonté d'une croix orne et masque en quelque sorte sa façade, distrait le regard du promeneur non averti qui la prend pour une église. Et pour cause : en 1492, après l'expulsion des Juifs d'Espagne, les rois catholiques convertissent la synagogue en église et la rebaptisent du nom de San Benito. Comme le sambenito porté par les marranes jugés par l'Inquisition et qui consistait en une longue robe jaune barrée d'une croix noire, le jaune du Juif barré par la croix du chrétien.

Construite par Samuel Halevi vers 1357, une période où déjà surgissaient certaines difficultés pour la communauté, la synagogue apparaît aujourd'hui restaurée avec son appareil en pierres de granit et ses lits de briques, tandis que le long mur est percé de huit fenêtres aux arcs outrepassés. Au-dessus de la porte d'entrée se trouvait jadis une poutre encastrée, sculptée du verset 20 du Psaume 118 (*Voici la porte de l'Eternel : c'est par elle qu'entrent les justes*) ; elle est visible sur la gravure illustrant l'ouvrage de Francisco Pérez Bayer, *De Toletano Hebraeorum Templo*, paru en 1752 ; un fragment de ce bois, conservé aujourd'hui dans le bâtiment, porte le mot « emounim »³. À l'intérieur de la synagogue, une partie du pavement original (opus sectile à quatre couleurs) a été mise au jour ; par ailleurs des fouilles archéologiques, menées sous la Galerie des Dames, ont permis de retrouver des vestiges de la synagogue plus ancienne ; mais c'est surtout à l'extérieur qu'ont été découverts des réservoirs d'eau et une piscine (probablement un miqvé⁴), pièces voûtées en fines briques ainsi

³ *Emounim* en hébreu : fidélité, confiance, loyauté, en référence à Dieu évidemment. À rapprocher peut-être du *Fides* latin de la vasque trilingue.

⁴ Bain rituel.



Maison sépharade

que des soupiraux en forme d'étoile, le tout daté entre les XI^e et XIV^e siècles. La grande salle de la synagogue et la galerie des femmes à l'étage supérieur sont décorées d'inscriptions hébraïques, un peu à la manière des mosquées avec leurs sourates du Coran. Il s'agit de versets des Psaumes (17 ; 28 ; 65 ; 102 ; 88 ; 73, etc.), des Chroniques, de Habacuc, du premier livre des Rois, etc. Ils ont été d'évidence choisis pour chanter la gloire de Dieu et lui adresser des louanges sous toutes les formes. Dans la galerie des femmes, à côté des Psaumes, on trouve curieusement un verset de l'Exode (15, 20) : « Miriam, la prophétesse, sœur d'Aaron, prit en main un tambourin et toutes les femmes la suivirent avec des tambourins et des instruments de danse ». Quant aux versets des Psaumes chez les femmes, ils ne chantent pas tant la gloire de Dieu que la fertilité qu'il répand sur la terre. Avec le personnage de Miriam, son tambourin et son groupe de danseuses, puis avec la fertilité divine, la synagogue del Transito fait une vraie place aux femmes dans l'espace de prière des hommes, dès le XIII^e siècle.



La synagogue est partiellement transformée en Museo séfardí : les vitrines, aménagées en cinq salles sur l'un des longs côtés du bâtiment et à l'étage de la galerie des dames, exposent de nombreux vestiges et objets archéologiques se rapportant à la religion et à la vie quotidienne depuis la période romaine. Soulignons particulièrement la rareté d'un bassin en marbre blanc remontant au v^e siècle : il est décoré d'une ménora, d'un shofar et de deux paons ainsi que d'une inscription en hébreu, en latin et en grec. Céramiques, stèles et bas-reliefs coexistent notamment avec des ouvrages et des pages de manuscrits précieux. Parmi les richesses de ce musée citons : un fragment d'une charte établie en 1190 par la législation castillane de l'époque et qui régle l'usage des bains publics : « *les Juifs y vont le jour du vendredi jusqu'au dimanche* » ; des pages manuscrites d'une Bible du xii^e siècle et d'un traité kabbalistique du xiv^e siècle ; une page d'une Bible de Burgos du xiii^e siècle, avec des enluminures de l'école castillane ; mais aussi un exemplaire du *Guide des Egarés* (*More Nebukhim*) du célèbre Maïmonide, édité à Jessnitz en 1742.

Tolède était aussi célèbre pour son École de Traducteurs fondée en 1130 : entre l'hébreu, l'arabe, le latin et l'espagnol, les Juifs ont toujours été

des passeurs. Témoin de cette activité, le musée séfardí du Transito abrite aussi symboliquement un très beau dictionnaire d'hébreu de David Kimhi, imprimé à Venise en 1579, le *Thesaurus linguae Sanctae sive Dictionariu hebreo* qui porte comme sous-titre en hébreu *Sefer Hachorachim*, *Le Livre des racines*. Ces collections sont complétées de façon heureuse par un ensemble de documents filmés sur le peuple sépharade (Filmoteca).

Dans le patio, propice au recueillement, ont été rassemblées des tombes inscrites, datées surtout du xiv^e siècle et provenant de différentes régions d'Espagne, par exemple celle de Bejar où fut inhumée une certaine Doña Fadueña.

La synagogue dite del Tránsito est située dans la Judería Mayor et la maquette précise de la ville, présentée dans le Museo séfardí, permet d'apprécier l'extension de ce quartier. Au nord-ouest se trouve l'autre synagogue, plus ancienne, appelée Santa María la Blanca : bien plus remaniée que celle du Transito, elle offre pourtant cinq nefs spectaculaires aux grands arcs outrepassés et montre un décor architectural réussi et original. Outre ses grands panneaux décoratifs en stuc, toutes les colonnes octogonales de ce large édifice sont

surmontées de chapiteaux ornés du motif de pommes de pin finement sculptées ; il s'agit là d'une des expressions, peut-être régionale, de l'art dit mudéjar. Ce style, présent dans de nombreuses régions d'Espagne, illustre cette interpénétration des trois cultures, unique en Europe, qui permit à des artisans et artistes juifs, musulmans et chrétiens de travailler ensemble aux réalisations architecturales.

Illustration de cette cohabitation de cultures : on trouve à Tolède une unique mosquée rebaptisée Cristo de la Luz, fort belle, avec une magnifique vue et située à l'opposé de la Judería. Pendant notre visite à cette mosquée un couple turc s'approche de l'édifice et a autant de mal à l'identifier qu'une synagogue, tant les signes sont brouillés. Ils se demandent entre eux, en turc, si c'est la bonne adresse. Un membre du groupe des Juifs leur répond en turc que c'est bien la mosquée. Quelques minutes plus tard, un visiteur arabe fait une remarque en arabe. Un Juif lui donne la réplique en arabe et on apprend que l'homme est Syrien, répétiteur d'arabe et d'hébreu à l'université de Tolède...

Illustration encore, que ce parallèle, qui s'impose au voyageur curieux qui ferait aujourd'hui le voyage de Tolède à Andrinople (Edirné en Turquie, ville qui a accueilli une très importante communauté juive venue de Tolède) Ce voyageur pourrait être profondément troublé par un certain nombre de similitudes : les quartiers juif de Tolède ou d'Andrinople sont tous deux situés en bordure de la ville et au bord d'un fleuve ; Tolède fut une ville royale avant Madrid, comme Andrinople fut capitale de l'empire ottoman avant la prise de Byzance ; une friandise, le massapan (massepain) ou pâte d'amande, est en vente partout dans toutes les rues de Tolède, comme dans toutes les rues de la ville d'Andrinople, dernier détail enfin, à Tolède comme à Andrinople, il ne reste plus un seul Juif, sinon l'odeur persistante de cette almendra (amande) de nos grand-mères andrinopolitaines et tolédanes. ■

Photo Sam Altabef



La synagogue Santa Maria la Blanca

Un bonjour de Birobidjan

Anne Brunswic

Russie : avec la requête déposée par vingt députés de la Douma (nationalistes et communistes) demandant l'interdiction de toutes les organisations juives, l'antisémitisme revient à la une de l'actualité russe. Anne Brunswic¹ se trouvait en décembre dernier dans la capitale de la Région Autonome Juive, Birobidjan, sur la ligne du Transsibérien à 8 351 kilomètres de Moscou. Selon son reportage, ce serait l'un des rares endroits de l'immense fédération russe où les Juifs – quoique là aussi fort minoritaires – ne souffrent d'aucune discrimination.

Dans le bureau de l'association Freyd (en yiddish, « la joie »), un petit buste monochrome de Vladimir Poutine repose sur le rebord de la fenêtre. Ne pas en conclure trop vite que le maître du Kremlin est ici plus populaire qu'ailleurs. La Région Autonome Juive l'a réélu dans les mêmes proportions que le reste de la Russie, mais elle envoie à la Douma le communiste Chtogrine. « Parce qu'il défend bien nos intérêts », assure Lev Toytman, le président de Freyd. « Même Nikolai Volkov – le gouverneur de la Région, sans étiquette – a voté communiste, parce que Chtogrine comme député fait du bon travail. » Le maire de la capitale, Birobidjan (80 000 habitants), Alexandre Aronovich Vinnikov, sans étiquette lui aussi, vient d'être couronné par un jury national indépendant pour la bonne gestion des finances municipales (Son prédécesseur est en prison pour détournements de fonds publics). Le nouveau maire est juif mais, selon Toytman, « les électeurs – qu'ils soient juifs ou pas – n'y attachent pas d'importance ».

Petit homme ventru, au crâne dégarni couvert d'une large kippa brodée, Lev Toytman avoue 79 ans avec une certaine coquetterie, l'air de dire « comment vous me trouvez pour mon âge ? Pas mal, hein ? ». L'association Freyd se dit

religieuse mais elle est surtout communautaire : conférences, camps de jeunesse, danses folkloriques, œuvres charitables. « Les autorités nous écoutent. Nous ne sommes pas très nombreux et n'avons jamais été majoritaires mais nous avons voix au chapitre. Il n'y a pas d'antisémitisme ici. » Avec la Perestroïka et l'ouverture des frontières, les activités de Freyd se sont développées et diversifiées. L'association a noué des relations avec Israël, les États-Unis, le Canada, la Chine et la Corée du Sud et reçu assez de subventions et de dons pour faire construire deux bâtiments confortables, la synagogue et le centre communautaire.

Émigrer ?

La propagande d'Israël en faveur de l'émigration n'a-t-elle pas été une source de frictions ? Lev Toytman reconnaît que les financements israéliens ont chuté depuis le début des années quatre-vingt-dix. « À cette époque, le consul israélien tamponnait des demandes de visa du matin au soir ». Désormais, ce sont surtout

les Juifs américains qui envoient des subsides par l'intermédiaire du « JOINT ». Et les Chinois.

« Les Chinois ont beaucoup de considération pour les Juifs, en raison de leur intelligence et des progrès qu'ils ont apportés en Chine au cours des siècles, dans l'agriculture et l'industrie. À Kharbin, où vivait jusqu'en 1950 une grande communauté, ils conservent le cimetière juif avec un soin que je n'ai jamais vu en Europe. Il y a là plus de six cents tombes et une dizaine de jardiniers qui les entretiennent. Ce sont les Chinois qui nous ont offert notre salle d'informatic, la grande menora en face de la gare et d'autres monuments de la ville. Les Coréens aussi nous soutiennent et nous aiment ». Toytman parle avec plaisir, gourmandise presque. Il montre des photos, des albums, des médailles tout en répondant au téléphone et aux nombreuses personnes qui poussent la porte de son bureau. Ce matin, il règne une certaine agitation à cause de Hanoukka et de la grande cérémonie publique prévue mercredi prochain : les cierges qu'on a trouvés (peut-être bien chez le pope ?) ne correspondent pas au gabarit des candélabres. En Russie, l'intendance a toujours du mal à suivre.

Au printemps 2004, la Région Autonome Juive a célébré avec faste son soixante-dixième anniversaire². Pour l'occasion, la vodka a coulé aussi en Israël. Les anciens compatriotes ont festoyé là-bas en compagnie du maire de Birobidjan qui avait fait spécialement le voyage.

¹ Auteur de *Bienvenue en Palestine, chronique d'une saison à Ramallah* (éd. Actes Sud) dont nous avons publié quelques extraits en décembre 2003, elle vient de recevoir pour cet ouvrage le prix littéraire RFI-Témoin du monde.

Photo A. Brunswic



Anciens combattants



« Beaucoup sont partis au début des années 1990, quand c'était le chaos, que les salaires n'étaient plus versés, qu'on n'avait plus rien pour vivre, témoigne Valentin Pasmakine, un retraité très actif à la synagogue. Nos deux usines, de tracteurs et de confection, ont fermé. Du jour au lendemain, des familles entières se sont trouvées sans rien. Les jeunes ont émigré les premiers, « pour le saucisson » comme on dit ici. Après, les vieux sont partis les rejoindre. Mais ça ne leur a pas toujours réussi. Je pense à mon coiffeur que tout le monde appelait Oncle Micha. La moitié masculine de la ville faisait la queue dans sa boutique. Pas seulement parce qu'il coupait bien mais parce qu'avec lui on pouvait commenter les nouvelles de Moscou ou discuter de la couleur des chemises à la mode, et il racontait des blagues sur tout ! C'était un type épatant. À 72 ans, veuf, il est parti vivre chez son fils en Israël ; il est mort cinq mois plus tard. Et beaucoup d'autres comme lui. Moi je ne partirai pas, je suis né ici, je connais tout le monde. Même si ce n'est pas le luxe, j'ai ce qu'il faut pour vivre selon les normes russes, un trois pièces correct, un réfrigérateur et une machine à laver. Ailleurs, je me sentirais étranger et perdu. Pendant mon service dans la Marine au Kamtchatka, j'ai affreusement souffert d'être loin de la maison. En 1993, le jour où j'ai été libéré, j'aurais été prêt à partir sur un coup de tête. Mais obtenir un passeport, vendre l'appartement, remplir les formalités, ça prend du temps ; j'ai eu le temps de réfléchir ». Combien ont émigré ? Plusieurs milliers, mais personne ne sait au juste. Et combien sont revenus ? Une centaine au moins. Sans compter ceux qui au retour se sont réinstallés plus près de Moscou. Assez en tout cas pour que la presse nationale et même internationale consacre quelques articles au désenchantement de ces Juifs qui, loin de la terre natale, se sont sentis plus Russes que jamais.

² Sur l'Histoire de la Région Autonome Juive, le seul ouvrage en français est une traduction de l'historien américain Robert Weinberg, *Le Birobidjan 1928-1996, histoire oubliée de l'État juif fondé par Staline*, « Autrement » collection « Mémoires ».

Les blagues sur ce thème courent par dizaines. Valentin Pasmakine m'en a raconté quelques unes. Expert en humour juif, il a réuni en un petit volume plusieurs centaines « d'anecdotes » appartenant au folklore juif local et international. Toute sa vie, il a été communiste. « Comme tout le monde » complète-t-il. Et juif ? « Franchement, ce n'était qu'une ligne dans mon passeport. J'ai été à l'école ici avec les autres. Puis à l'armée et à l'usine. Comme ouvrier, je gagnais bien, trois fois plus que l'ingénieur. J'ai obtenu une médaille du travail, suivi des cours du soir. En vérité, j'ai eu la même vie que tout le monde et je n'ai jamais souffert de l'antisémitisme. Au moment de la Perestroïka, quand tout le monde a affirmé son identité nationale, j'ai eu un peu honte de ne rien savoir de nos traditions. J'ai commencé à lire. Mon père m'avait appris le nom des fêtes juives mais je ne savais pas à quoi ça correspondait ».

Sur la religion

Depuis deux ans, un jeune rabbin israélien s'est installé dans la ville de Birobidjan avec sa femme et ses cinq enfants. Vendredi soir, quatrième jour de Hanoukka, en tenue de Loubavitch, il officiait devant une quinzaine de messieurs d'âge mûr voire très mûr, expliquant mot à mot le rituel, comme un instituteur. Les fidèles suivaient grâce à une transcription en caractères cyrilliques. Fort peu savent lire l'hébreu (et donc le yiddish). Encore moins comprennent-ils le sens des paroles. Le rabbin parle russe avec un fort accent. Plusieurs vestons étaient tapissées de décorations d'anciens combattants. Quelques convives aux mines défaits semblaient dans la misère. On m'a demandé si je parlais yiddish. J'ai répondu que non, que dans ma famille, cette langue ne se parlait pas, et la conversation s'est arrêtée là.

« On n'est pas très croyants, m'a expliqué le lendemain Valentin Pasmakine, mais quand on entend ces prières, même si on ne comprend pas le premier mot, ça nous remue là tout au fond (il désigne un endroit tout près du cœur). Nous ne sommes pas observants. Ce n'est pas réaliste de nous

demander de manger cacher, il n'y a jamais eu de boucherie cachère dans notre ville. Pour venir à pied le shabbat, c'est difficile, surtout l'hiver. Moi, je relève d'une opération et j'habite à l'autre bout de la ville. Le vendredi à cinq heures du soir, les jeunes sont encore tous au travail ; l'hiver, il n'y a que des retraités qui viennent à l'office. Il n'y a pas non plus de cimetière juif, on a toujours été enterrés tous ensemble ; le pouvoir soviétique n'a pas fermé les anciens cimetières juifs mais il n'en a pas ouvert de nouveaux ».

Un région juive ?

S'il est beaucoup question de Juifs dans cette chronique, il serait juste de dire qu'à quelques détails près – notamment les inscriptions bilingues en russe et en yiddish sur les édifices officiels et le nom de l'artère principale, la rue Cholem Alechem – cette petite capitale régionale d'Extrême-Orient ressemble à cent autres villes de la région. On y trouve comme partout les rues Octobre, Soviétique, Komsomol, Kalinine, Pouchkine, Gorki et en plus, une avenue du « Soixantième anniversaire de l'Union soviétique ». Le cinéma « La Patrie » fait face au Palais de la Culture et la poste centrale au siège du gouvernement régional. Grâce à la générosité des voisins chinois, la ville s'est enrichie très récemment d'ornements plus typiques. Une statue de bronze représentant un



Photo A. Brunswic

La gare bilingue

violoniste juif de village se dresse devant l'imposant bâtiment de l'orchestre philharmonique. Un autre bronze monumental représentant Cholem Alechem vient d'être installé en face de l'hôtel *Orient*. La statue du maître de la littérature yiddish, en tenue d'intellectuel 1900, portant petites lunettes rondes, occupe un square enneigé.

Et la culture...

Dans le département de langues étrangères de l'Institut pédagogique (seul établissement d'enseignement supérieur de la région), on enseigne l'anglais, l'allemand, le chinois, le français et le yiddish. Mais depuis la quasi-disparition du yiddish de l'enseignement secondaire, les étudiants sont rares. Katia Warschawitch, 23 ans, a décroché un des rares postes disponibles : à la Bibliothèque régionale, elle vient d'être chargée du fonds de livres en anglais et en yiddish. Quant au *Birobidjaner Stern*, fleuron de la culture juive de la région, il ne publie plus que deux pages intérieures en yiddish dans son édition du mardi, à l'intention de quelques lecteurs âgés.

C'est dans le journal que Viktor Antonov (36 ans) a appris cette langue. « Pendant que je faisais mon service militaire, il fallait que je m'occupe l'esprit. C'était encore l'époque de l'Union soviétique et dans le *Birobidjaner Stern* on trouvait en yiddish les comptes rendus des réunions du Parti communiste de l'URSS. Il était facile de deviner les lettres d'après les sigles. Au bout de deux jours, j'avais retrouvé presque tout l'alphabet. Après, j'ai continué à pratiquer tout seul. Ma femme vient d'entrer dans ce journal. Elle était prédestinée : sa grand-mère s'appelait *Dora Stern* ! Moi, je ne suis pas juif, mais ça n'a jamais causé de problèmes entre nos familles. »

Rédacteur depuis quatre ans à *L'Étoile de Birobidjan*, le quotidien jumeau du précédent, Viktor Antonov est une mine de renseignements. Le salaire moyen dans la ville est de 6 000 roubles (170 euros) affirme-t-il. Mais rares sont les fonctionnaires qui atteignent ces sommets. Lui-même ne

touche que 5 500 roubles. La plupart des retraités n'ont pour vivre que 2 000 roubles (moins de 60 euros). Seuls les médaillés du travail et les anciens combattants touchent un peu plus. « Le gouvernement est devenu fou. Les tarifs publics augmentent, tous les avantages en nature sont remplacés par des allocations nettement inférieures. Les indemnités n'ont jamais été réévaluées. Cette année, nous avons eu une fille, et ma femme reçoit 74 roubles avec lesquels je peux à peine acheter une boîte de lait en poudre pour nourrirons. Nous avons fait les comptes hier soir : tous nos plans sont à l'eau. Encore heureux que nous ayons pu échanger notre studio au rez-de-chaussée contre un deux pièces au quatrième étage. Mon beau-frère nous sous-loue une chambre et nous vivons tous les quatre dans l'autre pièce. Sans son aide, nous n'y arriverions pas ».

Avant d'être journaliste, il était infirmier secouriste. À propos de l'émigration vers Israël, un souvenir personnel lui revient. « C'était un vieux couple tombé d'un coup dans la misère au début des années quatre-vingt-dix, quand on ne versait même plus les retraites. Elle était juive et lui russe. C'est lui qui voulait partir pour ne pas crever de faim. Et elle qui ne voulait pas quitter la Russie, sa patrie. Ils se faisaient des scènes affreuses, tellement qu'ils se sont rendus tous les deux malades. Pour de bon. Nous avons été appelés en urgence pour les conduire tous les deux à l'hôpital ».

Dimanche midi, se tient à la synagogue une nouvelle réunion pour Hanoukka. Cette fois, l'assemblée est plus nombreuse, deux dames et une vingtaine de messieurs, tous âgés. Ils ont pris place autour des tables du petit local communautaire et la femme du rabbin, une jeune Israélienne menue et fort coquette, remplit les assiettes. Le rabbin allume la sixième bougie, invite à porter un toast. À tour de rôle chacun se lève, raconte. Beaucoup



Photo A. Brunswic

Le centre communautaire Freyd

viennent d'Ukraine. Les premiers ont fui la famine de 1932. La seconde vague est venue après la guerre, les rescapés de la liquidation des ghettos. Ils racontent leur odyssée à travers l'Union soviétique affamée et en ruines, leur arrivée dans cette terre promise, cet endroit marécageux où même les moustiques étaient des bêtes sauvages. « Si les moustiques d'Europe sont des chats, alors ici ce sont des tigres. » Un autre complète « Mais avec tout le sang juif qu'ils ont pompé, nos moustiques sont casher ! ». « Nous avons tout construit ici ; et pour avoir des champs, il a fallu combler les marais. Quand on voit la ville et la région aujourd'hui, camarades, on peut être fier. Compte tenu des moyens qu'on avait, on a fait des miracles. » Quelqu'un murmure « Ce n'est plus 'camarades' qu'il faut dire... ». Au milieu du brouhaha, un très vieux, couvert de médailles, se lève : « Aujourd'hui est pour moi un jour exceptionnel, je l'ai attendu pendant soixante ans. C'est la première fois que nous pouvons célébrer Hanoukka dans une vraie synagogue avec un rabbin et tout ce qu'il faut. Autrefois, nous nous réunissions dans le petit local en bois où il n'y avait rien. Mon oncle était le chantre, vous vous en souvenez, il était le seul à dire encore les prières ».

« Et maintenant, chantons ! » dit le rabbin. En yiddish, il entonne l'inusable « Quand le rabbin rit » que tout le monde reprend après lui. Puis « *Tumbala, tumbala, tumbalalaika* ». Le rabbin se lance dans une chanson en russe : « Nous ne craignons



personne, personne, nul autre que Lui seul (l'index pointé vers le plafond), *non, nous ne craignons personne* ». Il reste seul à frapper dans ses mains. Quelqu'un propose autre chose, une chanson mélancolique des années de guerre « *Adieu ma ville chérie, je te quitte, je pars au front* ». Celle-là, tout le monde la connaît jusqu'au cinquième couplet. Quand l'assemblée se disperse, plusieurs

m'étreignent avec affection, me collent de gros baisers sur les joues. Le rabbin n'a pas le droit de me serrer la main mais il m'assure que le cœur y est. Dans vingt ans, que restera-t-il de juif dans la Région autonome juive ? D'après Viktor Antonov, les étrangers attachent beaucoup trop d'importance aux statistiques. « *Lors du dernier recensement, seulement 2 000 personnes dans la ville se sont*

déclarées juives. Sur 80 000, ça ferait 2,5% ! C'est absurde ! J'ai fait toute ma scolarité ici et dans chaque classe, il y avait au moins un quart de patronymes juifs. Ce qui est sûr, c'est qu'ici les nationalités vivent en paix les unes avec les autres, personne n'a peur de se déclarer juif. Si dans toute la Russie les nations vivaient aussi en paix que chez nous, nous vivrions dans un pays idéal ». ■

Marmagne en Côte d'Or : un camp d'internement pour étrangers (septembre 1939 - juin 1940)

Corinne Dauron



Dès la déclaration de guerre de septembre 1939, il importe pour les autorités françaises d'interner tous les ressortissants et ex-ressortissants du Reich allemand résidant en France.

On crée pour ce faire des « camps de concentration », terme administratif officiel pour désigner ces lieux d'internement, dont celui de Marmagne. Ce n'est pas le moindre des paradoxes que la France ait éprouvé le besoin d'enfermer comme des ennemis les réprimés d'Hitler, apatrides, réfugiés et autres déchus de leur nationalité, qui eussent dû logiquement être considérés comme des alliés objectifs. Mais, dans le contexte germanophobe et quasi paranoïaque de l'époque, tout ce qui parle allemand ou porte un nom allemand est considéré comme ennemi potentiel constituant un danger. La suite des événements dira qu'effectivement il y eut de rares espions parmi les internés...

On englobe dans la méfiance générale les Tchécoslovaques et les Polonais, nombreux dans les campagnes où ils constituent une part non négligeable de la main-d'œuvre agricole. Agissant dans l'urgence, aucune enquête individuelle n'étant possible dans des délais rapides, on prend la précaution, par voie de circulaires ministérielles, de prescrire l'internement des hommes

de 17 à 50 ans, limite d'âge très vite étendue à 65 ans, tout comme le feront d'autres pays telle l'Angleterre.

Pour les quatre départements de la Côte-d'Or, de l'Yonne, de la Saône-et-Loire et de l'Aube, Marmagne sera le camp de concentration pour ressortissants allemands : situé dans le nord de la Côte-d'Or près de Montbard (deuxième sous-préfecture de la Côte-d'Or, 4 097 habitants¹), lieu relativement central, le camp ouvrira d'abord à Montbard officiellement le 8 septembre 1939 et sera presque immédiatement, le 9 au plus tard, déménagé à la ferme du Nouveau Chasseigne de Touillon (427 habitants), sur un plateau isolé dont il s'avère à l'usage que le ravitaillement y est impossible à assurer, de sorte que, dès le 3 octobre, le camp est installé définitivement dans le village de Marmagne (230 habitants), limitrophe de Montbard et de Touillon.

Le camp est géré et encadré par l'armée française : les militaires du 81^e Régiment Régional Territorial, plus familièrement appelé « la Territoriale ». Il est destiné à regrouper les « internés civils de la Puissance n° 1 », à savoir les germanophones non naturalisés : Allemands, Autrichiens, Sarrois, émigrés par vagues depuis 1933, 1935

et 1938 (Anschluss) correspondant aux divers paliers de la montée en puissance d'Hitler.

Au tout début, on interne également les Tchécoslovaques, dont on ne sait encore si la France doit les considérer comme des Alliés. La Tchécoslovaquie ayant finalement constitué sur le territoire français un gouvernement en exil et levé une armée destinée à combattre aux côtés de la France, ses ressortissants sont très rapidement libérés : dès le 17 septembre 1939 il n'y a plus qu'un seul Tchécoslovaque interné à Marmagne.

Le traumatisme de la déclaration de guerre fait que l'événement passe pratiquement inaperçu et que l'internement des étrangers se fait dans une indifférence quasi générale. Seuls s'en émeuvent et s'empressent de protester les agriculteurs, employeurs de main-d'œuvre tchèque : en pleine période d'activité agricole, alors que certains chefs de famille sont déjà sous les drapeaux, l'internement de ces étrangers est source de problèmes insolubles...

Les prestataires : militaires mais internés...

On institue une commission de criblage destinée à statuer au cas par cas sur la libération éventuelle des

¹ Chiffres du recensement de 1936.

internés... avec la lenteur administrative que suppose une telle démarche. Certains, pères d'enfants français, mariés à des Françaises ou ayant un fils sous les drapeaux dans l'armée française, sont purement et simplement libérés. Quelques-uns, désireux de combattre l'Allemagne, sont incités à souscrire un engagement dans la Légion Étrangère. Et pour finir, les internés aptes au travail deviennent « prestataires » : ils sont intégrés à l'armée française qui finira par leur fournir un semblant d'uniforme, constituant la 114^e Compagnie de travailleurs étrangers que l'on fait travailler moyennant une solde versée dans un pot commun. Dans les faits, ils demeurent toutefois des internés...

Malgré la rapide libération des travailleurs agricoles tchécoslovaques, la pénurie de main-d'œuvre est telle que, le 17 novembre, les hommes valides sont déjà employés dans l'agriculture, parfois jusqu'à quinze ou vingt kilomètres de Marmagne. Plus tard, les prestataires seront également occupés à des travaux de voirie. On trouve aussi deux ou trois internés parmi le personnel de l'usine métallurgique locale.

Mais, aux dires des témoins oculaires, nombre d'internés-prestataires ne travaillent pas. Ils restent toute la journée au village, dans lequel ils se promènent librement. La barrière de la langue ne favorise pas les contacts, mais la population, si elle se montre parfois circonspecte, peut aussi faire preuve de sympathie. Certains jeunes garçons ont fumé leur première cigarette avec les internés !

Les commissions de criblage ayant rempli leur office, il ne reste plus officiellement au camp que 107 internés le 26 avril 40, « tous prestataires ». En tout, un minimum de 373 personnes (hypothèse basse), seront passés par Marmagne, de manière transitoire ou durable. Parmi ces derniers, le père de la future historienne Rita Thalmann.

Marmagne : un « camp de concentration » pas ordinaire ?

À Marmagne, à l'inverse d'autres camps similaires, pas de clôtures ni de barbelés. Ni miradors ni chiens.

Juste des chevaux de frise placés sur la route aux trois entrées du village. Quatre cantonnements sont installés dans des granges réquisitionnées chez l'habitant, destinés respectivement aux Allemands, Sarrois et ex-Autrichiens, le dernier étant réservé aux inaptes et infirmes âgés de plus de cinquante ans.

Le Lieutenant Louis, chef du camp, obtient de sa hiérarchie l'autorisation de faire aménager les cantonnements par les internés eux-mêmes : on se souvient encore de les avoir vus fabriquer tables et châlits (pour améliorer le couchage dans la paille...) dans l'atelier du menuisier local, réquisitionné à cet effet.

Le régime des visites est considéré comme exceptionnellement libéral en comparaison des autres camps. Et les enfants de l'époque ont gardé un souvenir émerveillé des manteaux de fourrure et de l'élégance de certaines épouses venues visiter leurs maris le dimanche : le seul restaurant du village ne désemplissait pas ce jour-là... Appréciations qu'il convient de moduler : le séjour à Marmagne demeure une forme d'internement bien perçue comme telle. *La discipline est certainement sévère, mais s'il y a eu des exagérations à ce sujet au début, une grande amélioration a dû se produire,* note un Inspecteur des camps dans son rapport du 17 Novembre 1939.

Si la nourriture est considérée comme acceptable à la fois par la Direction et par l'Inspection des camps, un courrier intercepté du 2 février 1940 en dit long sur les sentiments des internés : *Nous sommes encore plus fâchés qu'avant car nous ne pouvons pas sortir de la maison et sommes gardés encore plus étroitement que des prisonniers de guerre, on ne peut aller c...ier sans être surveillés. Comme je*

te le dis on nous donne chaque jour du riz presque sans viande, hier dimanche on nous a donné des haricots qui étaient bien brûlés et n'étaient pas mangeables. Lettre qu'il convient toutefois de remettre elle aussi en perspective : il semble que la population française ait commencé à devoir faire face dès cette époque à des restrictions alimentaires impliquant en particulier la fermeture des boucheries plusieurs jours par semaine...

Même si Marmagne ne se situe pas parmi les camps les plus spartiates, il n'en demeure pas moins que les termes récurrents dans les rapports des Inspecteurs pour qualifier le régime qui y prévaut sont : *forcément dur déjà pour des gens bien portants.*

Les douches se prennent de temps en temps à treize kilomètres de là. L'infirmerie est réduite à sa plus simple expression : encore le chef du camp se plaint-il d'une surconsommation d'aspirine ! Et les Inspecteurs notent la présence de « grands malades »



Deux gradés de l'encadrement avec quelques uns des « prestataires » de la 114^e Compagnie de travailleurs étrangers



(suspicion de tuberculose, troubles de la vessie) que leur état devrait faire évacuer vers un hôpital.

Le spectre de la 5^e Colonne

Le Lieutenant L..., personnage que l'on devine haut en couleur, rédige pour l'édification de ses supérieurs des rapports que ceux-ci qualifient pudiquement de *vivant(s), avec parfois une teinte d'exagération*. Leur teinte germanophobe frise la paranoïa. Tout Allemand libéré étant un espion potentiel, il préconise l'internement systématique, y compris des pères d'enfants français et des maris de *mauvaises Françaises qui ont préféré nos ennemis à nos nationaux*. Il assène des postulats hasardeux, fruits d'une logique qui lui est propre, tels que *plus un Allemand est en règle, plus il est dangereux*. Il proteste de ce qu'on aurait pu réaliser avec les *bons Allemands (s'il en existe...)*, argumente, exprime au sous-préfet qui lui réclame de la main-d'œuvre une opinion par rapport aux travaux à réaliser que celui-ci qualifie de *tout à fait inadmissible...*

Paradoxalement, en décembre 39 comme en avril 40, le lieutenant affirme officiellement qu'il n'a qu'à se louer des internés dont il est responsable. *Jamais il n'a eu un ennui*. Autre paradoxe et non des moindres, il intervient auprès des Inspecteurs des camps en avril pour faire libérer un Autrichien, hospitalisé à Dijon, venu du camp de Dachau et très malade.

Ce militaire fort en gueule, au demeurant sans doute brave homme, est crédité par les Inspecteurs des camps lors de leur visite du 26 avril 1940 de *n'avoir pas cessé de travailler au bien-être du camp*, lui-même se prévalant d'avoir reçu des *lettres de gratitude* d'anciens internés.

Les internés : un sujet d'étonnement

L'augmentation sensible de la population induite par l'installation du camp constitue en soi un événement dans la vie du village. Cet effectif composite de Juifs victimes de persécutions et d'opposants politiques de toutes sortes (communistes, anciens

des Brigades Internationales, séparatistes rhénans, Sarrois ayant milité contre le rattachement de la Sarre à l'Allemagne hitlérienne, sans oublier les Autrichiens monarchistes ou légitimistes, restés fidèles à la dynastie des Habsbourg) constitue pour les « Marmagnous » une perpétuelle source d'étonnement, voire d'admiration pour les plus ostensiblement nantis d'entre eux. Les Juifs, en particulier, intriguent.

Pour la population locale, qu'était-ce donc qu'un Juif ? On n'en avait jamais vu au village ! Selon un témoin, *il y avait bien Monsieur le Curé qui expliquait que les Juifs avaient tué Jésus-Christ, mais j'étais bien incapable de faire la différence si j'en rencontrais un !* Le seul Juif alors connu de tout le monde est le marchand de bestiaux Haas, dont les camions parcourent la campagne avec le nom du propriétaire peint en grosses lettres sur la carrosserie.

De cette époque quelques images fortes restent dans les mémoires : cet épisode du rabbin refusant de participer à la corvée de balayage du village le samedi, jour du Shabbat, et dont les villageois, dans leur ignorance des lois du judaïsme, trouvaient qu'il n'était guère courageux... Et puis le Dr David, si comme il faut, pour qui la buraliste du village devait commander tout spécialement des cigares d'une certaine marque. Et puis ce chic des visiteuses, image trompeuse, car le fichier révèle qu'une grande majorité des internés étaient de condition modeste, et que les manteaux de fourrure et bijoux de certaines de ces dames n'étaient sans doute que les vestiges d'une opulence révolue avec le franchissement de la frontière franco-allemande.

Juin 40 : l'évacuation du camp

À la suite de l'offensive allemande du 10 mai 40, on interne à nouveau de nombreux Allemands précédemment libérés. Et l'on interne ceux, rares, passés au travers des mailles du filet : ainsi le célèbre photographe Erwin Blumenfeld, antinazi patenté, installé depuis quelques mois à Vézelay, qui

réussira à fuir vers les USA en 1942, et à qui la mairie de Marmagne rappelle celle d'Auvers-sur-Oise d'un tableau de Van Gogh.

Le poste de garde aurait quitté Marmagne le dimanche 16 juin 40, à la suite d'un ordre d'évacuation précédant de peu l'arrivée des Allemands. Mais, si l'on en croit Blumenfeld, les internés seraient partis quelques jours auparavant par le train pour une longue errance aboutissant dans le sud-ouest, au Vernet d'Ariège, et au camp des Milles (près d'Aix-en-Provence) selon André Fontaine. Et c'est l'armée allemande qui réutilisa les locaux, châlits, etc. pour loger les troupes d'occupation.

Cet internement, qui se déroula dans l'indifférence générale, fut totalement oublié jusqu'à ces dernières années, les rigueurs de l'Occupation et la révélation de l'existence des camps d'extermination nazis n'ayant sans doute pas peu contribué à faire oublier les événements de la « drôle de Guerre ». Ils sont aujourd'hui une petite demi-douzaine d'autochtones à se souvenir de ce « camp de concentration » qu'ils n'avaient jamais évoqué depuis 1940. Une éclipse qui explique que le maire lui-même, arrivé dans la commune il y a « seulement » une quarantaine d'années, n'apprit qu'en 2002, encore ne fut-ce pas de la bouche de ses administrés, l'existence passée de ce camp pourtant situé au cœur même du village... ■

Sources

Archives Départementales de la Côte-d'Or ;
Centre de Documentation Juive Contemporaine ;
Blumenfeld Erwin, *Eye to I, The Autobiography of a Photographer*, Thames & Hudson, 1999 ;
Fontaine André, *Un camp de concentration à Aix-en-Provence ? Le camp d'étrangers des Milles (1939-1943)*, (Edisud, 1989) ;
Thalman Rita, *Tout commença à Nuremberg*, Berg International, 2004.
Témoignages oraux recueillis à Marmagne et sa région.

Une réunion-débat a été organisée le 23 janvier dernier par le rabbin libéral Pauline Bebe sur le thème « Peut-on encore prier aujourd'hui ? ». Le « panel » réunissait une demi-douzaine de participants aux convictions très diverses, allant du mysticisme à l'athéisme, Philippe Lazar avait été sollicité de s'exprimer à ce dernier titre. Voici la retranscription de l'intervention liminaire de ce « caneton dans une couvée de poussins » ainsi qu'il s'est lui-même désigné ce soir-là.

Peut-on encore prier aujourd'hui ?

Philippe Lazar

D'abord un grand merci au rabbin Pauline Bebe pour cette invitation qui me touche et m'honore. Je vais bien sûr essayer de jouer le rôle qui m'a été prescrit : celui du pur athée dans ce « panel » fortement diversifié. Sans prosélytisme (en conformité avec la tradition juive !) mais sans fard (comment pourrais-je masquer mes convictions ?) et dans le plein respect des convictions et/ou croyances des autres (une attitude différente ne serait-elle pas contradictoire avec mon athéisme, c'est-à-dire avec mon refus de recourir à l'existence d'une référence absolue ?).

Si j'ai accepté, c'est d'abord parce que Pauline Bebe me l'a gentiment demandé et si elle me l'a demandé c'est sans doute parce qu'elle a gardé un bon souvenir de l'interview qu'elle a accordée en 2001 à *Diasporiques*¹. Permettez-moi de rappeler les tout derniers échanges de cet entretien :

PL : Vous avez évoqué, au cours de notre entretien, votre croyance en un principe créateur, c'est bien le moins qu'on puisse attendre d'un rabbin...

PB : (en souriant) *Un principe d'émerveillement peut-être aussi...*

PL : Cela rassurerait qu'il y ait un principe créateur ! Mais peut-être faut-il arriver à concevoir qu'il n'y ait pas eu de création, qu'il y ait « seulement », derrière nous, l'infinité du temps ?

PB : Vous savez, le mot, en hébreu, pour dire « Dieu », c'est « Éternité »...

Pour entraîner ma décision de venir me demander ce soir, à mon tour, « si l'on peut encore prier aujourd'hui » – « prier », un mot qu'évidemment je ne « comprends » pas – vous avez, si j'ose dire, chère Pauline, usé du même amical stratagème, en me disant que *prier* était une mauvaise traduction de l'hébreu, et qu'une traduction plus authentique serait *porter un jugement sur soi*... Dès lors je ne pouvais évidemment plus me dérober ! « *Peut-on encore porter un jugement sur soi aujourd'hui ?* » Comment un Juif pourrait-il résister au plaisir d'un questionnement (*peut-on ?*) et, de surcroît, d'ordre moral (*un jugement sur soi, c'est à dire essentiellement sur sa relation à l'autre ?*)

Allons directement au cœur du sujet. Pourquoi suis-je un être moral alors même que je suis athée et que l'on pourrait donc en déduire (superficiellement bien sûr) que je n'ai aucune raison d'obéir à des règles morales : au nom de quoi me les imposerais-je ? Eh bien !, je tenterai (audacieusement !) de répondre non moins directement à cette difficile question en disant : « tout simplement » parce que je suis le fruit de l'Évolution et donc que je ne peux pas être autre que ce que je suis, c'est à dire de ce que l'Évolution a fait de moi.

On s'émerveille souvent de la complexité des êtres vivants et a fortiori de l'homme. On a raison de « s'émerveiller » (je vous renvoie à ce que me disait Pauline de cet « émerveillement » à la fin de l'interview que j'ai citée). Mais moi je m'émerveille tout

autant de la cohérence des connaissances scientifiques qui aujourd'hui s'accumulent à propos de ce que nous sommes, et qui sont particulièrement éclairantes.

« Tout cela » (la vie dans son infinie complexité) est, on le comprend de mieux en mieux chaque jour, le fruit direct du hasard et de la nécessité (le titre du célèbre livre de Jacques Monod). L'homme est certes un être d'une extraordinaire complexité, « unique » vis-à-vis de toutes les autres espèces. Unique mais on sait aujourd'hui qu'il aurait pu être différent (je fais allusion au foisonnement des tentatives d'hominisation, qui ont toutes échoué sauf une...). Unique mais qui partage plus de 95% de son génome avec le chimpanzé. Unique mais dont les macromolécules ont des zones de similitude avec celles de la drosophile, de la passiflore, voire de minuscules bactéries ! Un être qui a été progressivement sélectionné par l'Évolution pour devenir ce qu'il est. Et dont il faut bien comprendre – le système boucle, comme en cybernétique ! – que s'il n'était pas ce qu'il est, prodigieusement intelligent *et moral* (c'est à dire, à son échelle



D.R.

¹ *Diasporiques* n°20, p. 1-6.



d'intelligence et de complexité, consciemment *solidaire* de ses congénères), il y a belle lurette qu'il aurait disparu de la surface du globe par autodestruction de son espèce ! Nous savons bien, au demeurant, qu'il nous arrive parfois de friser la catastrophe absolue et totalement irréversible... mais force est de constater qu'à notre échelle historique, pour le moment, elle ne s'est pas (encore ?) produite !

Être et changer

Je suis, dis-je, et en même temps *je change*. Être et mouvement sont indissociables, pas seulement s'agissant de l'Évolution des espèces, au sens darwinien du terme, mais bien en ce qui concerne l'évolution globale de la matière et de ses avatars depuis toujours – depuis toute éternité ! L'être et le mouvement sont inséparables à toute échelle : celle de l'univers « tout entier » (à jamais inaccessible s'il existe), celle du « nôtre » (le monde de l'après Big-Bang), celle de notre galaxie, celle du système solaire, de la Terre, de la vie, des espèces, de *Sapiens sapiens*, de ma modeste personne. *Je suis moi-même, à un moment donné, vous êtes, chacun de vous, une parcelle d'éternité en mouvement*. Et voilà, depuis que j'ai dit ces mots, un nombre considérable de mes cellules a déjà disparu de mon « moi » pour être remplacées par d'autres... Mais, à un instant donné, ce qui fait ce « moi », ce qui compose mon être, dans sa complexité évolutive, est bien une parcelle d'éternité en mouvement. Existence et mouvement indissolublement liés : comment voulez-vous, dans ces conditions, que les hommes, ces éléments de matière évolutive dotés de pensée, ne se posent pas de questions ? Tenter de comprendre est le reflet même de notre inscription intrinsèque dans le mouvement. Mais, en même temps, se reconnaître comme une parcelle d'éternité en mouvement, n'est-ce pas s'affirmer comme fraction intégrante de ce que certains appellent *divinité* ? Ces derniers – c'est un choix que personne ne saurait leur reprocher – préfèrent éviter d'affronter cette prise de conscience en « extériorisant » un principe créateur qui, en quelque sorte, les en libère. Je

choisis quant à moi – et c'est en cela que je suis profondément *a-thée* – de tenter de comprendre « le monde » alors même que je sais que la question fondamentale de l'existence en mouvement m'échappera à jamais. Et c'est parce que j'ai conscience, dans ce cadre, que mon espèce est la résultante actuelle (et sans doute temporaire) de l'Évolution qu'il ne me choque pas, intellectuellement parlant, qu'elle puisse se comporter de façon morale, altruiste et solidaire.

Le Bien plus efficace que le Mal ?

« *Solidaire*, avez-vous dit, l'espèce ? La belle fable ! Et la Shoah alors ? ». Je ne saurais évidemment tomber dans la simplification abusive qui consisterait à « oublier » ce qu'il faut bien désigner comme le Mal, à oublier les horreurs collectives mais aussi, plus modestement, les « mauvaises pensées » qui peuvent nous habiter, m'habiter moi-même, les pulsions discriminantes voire racistes que je dois parfois réprimer en moi. Tout ce que je veux dire est que, dans le jeu conjoint du hasard et de la nécessité, le Bien semble avoir historiquement un (léger) avantage sélectif sur le Mal : les forces de mort sont, l'Histoire n'a cessé de le démontrer, assez vite autodestructrices. Que les choses soient claires : ce constat de la prééminence des forces de vie n'implique en aucune manière qu'il en sera éternellement ainsi (« éternellement » étant pris ici au modeste sens de la durée de vie de l'espèce, bornée en tout état de cause par celle de la Terre !). La catastrophe – on ne maîtrise pas les effets possibles du hasard – est toujours possible, et ce n'est pas à des Juifs que j'apprendrai que le Mal côtoie en permanence et de très près le Bien, qu'il n'y a qu'une lettre de différence – aussi bien en hébreu qu'en écriture transposée – entre *Matzah* et *Hametz*... Mais tant que la vie continue, c'est qu'en tendance, *de facto*, le Bien l'a emporté sur le Mal, le désir de vie sur l'instinct de mort. Pas le Bien tel que peut tenter de se l'approprier, de façon à la fois navrante et terrifiante, un illuminé comme George Bush – hélas détenteur d'une puis-

sance à nulle autre pareille. Mais le Bien qui fait que, soixante ans après la Shoah, cette honte fait honte à une fraction dominante de nos concitoyens. Le Bien qui fait que la torture, qui, évidemment, continue d'exister, n'est plus considérée ouvertement comme un instrument légitime du bras séculier de l'État dans les États de droit. Le Bien qui fait qu'on ne coupe plus des hommes en deux « au nom du peuple français » dans notre pays, même si certains en ont gardé la nostalgie.

Oui, je peux dès lors « porter un jugement sur moi-même », non pas dans l'absolu, mais plus simplement parce que je peux prendre appui, à titre individuel, sur des références inscrites dans l'histoire collective, tumultueuse, de l'humanité et que je peux me situer par rapport à elles, avec la modestie mais aussi la conscience de me savoir minuscule partie prenante de cette aventure, enracinée dans le passé et ouverte sur l'avenir.

Et je peux même oser parler de *progrès* et avancer la thèse selon laquelle le progrès (je ne parle pas ici du progrès *technologique* mais bien du progrès *moral*) ne peut résulter (mais aussi, positivement, résulte) de la confrontation de chaque culture avec d'autres cultures, parce que c'est la seule façon pour chacune d'elles de sortir de ses certitudes stérilisantes et de son risque de repliement sur elle-même. Et si ce que je dis là est vrai, alors comment ne pas se réjouir d'appartenir à l'un des très rares peuples *diasporiques*, c'est à dire à un peuple qui, *de ce fait même*, a passé son temps historique – quelque deux millénaires, ce n'est pas rien ! – à vivre en contact – contact souvent rugueux mais néanmoins contact – avec une multiplicité d'autres peuples et d'autres cultures, et qui par là même s'est trouvé en situation de pouvoir progresser un peu plus vite qu'un autre ? N'est-ce pas là la véritable source de ce que certains appellent l'*élection* du peuple juif ? Qu'on permette à un Juif athée au moins d'en émettre l'hypothèse ou, mieux, d'en formuler la question ! ■

² Ce néologisme est utilisé volontairement ici.

En complément aux commémorations de la libération des camps nazis, Diasporiques souhaite rappeler à ses lecteurs, et particulièrement à ceux qui n'ont pas connu la guerre et l'Occupation, la part prise par les résistants juifs issus de l'immigration à la lutte active contre les nazis. Le cas du groupe Manouchian, dont ils constituaient la majorité à côté des immigrés arméniens, italiens ou espagnols, est parmi les plus emblématiques.

Le « groupe Manouchian »

Françoise Weil*

Lors de la commémoration du soixantième anniversaire de la Libération de Paris, Issy-les-Moulineaux a participé à cette célébration en inaugurant une place *Groupe Manouchian*. Un hommage fut ainsi rendu par le député-maire et la municipalité au groupe résistant de *l'Affiche rouge*, en présence notamment de deux anciens compagnons d'armes de Missak Manoukian, Henri Karayan et Arsène Tchakarian, et de Georges Duffau, fils de Joseph Epstein qui avait été le responsable des FTP-MOI (*Francs-tireurs partisans de la Main-d'Œuvre Immigrée*) en région parisienne. Cérémonie au cours de laquelle il fut rappelé que quelques-uns des membres du groupe avaient eu des liens avec Issy-les-Moulineaux, soit parce qu'ils y habitaient soit parce qu'ils y avaient de la famille (appartenant en particulier à la communauté arménienne de la ville).

L'histoire de ce groupe est en grande partie celle de *l'Affiche rouge* placardée par les nazis avec la complicité du régime de Vichy sur les murs de la France, sur laquelle figuraient sur fond couleur de sang les visages de ces jeunes combattants clandestins commandés par Missak Manouchian, poète arménien immigré. La propagande nazie les taxait en vrac de « terroristes juifs », incarnant « l'Armée du crime ». Ils étaient vingt-trois, vingt-deux hommes et une femme. Après des interrogatoires sous la torture et un simulacre de procès, les hommes furent fusillés au Mont Valérien le 21 février 1944. La jeune femme, Olga Bancic, une juive roumaine, fut emmenée en Allemagne où elle fut

décapitée à Stuttgart après plusieurs mois de prison, le 10 mai 1944. Les Allemands n'exécutaient pas les femmes en France ; par ailleurs le Manuel de droit criminel de la Wehrmacht stipulait que l'exécution des hommes se faisait par fusillade, mais que les femmes devaient être décapitées. On a choisi ainsi pour cette femme, qui s'était battue comme les hommes, un châtiment réservé aux traîtres, aux déserteurs allemands, à ceux qui étaient accusés d'avoir collaboré avec l'ennemi ; le peloton étant considéré comme une mort plus noble (Benoît Rayski, *L'Affiche rouge*, éd. Le Félin 2004, p. 110 à 117). La plupart des membres de ce groupe étaient très jeunes : 18, 20, 25 ans. D'autres, exécutés avant eux, avaient à peine 17 ans.

À LA MÉMOIRE
DE CEUX DE *L'AFFICHE ROUGE*
ET DE LEUR CHEF MILITAIRE
LE POÈTE ARMÉNIEN
MISSAK MANOUCHIAN
QUI UTILISA CETTE MAISON
DANS SON COMBAT CLANDESTIN

Celestino ALFONSO Olga BANCIC
Joseph BOCTOR Georges CLOAREC
Rino DELLA NEGRA Thomas ELKE
Maurice FINGERWEIG Spartaco FONTANO
Jonas GEDULING Emeric GLASZ
Leon GOLDBERG Silvana GRZYWACZ
Stefanos KIRACKI Cecile LITZKARINE
Marcel RAJMAN Roger ROUXEL
Anton SALVADORI Willy SZAPIRO
Arpen TAVITIAN Amedeo USSEGLIO
Wolf WAJSBROT Robert WITCZITZ

COMBATTANTS
FRANCS-TIREURS PARTISANS
DE LA MAIN-D'ŒUVRE IMMIGRÉE
MORTS EN 1944
POUR LA FRANCE ET LA LIBERTÉ

Photo Gabor Kende

« Nous sommes des enfants les uns et les autres, nous n'avons jamais prétendu être des héros, il ne faut pas trop nous en demander. Nous avons demandé, comme dernière grâce, de mourir ensemble. » (*op. cit.*, p. 84). Ainsi s'exprimait le jeune Fernand Zalkinov, 19 ans, ouvrier fourreur et fils de cordonnier, dans sa dernière lettre adressée à sa jeune sœur (*op. cit.*, p. 81-82). Olga Bancic, elle, dut mourir seule, la grâce de « mourir ensemble » lui fut refusée, et on peut imaginer la souffrance qu'elle dut endurer dans sa solitude. Joseph Epstein qui avait eu le Commandant Manouchian sous ses ordres fut fusillé à son tour le 10 avril 1944.

Ces combattants de l'ombre des FTP-MOI, qui avaient participé à de nombreuses attaques ainsi qu'à l'exécution de dignitaires nazis dans Paris, avaient posé des bombes, effectué des opérations de déraillements et de dynamitages de pylônes à haute tension, tombèrent par dizaines en 1943 dans les filets des Brigades spéciales de la Préfecture de Police de Paris. Dénoncés ? Trahis ? Par qui ? Réponse encore mal élucidée pour certains alors que selon d'autres il n'y a plus de mystère. Missak Manouchian lui-même, s'adressant à sa femme Mélina, écrivit ces mots troublants :

« Je pardonne à tous ceux qui m'ont fait du mal ou ont voulu me faire du mal, sauf à celui qui nous a trahis pour racheter sa peau et à ceux qui nous ont vendus ».

Il ne m'appartient pas d'entrer dans la polémique, n'ayant pas de connaissances suffisantes sur le sujet, je ne rappelle ici brièvement que les faits qui ont marqué l'événement. On

* Issy-Les-Moulineaux



trouve également ces quelques lignes :

« Je m'étais engagé dans l'Armée de Libération en soldat volontaire et je meurs à deux doigts de la Victoire et du but. Bonheur à ceux qui vont nous survivre et goûter la douceur de la Liberté et de la Paix de demain. Je suis sûr que le peuple français et tous les combattants de la Liberté sauront honorer notre mémoire dignement ».

La plupart, mais pas tous, étaient des Juifs communistes étrangers, ayant fui les persécutions dans leur pays d'origine. Tous étaient animés de la même volonté de lutter pour la liberté. Paul Eluard, dans *Légion*, puis Louis Aragon, dans *L'Affiche rouge*, écrivent chacun un poème en leur mémoire. Le poème d'Aragon, magnifiquement mis en musique par Jean Ferrat et chanté par Léo Ferré, est resté célèbre.

Écoutons Léo Ferré chanter les vers qu'Aragon leur a dédiés après avoir cité ceux du poète Manouchian :

*Ils étaient vingt et trois quand les
fusils fleurirent
Vingt et trois qui donnaient leur cœur
avant le temps
Vingt et trois étrangers et nos frères
pourtant
Vingt et trois amoureux de vivre à
en mourir
Vingt et trois qui criaient la France
en s'abattant.*

Ces vingt-trois, les voici :

Celestino Alfonso (Espagnol), Olga Bancic (Juive roumaine), Joseph Boczov (Juif roumain) Georges Cloarec (Français), Rino Della Negra (Français), Thomas Elek (Juif hongrois), Moska Fingerwaig (Juif polonais), Spartaco Fontano (Italien), Yan Gedudig (Juif polonais), Emerik Glasz (Juif hongrois), Leo Goldberg (Juif polonais), Szlama Grzywacz (Juif polonais), Stanislas Kubacki (Juif polonais), Cesare Luccarini (Italien), Missak Manouchian (Arménien), Marcel Rayman (Juif polonais), Roger

Rouxel (Français), Antonio Salvadori (Italien), Willy Szapira (Juif polonais), Arpen Tavitian (Arménien), Amedeo Usseglio (Italien), Wolf Wajbrod (Juif polonais), Robert Witchitz (Français). Ils reposent, ne dirait-on pas plutôt « ils gisent », au cimetière communal et au cimetière parisien d'Ivry, dans le Carré des Fusillés, « Morts pour la France ». ■

Bibliographie sommaire :

Philippe Robrieux, *L'Affaire Manouchian*, Paris, éd. Fayard, 1986.
Mosco, « Une Affiche Rouge qui devient blanche », in *Le Monde Juif, Revue d'Histoire de la Shoah*, France 1940-1945 : Des Juifs en résistance, n°152 1994, Centre de Documentation Juive Contemporaine.
Benoît Rayski, *L'Affiche Rouge, 21 février 1944, Ils n'étaient que des enfants...* Paris, éditions Du Félin, 2004.

Quelques réflexions sur l'antisémitisme roumain

Harry Carasso

La Roumanie a récemment vécu une campagne électorale présidentielle et cet épisode a été instructif en ce qui concerne l'antisémitisme dans ce pays. Il a été ainsi intéressant de lire que l'ancien Président, Ion Iliescu, après avoir nié – comme tous ses prédécesseurs depuis 1945 – la participation de son pays à la Shoah, a enfin reconnu que la Roumanie a été responsable de la déportation des Juifs roumains en

Transnistrie¹. Un autre candidat, M. Corneliu Vadim Tudor, antisémite et xénophobe (on lui a trouvé quelques analogies avec Le Pen), prenait un virage à 180° en confiant sa campagne électorale à une agence israélienne.

Le moment est propice pour rappeler les origines ou les causes de l'antisémitisme roumain, qui a fait couler beaucoup de sang et peut-être autant d'encre.

Le texte antijuif le plus célèbre appartient à l'homme de lettres Nae Ionescu, pape de l'antisémitisme roumain certes, mais homme curieux de tout et qui était allé jusqu'à étudier le Talmud... Il s'agit d'une préface au roman de l'écrivain Mihail Sebastian (alias Joseph Hechter), *Depuis deux*

mille ans, livre-témoignage de son judaïsme et de sa condition de Juif dans la Roumanie des années 30. Ami de l'écrivain-philosophe Mircea Eliade, Sebastian se trouvait aussi dans le cercle des proches de Nae Ionescu, qui l'avait fait débiter dans son journal *Vremea*, et à qui il avait demandé une préface pour son premier roman. Cette préface s'est révélée être une quintessence de l'antisémitisme... Bien que très blessé, Sebastian laissa imprimer, se réservant d'y répondre plus tard. Que notre lecteur juge sur cet extrait :

En ne le reconnaissant pas [le Messie] les Juifs se placent dans un dilemme irréductible ; s'ils l'avaient reconnu, ils auraient cessé d'être le peuple élu (sous peine de commettre

¹ Le nombre de tués donné par le correspondant du *Monde* à Bucarest (400 000) est exagéré, car il comprend aussi les 125 000 Juifs de Transylvanie, déportés par la Hongrie (voir *Diasporiques* n° 31). À moins qu'il comprenne les Juifs ukrainiens massacrés par l'armée roumaine avançant à côté de la Wehrmacht (les historiens en discutent encore) ou bien les Juifs de Bessarabie et de Bucovine déportés par Staline dans sa retraite...

un péché encore plus lourd, celui de l'orgueil ; ou bien, en contestant l'authenticité du Christ, ils se refusent à leur fonction de peuple élu, qui est celle d'être l'instrument de Dieu pour la rédemption du monde, péchant ainsi non seulement contre leur mission, mais contre Dieu même...

Juda souffre parce qu'il vit parmi des peuples qu'il ne peut pas ne pas haïr, même s'il voulait qu'il en soit autrement ; parce que, à partir du moment où il a refusé de reconnaître le Messie-Jésus, en s'ancrant toujours – à tort ou à raison – dans sa qualité de peuple élu, il devient redevable vis-à-vis de lui-même pour accomplir la mission qui lui incombe, celle de dissolvant des valeurs chrétiennes.

Juda souffre parce qu'il a fait naître Jésus, l'a vu et n'y a pas cru. Cela ne serait pas trop grave, mais d'autres y ont cru – nous.

Nae Ionescu conclut par un message lugubre :

Joseph Hechter (vrai nom de Sebastian), tu es malade. Tu es malade dans ta substance parce que tu ne peux que souffrir et parce que ta souffrance est sans issue. Tout le monde souffre, Hechter, nous autres chrétiens, nous souffrons aussi. Mais, pour nous, il existe une issue, parce que nous pouvons être sauvés. Je sais, tu espères qu'arrivera, un jour, celui que vous attendez, le Messie, sur un cheval blanc, et alors tu seras le maître du monde. Tu espères, Hechter, c'est la seule chose qui te reste.

Mais moi, je ne peux rien faire pour toi, parce que je sais que ce Messie-là ne viendra pas. Le Messie est arrivé, Joseph Hechter, et tu ne l'as pas reconnu. C'est tout ce qui t'était demandé en échange de toutes les bontés que Dieu t'a prodiguées : veiller. Et tu n'as pas veillé, ou tu n'as pas vu, parce que l'orgueil a posé des écailles sur tes yeux.

Joseph Hechter, ne te sens-tu pas enveloppé par le froid et par les ténèbres ?

Ce texte ne fut pas du goût de tous les émules de Ionescu. Mircea Eliade lui reprocha le déplacement de la discussion du plan de la philosophie de l'Histoire vers celui de la théologie chrétienne. Il contestait la validité d'un antisémitisme idéologiquement justifié, parce que le dogme de l'Église ne confirme pas la damnation éternelle des Juifs par le Christ « car personne ne peut influencer sur la liberté de Dieu, qui peut sauver n'importe qui, n'importe comment, même si le n'importe qui se situe hors de la communauté de l'amour chrétien ».

« Un chrétien ne peut pas tomber dans le péché du

désespoir. Tout ce qu'il peut affirmer, en tant que chrétien et orthodoxe, c'est que la Grâce divine est libre de sauver les Juifs. Est-il dit quelque part dans notre Église que les Juifs ne peuvent trouver de salut en tant que Juifs ? Non, mais le péché de Juda est et demeure celui de Juda, non d'Israël, ni des Juifs » (*Vremea*, 1934).

Personnellement, je ne crois pas que l'on puisse parler d'un antisémitisme roumain spécifique. Il est vrai que l'âme roumaine est difficile à cerner pour un cartésien. Il ne faut pas oublier la phrase de Poincaré : « Que voulez-vous, nous sommes ici aux portes de l'Orient, où tout est pris à la légère » ni la fable du scorpion qui pique sa tortue porteuse au beau milieu du gué, qui par ailleurs reste d'actualité au Proche-Orient...

Avec les Siciliens, les Roumains ont vu passer le plus grand nombre d'envahisseurs possibles ; ils ont appris à courber l'échine en attendant des jours meilleurs (qu'ils attendent encore...). Mais derrière le cliché de l'échine courbée se cache un mythe beaucoup plus ancien. Et c'est encore Eliade qui nous ouvre des portes insoupçonnées sur le sujet. Il parle longuement d'un sens fondamental du sacré, tué selon lui par l'irruption de l'Histoire dans le temps humain, soit l'idée de l'évolution historique, telle qu'elle a été introduite par le judéo-christianisme, où les Hébreux apparaissent toujours comme « le prototype de l'adversaire qui s'est opposé au maintien de cette réalité cosmique » ?

Il est intéressant de citer ici un article du *Nouvel Observateur* de 1994, par Didier Eribon :

« Dubuisson montre comment la rhétorique mystique d'Eliade semble transposer un antisémitisme fondamental auquel il n'aurait jamais renoncé. À preuve cet insupportable sophisme dans lequel Eliade critique les Juifs pour avoir créé l'Histoire, donc d'être responsables de la création du monde en tant qu'univers désacralisé qui a produit la Shoah,



Photo Bruno Cogez

Cimetière juif, Bucarest



ce qui reviendrait finalement à dire que les Juifs sont responsables de leur propre extermination ! »

Eribon traite d'un livre de Dubuisson¹, qui reprend et amplifie son étude publiée au Seuil en 1992. On y voit tout de suite poindre le spécialiste qui a tout lu, tout analysé. Et l'on sent monter de ces pages calmes et documentées une explication bien plus profonde du drame juif que les accusations des *Gardes de Fer*, nationaux-chrétiens, etc.

On y trouve un début d'explication de la souffrance juive, qui remonte bien avant la mort de Jésus. Les Juifs seraient maudits parce qu'ils raisonnent, se penchent sur eux-mêmes, refusent la fatalité ou la complicité avec la nature et la force brutale. Et je vois se dresser, face à l'image fière, droite mais un peu voûtée d'un paysan du Danube, l'autre image qui m'a tant impressionné au Musée de la Diaspora de Tel-Aviv : c'est une des rares statues, représentant un vieux scribe juif, écrivant dans une étrange posture mi-assis mi-debout, prêt à se lever en sursaut pour courir vers une nouvelle destinée, comme si sa posture était imposée par une extrême disponibilité.

Mais revenons à Dubuisson :

Comment, dans ces conditions, ne pas reconnaître – pour conclure – que la quasi-totalité du dispositif éliadien semble avoir été conçu dans le but d'opposer à la science, aux sociétés, aux principes politiques, à l'humanisme, à la morale et au droit modernes, un système mythique, antisémite, agraire et anarchisant, dans lequel on trouve, à peine voilés, les principes élitistes des vieilles métaphysiques mêlés aux obsessions idéologiques et mythologiques des penseurs fascistes des années 30 ?

Un antisémitisme ancien

Quant à l'antisémitisme roumain, et sans adhérer aux thèses d'Éliade, je

¹ Dubuisson Daniel, *Mythologies du xx^e siècle* : Dumezil, Lévy-Strauss, Eliade, Presses Universitaires de Lille, 1993.

suis persuadé qu'il remonte aux mêmes origines lointaines, avec cette figure de proue du paysan danubien, que je crois assez représentative. Oui, nous avons inventé l'Histoire, parce que nous avons été les premiers à poser des questions ; nous en avons été punis, mais cela a commencé bien avant la mort du Christ. Lorsqu'un ancien patron m'a dit, dans un hôtel de Kaboul, entre deux bouteilles de « champagne » de Crimée à deux dollars : « Avouez que si votre peuple souffre autant, vous y êtes pour quelque chose, puisque vous avez tué le Christ », (reprenant sans le savoir la conclusion de la préface de Nae Ionescu), j'ai cru lui river le clou en rétorquant : « Et la captivité babylonienne, cinq siècles auparavant ? C'était peut-être notre punition pour avoir enlevé les Sabines ? » Je ne m'attendais pas à sa réponse : « Vous marquez un point, mais je crois avoir lu quelque part que vous vous y trouviez tellement bien, à Babylone, que vous avez mis un siècle à regagner votre Terre Promise ! »

Rappelons que Sébastien avait répliqué à son « préfaceur » par un livre amèrement intitulé *Comment je suis devenu hooligan*. La réédition conjointe de ses deux livres avait battu des records de vente dans la Roumanie post-ceauescuiste, à cause de la néfaste préface, précisément...

La Roumanie post-ceauescuiste a laissé resurgir les démons du passé. J'aimerais puiser une citation dans un essai de Paul Everac (alias Petre Al. Constantinescu), publié à Bucarest en 1992 et intitulé *Le réactionnaire*, qui se penche longuement sur les minorités ethniques roumaines, donnant aux Juifs une place de choix :

Les Juifs ne constituent pas une petite minorité, mais une grande puissance mondiale – la plus grande, selon nous. Contrairement à l'État d'Israël, qui demeure vulnérable, le réseau juif international est indestructible. Il est en mesure de propulser des hommes qui lui sont proches ou dévoués, inspirer des séditions, condamner ou

compromettre, sans s'impliquer directement mais en jouant de son influence.

Dans cette situation, les trente mille Juifs de Roumanie ne représentent plus une minorité, mais une Diaspora. Leur rabbin n'est plus un chef du culte, mais un ambassadeur.

Quelle leçon pour nous autres Roumains ! Si nous savions seulement apprendre ? Où est donc notre lucidité à nous, notre froideur méthodique, notre cohésion invincible ?

Pourquoi trente mille personnes seulement peuvent-elles nous diviser et jouer avec nos sentiments ? La réponse est : parce qu'ils ont vaincu, pas seulement en Roumanie, mais partout. Ils ont vaincu Kohl et Walesa, bavardent avec Bush, parlent d'égal à égal avec Gorbatchev, discutent avec le Pape.

Il nous reste à établir avec cette grande force un modus vivendi qui nous donne le droit de vivre en tant que peuple et d'afficher quelques couleurs de notre identité, sans être exclus de la communauté mondiale et européenne.

Lorsque le même écrit aussi : « afin d'embellir notre vie tout comme notre mort », on croirait entendre le général Millan Astray, qui criait « Viva la muerte » ! en 1937 à l'Université de Salamanque. Mais s'il y eut un Miguel de Unamuno pour lui répondre, la réponse du président Iliescu à ce livre néfaste a été de confier à son auteur le poste de Directeur de la Télévision roumaine. Les protestations de l'UNESCO et les démarches de six ambassadeurs sont restées sans résultat. Il a fallu que cet étrange personnage se sabordât lui-même, lors du réveillon 1993/1994, lorsqu'il organisa en direct une orgie sur petit écran avec caviar, champagne et danseuses nues. Le lendemain, tous les journaux de Roumanie exigèrent son départ, mais il partit la tête haute, prétextant la fatigue, avec indemnités et congés payés... ■

Hongrie, 1919-1944

La fin de l'euphorie assimilationniste

d'après Victor Karady

Dans un numéro précédent de *Diasporiques* a été présentée la thèse de l'historien Victor Karady, qui a montré comment le « contrat assimilationniste » conclu entre l'État hongrois et sa noblesse d'une part et la bourgeoisie juive de l'autre a permis aux deux partenaires de bénéficier d'une expansion économique, intellectuelle et politique exceptionnelle. La disparition de l'Autriche-Hongrie marque la fin de cette période.

La fin d'un empire

1919 annonce un tournant historique de grande ampleur. L'effondrement de la monarchie austro-hongroise et le démembrement du royaume historique de Hongrie, qui perd le tiers de son territoire, privent les élites politiques du gros de leurs compétences et pouvoirs. Le désastre de la défaite, les troubles révolutionnaires de 1919-1918 et la désorganisation de l'économie nationale engendrent l'appauvrissement général et un chômage structurel endémique – aggravé par la masse des réfugiés qui refluent des territoires perdus –, phénomènes

jamais vus auparavant et dont les effets frappent jusqu'aux membres des classes cultivées. Désormais, un tiers environ des Hongrois de souche (par la langue et la conscience identitaire, y compris beaucoup d'assimilés) se retrouvent avec un statut d'allochtone dans les nouveaux États hostiles à la Hongrie, tandis que l'État « crouillon » créé à Trianon le 4 juin 1920 devient pratiquement unilingue, avec moins de 10% d'allochtènes.

Plus grave pour l'équilibre précaire des élites : la catastrophe de Trianon provoque également la crise finale de la conception libérale de l'État-nation. Défaite, révolution antimonarchique, aventure de la République des Soviets et destruction de « l'État millénaire » lui sont imputées. Cette crise légitime une rupture politique en faveur d'un régime autoritaire néo-conservateur qui assoit son capital politique sur l'idée de revanche, sur l'agitation permanente de l'épouvantail libéral-socialiste-communiste, ainsi que sur la lutte contre les soutiens présumés de celui-ci : Juifs, francs-maçons, partis libéraux ou « de gauche ».

l'homme : celle-ci fait plus de trois mille victimes juives, assassinées comme responsables d'une terreur rouge qui, elle, avait été bien moins sanglante.

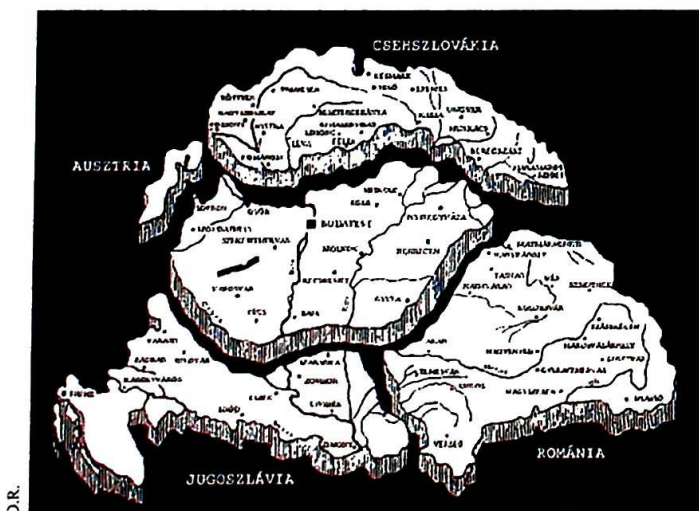
Les débuts d'une politique juive

Dès 1920 s'instaure une nouvelle « politique juive » en rupture avec le libéralisme, désormais fustigé. Elle est relayée par des instances privées (mouvement des « Hongrois qui s'éveillent ») ou semi-publiques (Églises) appartenant à la clientèle gouvernementale.

Les éléments majeurs de cette politique seront des entraves mises à la mobilité sociale des Juifs. Dès la rentrée de 1920, un sévère *numerus clausus* universitaire est institué, accompagné d'une terreur antisémite endémique dans les couloirs des facultés avec la complicité des autorités universitaires. L'assimilation volontaire se heurte désormais à restrictions et refus avec, par exemple, la limitation puis l'interdiction de la magyarisation des patronymes.

Un régime autoritaire, semi-monarchique, se réclamant de la continuité d'une nation chrétienne, s'instaure dès la disparition du régime des soviets pendant l'été 1919 et lance immédiatement une agitation antisémite sans précédent. Une fois le communisme identifié aux Juifs, des officiers blancs déclenchent une chasse à

La ségrégation scolaire se généralise et le boycott économique est toléré. Lors de la mini-réforme agraire des années 1920 on exproprie de préférence les parcelles des propriétaires juifs. L'État offre désormais un soutien discriminatoire au « capital chrétien » par ses commandes et subventions. Quant à l'intégration de Juifs dans l'appareil politique du côté des majorités gouvernementales, elle prend fin. Les députés juifs sont systématiquement refoulés vers une opposition libérale ou social-démocrate qui reste faible tout au long de cette période. On met également fin à l'intégration sociale des Juifs dans les instances de sociabilité des classes



L'éclatement du royaume de Hongrie après la Première Guerre mondiale



moyennes : clubs, cercles culturels etc. D'autres lieux d'intégration, telles les loges franc-maçonnes, sont interdits et renvoyés dans la clandestinité. Le discours idéologique sur l'État redéfinit la classe moyenne « seigneuriale », sur laquelle repose l'État, comme essentiellement chrétienne. Ce qui, contrairement à la pratique antérieure, inclut la plupart des allogènes assimilés mais exclut radicalement les Juifs, même convertis. Vers 1930, dans les ministères clefs, moins de la moitié des hauts fonctionnaires portent des noms magyars contre un tiers d'Allemands et un sixième de Slaves.

Adaptations et réajustements

Dans ce nouveau contexte, la bourgeoisie juive opère adaptations et réajustements. La haute bourgeoisie, toujours hégémonique dans le monde économique, recherche des accommodements avec le pouvoir et lui offre des complicités pour combattre l'opposition de gauche. Les institutions et l'opinion juives poursuivent la stratégie assimilationniste et adhèrent sans réserve aux causes nationales. Cependant, des brèches s'ouvrent dans ce consensus. La gauche communiste et socialiste conteste cet alignement sur un pouvoir contre-révolutionnaire. Les sionistes, très peu nombreux, exclus des instances communautaires, construisent un nationalisme particulariste propre. Enfin, les Juifs sécularisés souhaitent poursuivre l'assimilation mais sans concessions au pouvoir antisémite. Au fil des années, ces courants, très faibles au départ, verront leurs effectifs croître.

Avec le démembrement de l'État et le rattachement des Juifs de l'Est, pauvres et yiddishisants, à la Tchécoslovaquie et à la Roumanie, la population juive de Hongrie présente une structure inverse de la celle de la société environnante : prolétariat urbain peu nombreux, très importante bourgeoisie – petite, moyenne et grande – de propriétaires, large secteur de cadres privés et professions libérales. En contraste, 50% de la population

hongroise est alors composée d'hommes actifs dans l'agriculture avec un très important prolétariat urbain. Conséquence du *numerus clausus*, les carrières intellectuelles chez les Juifs régressent au profit d'un accroissement des effectifs de directeurs et patrons d'entreprise. Pourtant, le surinvestissement scolaire progresse : le taux de natalité étant très faible (la population juive ne se renouvelle plus), le coût de l'éducation diminue pour les familles. Si bien que, malgré leur exclusion des institutions officielles, la visibilité des personnalités d'origine juive dans les sciences, la musique, la littérature ou la peinture n'a jamais été aussi grande en Hongrie que dans l'entre-deux-guerres.

En dépit de cette réussite intellectuelle et artistique, la politique antisémite affecte l'ascension sociale ou même le simple maintien du statut. Un nombre croissant de jeunes confrontés au *numerus clausus* émigrent, souvent sans retour, pour effectuer des études supérieures. Les Juifs sont exclus de toute fonction dans les partis gouvernementaux. Dans les industries contrôlées par les pouvoirs publics, une politique discriminatoire refoule les cadres juifs. Il en est de même dans le secteur privé « chrétien ». Du côté des professions libérales, certaines chambres professionnelles sont dominées par les antisémites. Les clivages produits sont parfois spectaculaires : les médecins aliénistes actifs dans les structures institutionnelles sont tous chrétiens alors que la psychanalyse reste le domaine des spécialistes juifs. Le chômage qui frappe les diplômés juifs explique la domination exercée par les éditeurs juifs, qui disposent d'un grand nombre d'auteurs interdits d'emploi.

Dissimulation et illusion

Ces difficultés croissantes provoquent une grave crise d'identité dans l'élite du judaïsme hongrois qui subit une « dissimulation identitaire » non choisie. Pourtant, le sionisme exerce peu d'attrait. Seuls cinq mille six



Les deux dictateurs, l'amiral Horthy et Hitler à Budapest

cents départs ont été recensés entre 1919 et 1945, soit à peine plus d'un pour cent de la population juive. Les départs sont plus nombreux vers l'Ouest, mais demeurent insignifiants par rapport au mouvement de conversion (huit mille en 1938, date de la première loi antijuive). Les mariages mixtes connaissent une apogée entre 1938 et 1942 (année où ils sont interdits) avec plus du cinquième des fiancés juifs. Ces comportements sont rendus possibles par les ambivalences de la société d'accueil. Dans les milieux ruraux, une véritable symbiose économique se développe entre paysans producteurs et Juifs qui commercialisent avec des conditions de crédit favorables.

En milieu urbain, coopérations et échanges se maintiennent dans quelques groupes professionnels, tel le barreau, parmi les élèves de lycées d'élite et dans certaines universités, dans les cercles littéraires et même dans la bourgeoisie d'entreprise. En effet, même après 1938, des entreprises « arianisées » s'arrangent pour retenir, de façon camouflée, les services de leurs anciens patrons et cadres juifs.

Cette ambivalence explique chez les Juifs l'illusion des « deux Hongrie » qui distingue le pays fasciste d'une Hongrie idéale. Et qui justifie, jusqu'au moment où les portes des wagons plombés se referment sur eux, la confiance en la personne du régent Horthy, « vrai seigneur hongrois », qui ne saurait servir d'acolyte à Hitler. ■

Adapté par Martine Kis



Le Dictionnaire du judéo-espagnol de Joseph Nehama*

Haïm-Vidal Sephiha

L’auteur, un vétéran qui a connu la destruction du judaïsme grec¹, et plus particulièrement salonicien, déporté à Bergen Belsen, en est revenu miraculeusement.

A son retour, le désert. Sur quatre-vingt mille Juifs, plus de cinquante mille avaient péri : après la Shoah physique, la Shoah culturelle. Voilà ce que retrouve Joseph Nehama alors âgé de soixante-quatre ans.

Portant en lui les « archives vivantes » d’une communauté dont il fut l’un des notables et des historiens², il est habitué du désir lancinant de transmettre aux siens, à ses frères juifs et à l’humanité, ce dont il reste l’un des derniers dépositaires. D’où, ce Dictionnaire.

Sans en relever le trait distinctif majeur, à savoir, sa syntaxe hébraïque, Joseph Nehama distinguait le ladino (le judéo-espagnol calque) du judéo-espagnol parlé (le judéo-espagnol vernaculaire). Il signale l’appartenance de tel ou tel mot au ladino (ainsi le mot *eskosa*, p. 190)³. « Le ladino – dit-il sous cette entrée – est un castillan médiéval employé par les traductions primitives de la Bible et des prières hébraïques [c’est nous qui soulignons]. C’est à tort que l’on se sert de ce mot pour désigner le dialecte espagnol parlé par les Sépharדים d’Orient [...] ».

* Joseph Nehama, *Dictionnaire du judéo-espagnol*, préfacé par Jesús Cantera et Francisco Pérez Castro, C.S.I.C., Madrid 1979, format 160x280mm, 609 pages.

¹ Michael Molho, *In Memoriam, Hommage aux victimes juives des nazis en Grèce*, Thessalonique, 1973.

² Joseph Nehama, *Histoire des Israélites de Salonique*, 5 tomes, le dernier date de 1954, Salonique, Fédération sepharade mondiale ; *Histoire des Israélites de Salonique*, tomes VI et VII, Thessalonique, 1978.

³ Ou encore *alarze*, « cuivre, airain » (ladino) ; *ambos*, « l’un et l’autre », « tous les deux » (rare : ladino) ; *añazme* : « anneau » [...] (ladino) ; *finestra* : « fenêtre » (ladino).

C’est dire que J. Nehama avait pleine conscience des dangers qu’entraînait le confusionnisme actuel et plus particulièrement du dictionnaire *Milon ladino - ibri...* de l’Institut Ben-Zvi, qu’il savait être en chantier et dont il me disait, quelques mois avant sa mort survenue le 29 octobre 1971 : « J’ai pris connaissance avec intérêt de votre dernière lettre. Il y a beaucoup à faire pour mettre au clair la lourde question du ladino. Une étude attentive des diverses versions de la Bible et des diverses compositions de caractère rituel ou éducatif ainsi que les premiers tomes du *Meam Loez* serait la bienvenue. On a si peu de lumière sur ce chapitre ! L’Institut Ben Zvi avait commencé à établir un dictionnaire sur le soi-disant ladino que l’on y confondait avec le judéo-espagnol courant en partant de toutes sortes de textes publiés jusqu’ici. La tâche avait été commise à des gens inexperts [...]. On faisait vraiment fausse route. On a pu s’en convaincre un peu tard [...] ». C’est donc dire que votre thèse serait la bienvenue ».

Cette citation donne le *la* du Dictionnaire de J. Nehama.

Pourquoi les prétendus judéo-hispanologues, qui se gargarisent sans fin avec le mot *ladino*, ne l’ont-

⁴ Cf. le rapport que j’en faisais dans « Tandis que la langue agonise, les dictionnaires judéo-espagnols se multiplient », in *Revue des Études Juives*, t. CXXXVII, janvier-juin 1978, fasc. 1-2, p. 205-215.

⁵ Pour imposer ce terme de *ladino*, on va jusqu’à dénaturer le titre de ce dictionnaire qui aujourd’hui reste le meilleur en la matière. C’est ainsi que Moshé Shaul directeur de la revue *Aki Yerushalayim* et membre de « La [prétendue] Autoridad Nacional del Ladino » (on n’a jamais demandé leur avis aux spécialistes du reste du monde) ose écrire ceci « Otra versión muy diferente, se topa en el diksionario ladino-fransez sic » de Joseph Nehama, ke da las sigientes [...] » ; (*Aki Yerushalayim*, mars 2003, N° 71, p. 52. Il s’agit vraiment d’une trompeuse stratégie pour couvrir sa fausse terminologie.

ils pas consulté ?⁵ Pourquoi, comme J. Nehama, ne veulent-ils pas distinguer le judéo-espagnol vernaculaire (*djudezmo*, *djudio*, *djidio*, *espanyolico* ou *spanyolit* en orient – *haketiya* au Maroc) du ladino ou judéo-espagnol calque ? Peut-être trouvent-ils ce terme mieux sonnant que *djudio*, comme d’autres préfèrent l’euphémisme *israélite* à *juif*, alors que *ladino* en castillan (rusé), est insultant !

Nous nous trouvons avec ce dictionnaire devant une somme véritablement encyclopédique dont F. Pérez Castro dit : « En cuanto a las etimologías, no cabe duda de que son a menudo inexactas y a veces fantásticas. Pero por ello mismo presentan, como toda etimología popular –, el interés de documentar cómo el sefardí interpreta su propia lengua [...] ».

Voilà qui est parfait et qui devrait tenir lieu de critère à l’Institut Arias Montano toujours trop sourcilieux en ce qui concerne la rigueur scientifique.

⁶ Ainsi, p. 11, c : mientras la okupasion nazi, estavamos afriidos por un pedasiko de pan, « durant l’occupation nazie nous languissions pour un petit bout de pain » ; p. 23, a : las manziyas de la gerra abaten las alas del korason, « les horreurs de la guerre, dépriment, affligent » ; p. 39, c : el korason se angustia kundo se pensa a los krematorios de Birkenau, « on a le cœur serré quand on pense aux crématoires de Birkenau » ; p. 43, a : Estava seguro ke su ermano se aviya muerto en Birkenau, esupio lo vido bivo i sano delante de el i kedo aperkantado ; « Il était sûr que son frère était mort à Birkenau, il le vit soudain vivant et bien portant devant lui et il en est resté stupéfait et ravi » ; etc. On pourrait faire ainsi toute une étude sur les réminiscences concentrationnaires de l’auteur.

⁷ Ce qu’a fait Alain de Toledo sous ma direction à l’École Pratique des Hautes Études, IV^e section, en 1976 (Manuscrit).

⁸ Titre de l’ouvrage de Angel Pulido, *Españoles sin patria y la raza sefardí*, Madrid, 1905.



Rigueur qu'on ne peut exiger de chacun, surtout quand il s'agit de sauver de l'oubli ce que les derniers judéo-hispanophones emporteront irrémédiablement avec eux si on ne les incite à livrer leurs trésors. Il est curieux que ce même Institut, soudain plus sensible à ce type d'argument, ait refusé de rééditer le *Refranero Sefardi* de Enrique Saporta y Beja sous prétexte qu'il ne répond pas aux normes éditoriales dudit Institut, qui pourtant l'avait édité une première fois en 1957. Pour le moment seul le sauvetage « urge » ! Demande-t-on à une personne qui se noie et appelle au secours d'apprendre à nager ? Combien riches serions-nous si chaque vétéran judéo-espagnol nous livrait son « proverbiaire » et son lexique ! Quelles que soient les redites, nous pourrions ainsi rassembler un trésor inestimable qui seul alors pourrait faire l'objet de remises au point et de réélaborations scientifiques.

Joseph Nehama nous donne plus qu'un simple lexique. Outre des exemples et des proverbes en nombre, il fait revivre cet univers perdu en décrivant minutieusement chaque fois que le mot s'y prête les us et coutumes des Juifs de Grèce et plus particulièrement de sa Salonique

meurtrie. D'où aussi le nombre d'exemples dans lesquels, malgré lui, transparaissent les misères de la Shoah⁶.

Son dictionnaire est et restera un instrument indispensable à tous ceux qui auront à se pencher sur la culture judéo-espagnole levantine. Il a donné et donnera lieu à son tour à un grand nombre de travaux : us et coutumes,

jeux des enfants et des adultes, proverbes – psycholinguistique, mots classés par origines, fausses étymologies, phonétique, etc., voire un dictionnaire judéo-espagnol-français⁷. Et ce dernier point nous oblige à reprendre le titre *Dictionnaire du judéo-espagnol*. En français. Pourquoi ? Tout simplement parce que Joseph Nehama a été formé dans les Écoles de l'Alliance Israélite

Universelle et qu'ainsi, à côté de sa langue maternelle, le judéo-espagnol vernaculaire ou *djudezmo*, le français devint sa langue de culture dont il possède toutes les finesses. C'est là un fait significatif qu'il faut classer dans l'histoire de la formation de ce que j'appelle le *judéo-fragnol*. On assiste ainsi à ce paradoxe : l'Espagne par le truchement de l'Institut Arias Montano récupère son enfant, le judéo-espagnol, mais dans une langue traduisante autre que le castillan actuel, le français qui, par un accident de l'histoire, voire l'intérêt tardif des Espagnols pour ces *Españoles sin Patria*⁸, s'est substitué ici au castillan.

Malgré les réticences signalées plus haut, il faut féliciter l'Institut Arias Montano qui a eu le courage d'éditer ce dictionnaire qui faisait cruellement défaut. ■

Principaux travaux de H.-V. Séphiha :

- 1) *Le ladino (judéo-espagnol calque) ; Deutéronome, versions de Constantinople (1547) et de Ferrare (1553). Edition, Etude linguistique et lexicale*, Editions Hispaniques (Sorbonne), Paris, 1973, 617 pages, Thèse de 3^e cycle (13 mai 1970).
- 2) « Problématique du judéo-espagnol », in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, t. LXIX, fasc. 1, 1974, p. 159 à 189.
- 3) « Evolution du ladino (judéo-espagnol calque) du XIII^e siècle à nos jours », in *Revue des Etudes Juives*, t. CXXXIV, fasc. 3-4, 1975, p. 198 à 201.
- 4) « Diachronie du ladino (judéo-espagnol calque) », in *XIV Congresso Internazionale di Linguistica e Filologia Romanza* (Napoli, 15-20 Aprile 1974), *ATTI*, t. II, p. 555 à 564, John Benjamins B.V., 1976.
- 5) « Sacré, littérarité et littéralité en judéo-espagnol », in *Colloques de la Société Ernest Renan*, Orsay, 1977, p. 13 à 19.
- 6) « Archaismes lexicaux en ladino (judéo-espagnol calque) », in *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, N° 2, mars 1977, p. 253 à 261.
- 7) « L'intensité en judéo-espagnol », in *IBERICA I*, édition établie par H.V. Séphiha, Editions Hispaniques, Sorbonne, Paris, 1977, p. 285 à 294.
- 8) *L'agonie des Judéo-Espagnols*, éd. Entente, coll. « Minorités », Paris 1977, 1979 et 1991.
- 9) « Le judéo-espagnol du Maroc ou *Haketiya* », in *Combat pour la Diaspora*, N°6, 2e trimestre 1981, p. 77 à 80.
- 10) *Le judéo-espagnol*, éd. Entente, collection « Langues en péril » dirigée par H.V. Séphiha, Paris, 1986, 242 pages.
- 11) « La diáspora sefardí y el judeoespañol », in *Actas du Colloque de Salamanca* (déc. 1987), *España, Al-Andalus, Sefarad: Sintesis y nuevas perspectivas*, Salamanca, 1988, pp. 169 à 189. Conferencia dictada en judeoespañol.
- 12) « Le judéo-fragnol, dernier-né du djudezmo », résumé in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, t. LXXI, fasc. 1, Paris, 1976, p. XXXI à XXXVI ; Le dernier né du judéo-espagnol : Le judéo-fragnol », in *MARGES* N°2, *Actes de la Table Ronde du CRIPAULT*, Perpignan, janv. 1986, *Nature et signification du discours marginalisant*, Université de Perpignan, 1988, p. 203 à 220.

La chronique de Smecz

Professeur à l'université de Varsovie, Smecz doit sa célébrité dans son pays à Kultura, le mensuel de la dissidence polonaise, édité à Paris de 1947 jusqu'à la fin du dernier millénaire. Pendant les années 80, il y publia des feuillets très appréciés des Polonais qui souhaitaient briser les murs de leur enfermement communiste. Désormais il livre une chronique au quotidien polonais Rzeczpospolita (« La République »). Ses observations sont moins clandestines, mais tout aussi pertinentes. Voici quelques échantillons qui touchent aux thèmes juifs :

1. [...] Un prêtre travaillant sur Jacques Derrida, le philosophe qui vient de disparaître, raconte que, lorsque l'ecclésiastique avec lequel il bavardait apprit sur qui portait ses travaux, il s'étonna : « Mais c'est un Juif ! » – Et que lui as-tu répondu ? lui demandai-je. J'ai simplement haussé les épaules. Parfois je me demande pourquoi le Christ n'a pas été chassé de Pologne en 1968 ? – C'est que personne ne savait qu'il était juif. Là aussi, un changement d'attitude des nouvelles générations s'impose.

2. La jeune et jolie demoiselle aux cheveux d'or qui semble sortir d'un tableau de Botticelli a une sœur jumelle identique. Dans ma famille c'est l'apport génétique juif de mon père, alors que, du côté de ma mère, il est austro-tchéco-polonais. Quel cocktail ! Mais ceci n'a de sens que pour les paranoïaques. Curieusement, l'origine juive a toujours fasciné mes amis et mes ennemis. L'apport autrichien, absolument pas. Et pourtant Hitler était bien autrichien...

Ces jumelles sont les petites-filles de ma tante de Jérusalem. Je l'ai découverte par hasard lors d'un séjour en Israël et cette même année j'ai retrouvé fortuitement la tombe du père de ma mère. Cela me tourmente. J'essaie de rester rationnel et pourtant je ne peux plus continuer à croire au hasard.

3. L'hôtel de Varsovie est plein de jeunes Israéliens qui effectuent leur incontournable chemin de croix des

stations du Génocide¹ : pour se souvenir et, s'il le faut, pour se battre jusqu'au bout. J'ai une conversation avec une jeune israélienne qui veut étudier la philosophie et les mathématiques. Sa pensée est à cent pour cent européenne. Dans un an elle partira au service militaire qu'elle considère, de toute évidence, comme une aventure et un devoir. Ses propos à l'égard des Palestiniens sont cordiaux ; l'Intifada est un drame commun. Que déteste-t-elle le plus ? Les fanatiques juifs religieux. Peu de gens savent à quel point cette opinion est répandue en Israël.

4. Viola habite Jérusalem. Elle a quitté la Pologne en 1968. Elle écrit admirablement. C'est une véritable Babel en jupons. Je l'incite à entreprendre un roman. Elle me répond qu'elle n'en a pas la patience. Me décrivant sa vie quotidienne, elle m'explique : « Nous sommes cinq femmes qui allons à tour de rôle au point de passage près d'Hébron. Et là, après notre chamaillerie (devenue traditionnelle) avec les militaires, (les garde-frontière sont en général des Druzes, des musulmans qui détestent les Arabes) nous transmettons à une Palestinienne, Naïma, la véritable et l'unique amie de ma défunte mère, du riz, de la viande, du sucre et d'autres

denrées alimentaires avec de l'argent. L'opération se déroule tous les quinze jours. Parfois, sur la route, on nous lance des pierres. Aux informations, on a annoncé qu'on avait tiré sur les voitures (je n'ai pas relevé) mais je ne peux pas faire autrement. Je ne peux pas parce que chaque matin il faut se regarder dans la glace. »

5. Zev Baran de Jérusalem, un éminent architecte, est actuellement consul honoraire en Pologne. Il est originaire de Vilnius et parle admirablement le polonais. Il y a des années, en Israël, il m'avait emmené en expédition dans les territoires palestiniens. Il m'avait mis entre les mains un pistolet et s'était étonné que je puisse ne pas avoir peur. Je suis ainsi fait. Par contre j'appréhende la visite d'une banque. Au cours de l'expédition, il m'avait montré des maisons qu'il avait conçues pour les Palestiniens. Des maisons ? Plutôt des palais. Il m'explique qu'il continue à parcourir les territoires palestiniens. Il se met à rire quand il remarque mon étonnement : « En regardant la télévision, vous ne pouvez rien savoir de ce conflit. »

Je lui rends visite dans le petit appartement qu'il vient d'acheter à Varsovie, à proximité de la place de l'Union. Il me montre une confortable niche-alcove pour dormir.

« Quand je dors ici, j'ai des rêves littéraires, me dit-il. Je regarde par la fenêtre qui donne sur une cour propre, ce qui est rare chez nous. Des tables y ont été installées, des jeunes filles y proposent du vin. Que

¹ Chaque année, de jeunes Israéliens effectuent « le chemin de la vie » en visitant les camps de la mort : Auschwitz, Treblinka, Majdanek, Belzec, Chelmo... Depuis quelques années, ils sont accompagnés de jeunes Polonais non juifs.



se passe-t-il donc? – Il paraît que Gombrowicz a vécu dans cette demeure. » Dans un instant, une plaque commémorative sera solennellement apposée. Rita, la femme de l'écrivain, est venue de Paris. Je l'ai connue à Stockholm. Elle est belle et agréable, mais je n'ai pas très envie de la rencontrer et je m'éclipse. Puis je me ravise et j'appelle Zev pour lui demander comment tout cela s'est passé « J'ai bavardé avec Rita m'explique-t-il- Tu sais qu'il a habité mon appartement, ou plutôt j'habite le sien, et il dormait précisément dans cette alcôve ? » Cela me touche mais lui reste indifférent. C'est alors que je me suis souvenu qu'il m'avait raconté un jour, comment, au cours de l'une de ces guerres successives, du haut d'une colline, il avait contemplé le désert du Sinaï où brûlaient cinq cents chars égyptiens : « Après ce que j'ai vu à ce moment-là, m'avait-il dit, plus rien ne m'étonnera. »

6. Dans une bourgade, une fillette écrit : « Les gens disparaissent. Et moi j'ai toujours pensé que c'était "pour de rire", qu'ils se cachaient un moment quelque part pour réapparaître après et nous faire peur en criant très fort "wouah !" ... Il y a une semaine, le grand père d'un de mes amis s'est pendu. C'était un vétéran de la guerre, un prisonnier politique... Nul ne sait pourquoi... » Moi je le sais. Il ne pouvait pas accepter ce qui avait été fait de la patrie pour laquelle il s'était battu. Sous les ondulations de ses cheveux brillantins il restait toujours la poussière des insurrections puis de la reconstruction. Et qu'avons nous fait de tout cela ? Comme je déteste ce pays sans idéaux. La fillette supplie : « Que moi, tout au moins, je ne meure pas ! » Jésus, Marie, Joseph, suis-je déjà si vieux ? Je regarde autour de moi, la situation est sérieuse. Chaque mois plein d'amis proches et lointains disparaissent.

7. Le Jour des Morts, la plus grande fête polonaise. La plaie des vols de



fleurs et d'ornements funéraires suscite une autre méditation. Et maintenant un petit souvenir pour me désenjuiver, bien que cela ne soit pas à même de convaincre les antisémites. Quant aux ardents philo-sémites, ils me prendront pour l'un des leurs, même contre mon gré. Antisémites et philo-sémites sont également nuisibles et odieux.

En me rendant avec ma mère dans un cimetière des environs de Varsovie, j'apprends que mon grand-père est un autrichien de pure souche. Existe-t-il quelque chose de plus stupide que la notion de pureté des origines, alors que tant de mélanges se sont produits ? La mère de mon grand-père appartenait à une belle lignée viennoise, mais elle entra dans une troupe de théâtre. Mon père, officier de haut rang, s'est suicidé. Elle était enceinte de lui. Par la suite, elle laissa l'enfant dans une famille polonaise de Tomaszów Mazowiecki et rentra chez elle. Quand l'enfant commença à grandir, grand-père décida que rien d'autrichien ne subsisterait en lui. Il changea le nom qui passa de Mattern à Buczek. Quand, en mai 1939, une lettre recommandée arriva de Vienne – sans doute sa mère était-elle décédée – ma maman écoutait à la porte. Elle entendit son père dire : « Je n'accepterai rien d'eux. » Et il refusa l'héritage.

Ce légionnaire, officier de carrière, croulait sous les médailles dues à son courage, aux légions, à la guerre de 1920 (il aurait pu rencontrer là-bas mon père, engagé volontaire à dix-sept ans). Il fut tué le 13 septembre 1939 en défendant Varsovie. Il perdait son sang et ne voulait pas partir à l'infirmerie qu'il réservait en priorité à ses soldats blessés. Il fut enterré près de Poniatów. Ma maman se souvient du sable de Mazovie, du bois de bouleau, du casque avec la ceinture de cuir, accroché à la croix de bois, et

de ce qu'une jeune fille d'un manoir voisin prenait soin de la tombe, qui disparut après la guerre tout comme les habitants du manoir. Toute mon enfance s'est passée sous le signe des

vaines recherches de la tombe du grand-père.

C'était en 1996, l'année où par hasard, j'ai découvert ma tante de Jérusalem. À cette époque, j'avais une aventure galante avec une jeune personne qui, sous une apparence d'ange, cachait une âme de démon. Mais je ne le savais pas encore quand, après que j'eus été reçu dans sa demeure familiale, nous nous promenions dans le village. Elle me montra un petit cimetière où reposait son oncle qui, en état d'ébriété, était passé sous un train. À ce cimetière était accolé un petit cimetière militaire. Elle voulait rentrer à la maison mais je lui ai dit que je désirais y jeter un œil – peut-être y trouverais-je mon grand-père ? Là reposaient des fantassins tués sur une célèbre tête de pont voisine. Presque toutes les tombes étaient anonymes mais sur une grande pierre étaient gravés quelques noms. J'ai donc commencé à lire à partir du début en haut : « Sous-lieutenant Wilhelm Buczek, de l'école de l'armée de terre. » J'ai alors compris, pour la première fois, le sens de l'expression « ne pas en croire ses yeux ».

Nous dépassons la maisonnette de mon ancienne amie, qui me laisse aujourd'hui de marbre. Maman raconte : « Quand nous faisons nos adieux à ton père à la gare, il nous disait : "Ne vous inquiétez pas, je suis invulnérable !" – "Comment ça ! s'écria grand-mère. Tu as été si souvent blessé, et pourquoi t'a-t-on décerné la médaille militaire, *Virtuti Militari* ?" »

Je suis devant les tombes des soldats de septembre quand une fillette s'approche et, émue par ma méditation, dépose des fleurs avec recueillement. Que peuvent espérer de plus ceux qui sont tombés au combat ? ■

Traduit par Henri Sobowiec



Le passé des Juifs en Iran est parmi les thèmes les moins familiers à la majorité de nos lecteurs. La rédaction a demandé à Alain Chaoulli, un spécialiste de ces questions, de combler peu à peu nos lacunes, en décrivant successivement divers aspects de la vie et de l'activité des Juifs persans. Voici le premier texte de cette série.

Les tapis persans et les Juifs

Alain Chaoulli

Un peu d'histoire...

Les rapports entre les Juifs et le tapis tissé sont anciens. On en trouve déjà la trace il y a environ 3 500 ans¹. Après l'exode d'Égypte, vivant sous tente, ils ont employé des kilims pour en couvrir le sol et les parois. Il en est fait mention dans le *Livre de l'Exode* et plus loin, dans les *Proverbes*. Le *Livre des Chroniques*, en parlant du roi Salomon, cite ses tapis et leurs différentes couleurs : bleu, blanc, rouge et vermillon. Leurs dessins reproduisaient d'un côté les tables de la Loi et des lions, de l'autre côté des aigles. Le tissage en était similaire à celui qui est encore en usage chez les Bédouins du Sinaï. D'après Barber, dans son introduction à une *Étude sur l'histoire du textile*, « ce sont les premiers tapis qui ont pu être retrouvés »².

Quant au choix des motifs, les Juifs se sont inspirés des thèmes de la Bible et des symboles du judaïsme : l'étoile de David, le Lion de Judée, Moïse, Aaron, Abraham, Isaac...

Au VIII^e siècle avant notre ère les Assyriens détruisent Israël et pillent les trésors du pays. La longue histoire des Juifs d'Iran commence à cette époque et correspond à leur déportation hors d'Israël.

D'après les recherches entreprises par Anton Felton, les Juifs persans avaient tissé au VI^e siècle av. J.-C. des

tapis à la gloire de Cyrus le Grand et en avaient garni sa tombe³. Ces tapis provenaient des villes de Hamadân, Shiraz et Ispahan. L'existence en a été attestée lors du pillage par Alexandre le Grand, deux siècles plus tard, de la tombe de Cyrus. Il a emporté l'or et les objets précieux qui garnissaient cette tombe. Toujours d'après Felton, on trouve trace de ces faits dans le récit de Flavius Josèphe, historien juif et une des figures les plus connues de la littérature juive hellénistique. Ce sont apparemment les seuls témoignages qui nous soient parvenus sur les tapis tissés par les Juifs dans l'antiquité.

Les Juifs dans la culture iranienne

L'attachement des Juifs à la culture iranienne les a amenés à transmettre un héritage spécifique. La théorie de « l'inconscient collectif » développée par le psychanalyste Jung pourrait être appliquée aux Juifs. Dans un imaginaire symbolique, ils ont voulu transmettre un facteur de ressemblance et qui soit en même temps imprégné d'imaginaire. Les tissus en soie brodés d'or, sur des thèmes religieux, étaient traditionnellement transmis chez les femmes juives de mère à fille, de génération en génération. Pour Lévi-Strauss, « toute culture peut être considérée comme un ensemble de systèmes symboliques au premier rang desquels se placent l'art, la science et la religion ». Les manifestations de cette culture chez les Juifs en Iran se retrouvent particulièrement à travers la musique⁴

et les tapis. Le premier tapis tissé par les Juifs qui nous soit parvenu est une tapisserie murale. Datée du II^e siècle de notre ère, elle vient de la ville d'Alexandrie. Puis, à l'époque de l'empire des Sassanides, il est fait mention des corporations juives de tisseurs de tapis⁵.

En revanche, on ne connaît pas bien l'incidence de l'arrivée de l'Islam en Iran, vers la fin du VII^e siècle, sur le tissage des tapis par les Juifs iraniens. Les tisseurs juifs se sont manifestés, entre le X^e et le XIII^e siècle, ailleurs qu'en Perse, et notamment au Caire et à Damas. Ils ont été nombreux à travailler dans la manufacture royale de la Syrie. On les trouve également à Tyr, dans l'Espagne occupée par les Maures, en Afrique du Nord et en Palestine. À partir du XI^e siècle, les synagogues commencent à être ornées de tapis tissés par les Juifs. Deux synagogues, dans le vieux quartier du Caire, sont richement ornées et possèdent de somptueux tapis qui permettaient aux fidèles de s'asseoir par terre.

Mais revenons aux Juifs persans. De précieuses informations ont été recueillies par Benjamin de Tudèle. Voyageur et rabbin juif espagnol (mort en 1173), il a effectué de nombreux déplacements pour étudier la situation des communautés juives. Il s'est rendu en particulier en Orient et en Afrique du Nord. Il écrit dans ses

¹ Felton (Anton), « Jewish Persian Carpet », in *The History of Contemporary Iranian Jews*, Ed. Center for Iranian Jewish Oral History, 1997, vol. 2, p. 19.

² Barber E.J.W., *Prehistoric Textiles*, Ed. Princeton University Press, 1991. Et Harris J., *5 000 Years of Textiles*, Ed. British Museum Press, London, 1993.

³ *Ibid.* Felton (Anton), « Jewish Persian Carpet », op. c., p. 20.

⁴ Voir Chaoulli (Alain), *Les musiciens juifs en Iran aux XIX^e et XX^e siècles et leur contribution à la sauvegarde du patrimoine musical iranien*, Etudes iraniennes, Sorbonne Nouvelle, Paris, 2002.

⁵ Felton (Anton), *Jewish Persian Carpet*, op. c., p. 24. Il cite l'ouvrage de Wischnitzer M., *A History of Jewish Arts and Crafts*, Ed. Jonathan David, Londres, 1945.



récits « À la fin du II^e siècle, une très grande partie de la production des tapis d'Iran provenait des communautés juives de Hamadân, Ispahan et de Shiraz ». Un autre de ses contemporains avait constaté que la communauté juive de Tustar (ou Shushtar), constituée de quelque 15 000 âmes, contrôlait effectivement le commerce de tapis de la région. Nous savons par ailleurs, d'après les historiens iraniens et arabes, que la région située entre Ispahan et Tustar était connue sous le nom de « Yahudistan ».

À partir du XVI^e et au début du XVII^e siècle, sous les Safavides, les étoffes tissées furent fort en vogue. Les plus importants centres de production furent alors Ispahan, Yazd et Kashan. Les soieries et les tapis constituèrent l'essentiel du commerce extérieur iranien, dirigé principalement vers l'Europe. Les Juifs se sont fait remarquer, à cette époque, en se spécialisant dans les arts de la broderie, du brocart (étoffe brochée de soie, d'or ou d'argent), de la courtine (tenture, rideau de lit) et de la reliure. On sait que Shâh Abbas I^{er} (1587-1629), connu pour savoir tisser les tapis, amena quelques Juifs et des Arméniens avec lui dans sa nouvelle capitale à Ispahan. Les Juifs étaient réputés pour leur savoir-faire dans la teinture de la laine et de la soie ; ils faisaient partie des importantes corporations des métiers de tissage.

Présence des Juifs dans le tissage des tapis persans

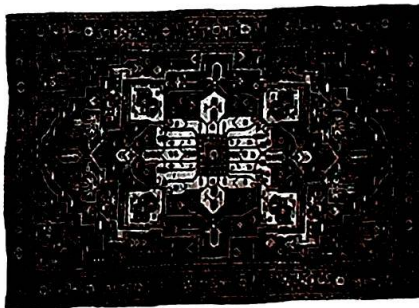
L'épanouissement de la production des tapis dans les communautés juives a lieu au début du XIX^e siècle. Les villes de Kashan, Ispahan, Kermân, Tabriz, Sarâb se font remarquer alors par la richesse de leurs ouvrages.

Ces pièces, d'une rare finesse, sont conservées dans différents musées à travers le monde. À titre d'exemple, le Beth Tzedek Museum de Toronto, au Canada, possède une douzaine de ces tapis. Notamment un « Kashan » daté de 1850, dont les figures et les dessins retracent l'histoire originelle du peuple juif à l'époque du roi Salomon, associée à celle de l'ancienne Bible.

Ce tapis ne compte pas moins de deux millions de nœuds ! Un autre tapis Kashan, datant des années 1890 environ, montre l'étonnante finesse du travail de tissage des tisseurs juifs. Il avait été commandé par Nâser od-Din Shâh (1848-1896), qui voulait l'offrir à son médecin juif, Hakim Nour-Mahmoud.

Sur le plan économique

Étant donné la forte position des Juifs dans la production, le commerce et l'exportation en Iran, c'est tout naturellement que les Juifs trouveront dans ce pays une place privilégiée dans la commercialisation des tapis d'Orient. Curzon l'avait constaté quand il écrivait que les Juifs étaient « des commerçants et s'occupaient du négoce »⁶. « Pendant le XIX^e siècle, écrit de son côté Anton Felton, les tapis persans sont produits en grande quantité pour satisfaire le marché florissant de l'Europe ».



D.R.

Un journaliste anglais, Mac Lean, avait noté en 1904 le rôle joué par des Juifs dans l'importation du coton depuis Manchester, et leur place notable dans le commerce de Kermânshâh, de Hamadân et de Muhammerah.

Une autre ville, Kashan, a une histoire particulière et ancienne concernant la présence juive. En effet, c'est le lieu de résidence qu'avaient choisi certains Juifs expulsés d'Espagne à l'époque de l'Inquisition. « Il existe des documents historiques, écrit Anton Felton, qui prouvent que cette ville a été un centre de culture juive persane ; les tapis Kashan tissés par les Juifs en sont les témoins ».

⁶ Curzon (George), *Persia and the Persian Question*, London, 1961, Vol. I, p. 510.

À l'autre bout du pays, l'Azerbaïdjan a fourni les célèbres tapis Shirvan, Kuba et Korabach. Martin Gilbert, auteur de *The Dent Atlas of Jewish History*, écrit notamment : « Le sud du Caucase, entre l'Iran et la Turquie, a été un lieu privilégié pour la culture du tapis. Les Juifs et leurs voisins musulmans ont tissé ces beaux tapis aux couleurs et aux dessins si particuliers dans leur originalité... »⁷. Ce sont des *Juifs des Montagnes* précise Anton Felton « dont la langue, le *tate*, est un idiome persan mais son écriture se fait en hébreu ».

Les conditions de vie de ceux qui étaient spécialisés en coloration des laines et de ceux qui tissaient les tapis n'étaient pas des plus aisées. En règle générale c'étaient les femmes qui tissaient car ce travail était compatible avec leurs autres occupations : s'occuper des enfants, piler les grains, donner à manger à la famille... Dans les correspondances des missionnaires anglais on peut lire : « La plupart des tisseurs dans les ateliers étaient des femmes, juives et chrétiennes ». Les plus habiles étaient très recherchées. Ainsi, James Frazer dans son récit de voyage en Iran dans les années 1820 écrit : « Le prix payé pour acheter une veuve turkmène habile dans le tissage des tapis peut parfois être supérieur à celui que l'on payerait pour une jeune fille à marier »⁸.

Les villes où les Juifs ont été historiquement les plus actifs dans le tissage et la commercialisation des tapis ont été : Mashhad, Kerman, Farahân, Shiraz, Ispahan et Kashan. Comme l'histoire de tant d'autres communautés juives diasporiques, celle des Juifs d'Iran appartient hélas au passé. Une communauté millénaire a dû quitter ce pays au milieu de vingtième siècle, abandonnant, avec d'autres traditions, celle du tissage des tapis... ■

⁷ Gilbert (Martin), *The Dent Atlas of Jewish History*, J. M. Dent, London, 1993, p. 50.

⁸ Frazer (James), *Narrative of a Journey into Khurasan in the Years 1821 and 1822, 1825*, Oxford University Press, Delhi, 1984, p. 280.

Yves Haguénauer

« Astérix est là, je suis sauvé ». Voilà ce que pense le pianiste argentin Miguel Angel Estrella, ce 12 février 1980, lorsqu'il aperçoit son ami Yves Haguénauer dans la salle d'audience du tribunal militaire de Montevideo où il doit être – enfin – jugé. Emprisonné depuis plus de deux ans en Uruguay, le musicien a eu de vagues échos de l'incroyable croisade impulsée par Yves et son épouse Martine – en France, en Europe, en Amérique – pour obtenir sa libération. Ils ont mobilisé parmi les plus grands noms de la musique, Menuhin, Boulez, Dutilleul, Messiaen, Xenakis ou Nadia Boulanger..., ont sorti les médias de leur torpeur, mobilisé jusqu'à la reine d'Angleterre dont l'intervention permettra que Miguel reçoive, dans sa prison, un clavier muet. Le mouvement de protestation prend tant d'ampleur que la junte au pouvoir est contrainte de monter un simulacre de procès au terme duquel Estrella est expulsé d'Uruguay. Le 17 février, il débarque à Orly au bras d'Yves Haguénauer. Sauvé, grâce à Astérix, donc !

Il est vrai que ce surnom sied fort bien à Yves Haguénauer, issu de famille lorraine par sa mère et, par son

père, d'une famille alsacienne qui opta pour la France après la guerre de 1870. Comme le fils d'Uderzo et Goscinny, ce sacré petit bonhomme, qui vient de nous quitter à 86 ans, ne supporte ni l'injustice, ni l'intolérance, ni l'abus de pouvoir. Les atteintes aux libertés lui sont intolérables. Et il est capable, pour arriver à ses fins, de soulever des montagnes et de remuer, sinon le ciel, du moins la terre entière.

Il remuera d'ailleurs énormément de terre dans les différents camps où, jeune officier fait prisonnier, il est interné par les nazis entre 1940 et 1945 : il n'a qu'une obsession, s'évader. Et, avec quelques camarades de captivité, il creuse, creuse, creuse des tunnels. Quand il ne creuse pas, il fait de la résistance contre les autorités militaires du camp, ce qui lui vaut conseils de guerre et séjours en forteresse.

À la Libération, il entre dans l'entreprise familiale fondée par son père, y reste trente-cinq ans, se consacre à sa famille, sans jamais renoncer à sa passion pour la musique (est-ce un hasard, d'ailleurs, que son fils, Jean-Louis, soit devenu pianiste ?) ni à ses rêves d'un monde meilleur. Et en 1978, lorsqu'il prend sa retraite, il se lance à corps perdu dans des activités associatives. Animation, à plein temps, de la campagne pour la libération de Miguel Angel Estrella ; aide et soutien à des musiciens qui, à travers le monde, se trouvent en butte à des tracasseries administratives, policières ou politiques ; participation active à des projets de développement en Argentine, où la musique tient une grande place.

Son rapport au judaïsme ? Comme il l'a lui-même écrit : « Interné en juin 40 dans un camp provisoire à Mayence en Allemagne, je dus y remplir un questionnaire qui, pour la première fois de ma vie, me confronta aux problèmes suscités par mes origines. Jusqu'alors, rien ne m'avait relié à ma judéité : ni ma famille, au sein de laquelle je n'avais exercé aucune pratique religieuse, ni

mon environnement tant scolaire qu'amical. Et pourtant, c'est spontanément que j'ai inscrit la mention *Juif* dans ce questionnaire. » Juif, il l'est devenu ce jour-là. Et, à ses enfants, il a toujours inculqué que *Juif* était synonyme de « ouvert aux autres, antiraciste, progressiste, pacifiste ».

Voilà pourquoi Yves Haguénauer, français, juif, athée, s'investit également de tout son cœur, de toute son âme, pour une paix juste et durable au Moyen-Orient. Il militait pour cette paix entre Israël et Palestine avec acharnement ; chaque mort de plus, israélien ou palestinien, le transperçait d'horreur.

Yves, l'opiniâtre optimiste, n'aura pas pu attendre et atteindre cette paix à laquelle ont été consacrées toutes les forces de ces dernières années – de ses dernières années. ■

Florence Haguénauer



Photo archives familiales



Le numéro précédent de Diasporiques l'annonçait : un groupe d'élèves de troisième d'un collège de province, emmené par ses professeurs d'histoire, a fait en décembre 2004 un voyage à Auschwitz-Birkenau. De tels pèlerinages destinés à provoquer une prise de conscience et un travail de réflexion sur la nature humaine sont de plus en plus nombreux. Il s'est pourtant élevé des voix pour en contester le principe car il est arrivé – rarement – qu'ils se passent mal... On n'insistera donc jamais assez sur la nécessité de préparer un tel voyage par un profond travail pédagogique, allant notamment au-delà des clivages communautaires et des idées reçues. Et d'abord donc – sur l'indispensable engagement des pédagogues concernés. Ce pari a été tenu dans le cas de ces enfants issus d'un paisible milieu rural, à qui nous avons donné la parole à leur retour. Prise de parole à l'évidence difficile, tant par la nature du sujet – parler de l'indicible – que par le cadre scolaire qui inhibe quelque peu l'expression spontanée. Merci à ces enfants d'y avoir consenti.

Nous sommes allés à Auschwitz

Lacaune, février 2005

Nous sommes des élèves de troisième d'un petit collège, à Lacauene dans le Tarn et nous avons pu partir en Pologne du 10 au 18 décembre 2004.

Ce voyage avait essentiellement pour but la visite des camps de concentration et d'extermination d'Auschwitz Birkenau.

Après avoir longuement travaillé sur cette période de l'Histoire, le fait de se retrouver sur les lieux de tels crimes était assez dur et nous a réellement fait prendre conscience de ce qui s'était passé.

Aussi, suite à notre voyage, nous nous interrogeons sur ce que nous avons ressenti lors de la visite des camps.

Clélie à Anna : Qu'as-tu ressenti en passant les portes de la mort ?

Anna : J'ai d'abord ressenti de la haine envers ceux qui avaient mis en place ce terrible système. J'ai repensé aux paroles que certains SS disaient aux détenus pénétrant à l'intérieur du camp « Une fois ces portes franchies, tu ne ressors plus, mis à part en cendres par la cheminée ». C'était terrible pour eux car ils savaient qu'une mort certaine les attendait.

Fanny : On prend conscience de l'ampleur du massacre quand on voit la taille du camp. C'est impressionnant. Mais on a quand même du mal à réaliser que des millions d'êtres humains ont pu être assassinés là sans que personne intervienne.

chaussures, des brosse, des cheveux, des valises avec les noms. C'était un vrai choc pour nous car on ne pouvait pas s'empêcher de les imaginer vivants au travers de leurs affaires personnelles.

Clélie : et les affaires des bébés... je n'ai pu prendre aucune photo dans le camp tellement c'était dur.

Anna : Si j'avais une chose à retenir, je crois que ce serait les chambres à gaz et les fours crématoires car il y avait une atmosphère très étrange et j'avais peur de voir ça.

Clélie : C'est vrai... D'ailleurs personne ne parlait..., même les garçons étaient sans voix.

Fanny : Ce jour-là, en plus, le temps était très triste. Il faisait froid et il y avait du brouillard. Cela donnait une dimension encore plus forte à notre visite. Nous étions bien emmitoufflés et on ne pouvait pas s'empêcher de penser au froid que les détenus devaient endurer dans leur simple uniforme.

Notre visite nous aura permis de mieux savoir, mais peut-on jamais comprendre une telle barbarie ? Ces images comme l'entrée de Birkenau, l'étendue immense du camp, les tas d'objets, les restes des crématoires, les photos souvent insoutenables, tout cela dans un silence pesant restera gravé à jamais dans nos mémoires. Désormais chaque fois que nous passerons devant le mémorial aux Juifs déportés de Lacauene, nous penserons autrement. Et les noms de Isi, Léo, Maurice, Sarah, Liliane, Monique... qui sont portés dessus auront une autre signification. ■

Marie, Clélie, Anna, Fanny



D.R.



Devant le crématoire

Rencontre sur l'actualité de la pensée de Pierre Mendès France*

Le Cercle Amical-Centre Medem et le Cercle Gaston-Crémieux ont organisé, les 29 et 30 janvier 2005, dans les locaux du Cercle Amical à Paris, une rencontre qui avait été annoncée dans les termes suivants : *« En cette période d'inquiétudes majeures sur l'avenir de nos sociétés, la pensée et l'éthique politiques de Pierre Mendès France demeurent pour beaucoup d'entre nous une référence sinon la référence. L'objectif de cette rencontre est de rappeler ce qu'elles furent, de montrer à quel point elles restent aujourd'hui pertinentes et ce en quoi elles pourraient légitimement inspirer le projet mobilisateur dont nous ressentons si fortement la nécessité et l'urgence ».*

Une soixantaine de membres de l'une et/ou l'autre association ont participé avec émotion et intensité à la soirée du 29 et à la journée de travail du 30. Sans doute peut-on regretter que l'assistance n'ait pas été un peu plus nombreuse encore, tant les interventions et débats furent denses et porteurs d'avenir au travers de la célébration d'un passé cher à tant d'entre nous¹.

Le samedi soir, la réunion avait été organisée en collaboration avec l'Institut Pierre Mendès France, dont le président, Michel Mendès France, nous a fait l'amitié de sa présence. Erik Langlinay, professeur agrégé d'histoire, attaché scientifique de l'Institut Pierre Mendès France, nous a brillamment remémoré les grandes étapes du parcours politique de PMF, sans dissimuler la difficulté de cet exercice : comment retracer l'histoire d'un tel homme dans toute sa complexité ? Comment retrouver et décrire sa façon d'assumer les choix majeurs auxquels il fut confronté ? Il faut accepter une part de subjectivité dans le propos, nous a dit l'orateur. La vérité oblige à dire que nous avons tous été séduits par cette « subjectivité ». Et intéressés et émus en découvrant les documents historiques exposés dans la pièce voisine, en revoyant des extraits particulièrement marquants des interviews filmées de Mendès ou encore en ré-écoutant certains passages de ses causeries.

Le dimanche matin, deux orateurs ont introduit des facettes complémentaires de l'œuvre politique de Pierre Mendès France. Robert Cros, professeur émérite d'économie politique à Paris I-Sorbonne, a tenté de nous faire pénétrer dans les arcanes de l'économie politique, en nous montrant à quel point Mendès avait vu juste en termes de nécessité

pour la France d'une politique économique rigoureuse au sortir de la guerre et de besoin d'instruments modernes de gestion des finances publiques. Stéphane Hessel, Ambassadeur de France, ancien membre du Cabinet de Mendès France auprès de Georges Boris, a pour sa part, dans une enthousiasmante intervention, insisté avant tout sur deux mots qui lui semblent caractériser le plus profondément la pensée de PMF et qui sous-tendent toute son œuvre : *éthique* et *justice*. À partir de là, il a brossé un tableau particulièrement convaincant de la façon dont ce dernier avait géré la politique étrangère de la France, sur la base d'un respect exigeant de ces valeurs.

Le dimanche après-midi, après un repas pris en commun, nous avons bénéficié d'une succession d'interventions passionnantes et parfois passionnées, entrecoupées de débats nourris et de lectures de textes de PMF par Benjamin Lazar, comédien. Pierre Zémor, Conseiller d'État, ancien président de la Commission Nationale du Débat Public, ancien élu local et régional et conseiller de Michel Rocard, nous a rappelé à quel point Pierre Mendès France avait marqué l'opinion et exercé une influence politique majeure tout en exerçant peu le pouvoir : sept mois et dix-neuf jours seulement ! Il nous a apporté un précieux témoignage sur ce qu'il considère, s'agissant de la façon dont Mendès gisait ses relations directes avec ses concitoyens, comme « une communication politique authentique ». Patrick Viveret, Conseiller référendaire à la Cour des Comptes, directeur du Centre International Pierre Mendès France (CIPMF) a traité entre autres, et avec un exceptionnel brio, de la question de la *vérité*, qui se pose selon lui à la collectivité humaine tout entière, aujourd'hui confrontée à des risques majeurs pour son avenir et peut-être même sa survie. François Stasse enfin, Conseiller d'État, membre du Conseil d'administration de l'Institut Pierre Mendès France, responsable de la publication des *Œuvres complètes* de Pierre Mendès France, est parti lui aussi du mot *vérité* pour lancer une réflexion fondamentale sur la conception mendésienne de l'action politique : une action qui doit être soumise en permanence à un petit nombre de règles morales, sauf à perdre toute légitimité, et qui ne peut se développer que dans une confiance méritée à leurs élus de la part des citoyens. ■



À la tribune : S. Hessel et É. Marienstras

* Le texte complet des interventions et débats de cette rencontre fera l'objet d'une publication spécifique ultérieure, dont les lecteurs de *Diasporiques* seront avertis en temps utile.

¹ Les diverses sessions ont été introduites ou présentées par Philippe Lazar, Élise Marienstras, Fania Perez, Georges Wajs et Pierre Zémor.

Brèves d'ailleurs

Alyah 1 : Les Russes préfèrent l'Allemagne

Les Juifs russes et leur famille sont désormais deux fois plus nombreux à s'installer en Allemagne plutôt qu'en Israël. En 2004, ils n'auront été que 10 000 à faire leur *alyah* contre 12 500 en 2003. En revanche, ils auront été 20 000 à choisir l'Allemagne. Si bien que la communauté juive allemande connaît la croissance la plus rapide au monde. Elle compte aujourd'hui 197 000 personnes, dont un certain nombre dépendent de l'aide sociale. C'est pourquoi l'Allemagne souhaiterait revoir les modalités d'accueil des immigrants juifs. Un projet qui suscite une levée de boucliers de la part du conseil central des Juifs d'Allemagne et divise la coalition rouge-verte. L'Agence juive, qui espère récupérer pour Israël les candidats refusés, y est favorable.

Alyah 2 : Un pied ici, un pied là

Ce radiologue français, qui a décidé de s'installer avec toute sa famille en Israël en août 2003, est un habitué des aéroports. Au départ une fois par semaine à présent une fois par mois, il fait l'aller-retour France-Israël. Comme pour un certain nombre d'autres *olim* qui exercent une profession très qualifiée, il lui est plus rentable de continuer à travailler en France. Selon l'Agence juive, 10% des Français d'Israël sont dans ce cas. Ce qui leur a valu le surnom de *alyah-Boeing*. Un moyen pour eux de maintenir leur niveau de vie et de s'affranchir de la maîtrise de l'hébreu. Quant à leurs épouses et enfants, il ne leur reste plus qu'à espérer que la situation économique d'Israël s'améliore pour récupérer leur homme à temps plein !

Maroc : Le parti islamique dit oui aux Juifs

Saâdeddine Elotmani, secrétaire du Parti de la justice et du développement (PJD), considéré comme un parti islamiste, affirme que, si un Juif marocain accepte les statuts et le programme de son parti, il peut y adhérer. L'avant-projet de loi sur les partis en discussion au Maroc précise qu'un parti ne peut être fondé sur la base de la religion. Pas de problème pour le PJD : selon son secrétaire, ce « n'est ni un parti religieux ni un parti islamiste dans le sens que certains lui donnent. C'est un parti politique à référentiel islamique. »

Afrique du Sud/Safed : Roi africain et rabbin

Lorsque le jeune Nkosinahi Gamedze, descendant d'une famille royale, s'étonne de voir son voisin sur les bancs de l'université de Johannesburg écrire d'étranges caractères de droite à gauche, son destin bascule. Il se met à étudier l'hébreu et découvre que les seuls Blancs qui l'accueillent avec chaleur, en cette époque d'apartheid, ce sont les Juifs. À Jérusalem, où il est doctorant à l'Université hébraïque, il s'interroge sur son identification croissante avec le judaïsme. Une fuite à Rome pour échapper à une crise identitaire se transforme en réminiscence de l'inquisition. Point culminant : un jour, il lui est impossible

d'avaler une bouchée. Il découvre que c'est *Yom Kippur*... Il retourne alors en Israël et entreprend le processus de conversion. Aujourd'hui, rabbi Natan Gamedze vit à Safed, au nord d'Israël, avec sa femme et ses deux enfants.

Tokyo : La paix des cerisiers ?

La paix israélo-palestinienne reste un ancien rêve inaccessible ; en tout cas sa promotion fait objet d'initiatives parfois originales... On peut juger ainsi celle de l'East West Federation, « une organisation internationale à but non lucratif œuvrant pour la réalisation d'une paix perpétuelle dans le monde au travers d'échanges interculturels et pour la promotion de la vie en harmonie avec l'environnement ». Cette fondation a été créée en 2002 par le Docteur Michio Kushi, un honorable macrobioticien japonais. Dans le cas du Proche-Orient, la Fédération se propose de planter des cerisiers japonais le long de la frontière israélo-palestinienne (sans plus de précisions), créant des parcs « Israel Palestine Children's Cherry Park ». Les Japonais ne doutent pas de ce que la beauté délicate et éphémère de leur sakuras en fleurs ramènera à la raison les deux peuples en conflit. Nos lecteurs sceptiques devraient tout de même dresser l'oreille : le premier parc, entre Jérusalem et Betlehem, devrait voir le jour au printemps 2006...

Gibraltar : God save the Queen... en hébreu aussi

À Gibraltar, *God save the Queen* existe en version hébraïque. Et les six cents Juifs du rocher chantent l'hymne britannique de tout cœur à la synagogue pour célébrer les trois cents ans de domination anglaise. Malgré les stipulations du traité d'Utrecht, selon lesquelles sa majesté britannique refusait d'accueillir les Juifs à Gibraltar, ceux-ci représentaient plus de la moitié de la population civile en 1805, lors de la bataille de Trafalgar. En effet, depuis le *xiv^e* siècle Gibraltar sut être un havre pour les Juifs. Nombre d'entre eux trouvent d'ailleurs leur origine en Espagne, que leurs ancêtres ont fuie pour le Maroc en 1492, avant que leurs descendants ne s'installent sur le rocher.

Liban : Une alliance surprenante

Image improbable : des militants du Hezbollah, des députés iraniens et palestiniens aux côtés de rabbins avec papillotes, manteau et chapeau noir. Cette scène, vue dans un hôtel du front de mer de Beyrouth, rassemblait ces personnalités disparates sur un thème très particulier : l'hostilité à l'État d'Israël et le soutien à la cause palestinienne. Ces rabbins extrémistes, venus d'Angleterre et de New York, fêtés par la presse libanaise, déclarèrent prier pour la disparition de l'État israélien et la restitution de toutes les terres et de Jérusalem aux Palestiniens. Ils se montrent également fort critiques à l'égard des États arabes ayant noué des relations avec Israël. Décidément, le Messie tarde...

Martine Kis

Brèves d'ici

P.E.R.E.C : « Pour une école républicaine et citoyenne »
Ouvrte aux professionnels du système éducatif public et privé, en activité ou retraités, cette association combat le racisme, le sexisme et l'antisémitisme en milieu scolaire, de la maternelle à l'université. Elle soutient les enseignants et les élèves en difficulté confrontés à ces problèmes; elle informe les responsables de l'éducation nationale des cas les plus graves, et axe sa démarche sur la formation des enseignants en ces domaines d'atteinte à la laïcité et à son principe fondateur, l'égalité des hommes et des femmes. Dans le contexte actuel l'association est vigilante face à l'intrusion des intégrismes de toute nature dans l'école et à l'importation du conflit du Proche-Orient dont on constate tous les jours les effets délétères. Elle se soucie de l'objectivité des manuels scolaires et des publications destinées aux jeunes. Des groupes sont actifs à Paris, Grenoble et Marseille et des correspondants dans plusieurs villes; On peut écrire à l'association « P.E.R.E.C », pour une école républicaine et citoyenne», via Internet : www.assoperc.org

Irène Saya, présidente

Université Paris 7 – Denis Diderot :

Une équipe de psychanalystes *yiddishkeit et psychanalyse* sous la direction de Max Kohn vous invite le vendredi 27 mai à un colloque sur le thème « **Monde yiddish et inconscient** » : le transfert à une langue. Les angoissés de l'identité comme tous ceux qu'intéresse une approche pluridisciplinaire du transfert à une langue pourront suivre à Jussieu (Amphi 24) les débats de 10 h à 18 h, l'entrée étant libre et le programme disponible à l'adresse maxkohn@wanadoo.fr. Signalons que cette manifestation fait suite au colloque de mars 2002 qui avait pour thème *L'inconscient du yiddish*.

Le Centre Medem - Arbeter Ring :

Ce centre présente notamment jusqu'à fin juin son exposition **Medem et son temps**, qui retrace au travers de la vie de Vladimir Medem (1879-1923), théoricien du Bund (parti socialiste juif de Pologne, Lituanie et Russie), toute une époque fertile en événements à la fois sur le plan de l'histoire des peuples d'Europe orientale et des communautés juives au début du xx^e siècle : deux révolutions, les doctrines autonomistes, les courants culturels qui ont enrichi le patrimoine de l'humanité.

Exposition ouverte du **lundi au jeudi de 10h à 13h**, le **mercredi, jeudi de 14h à 17h** et le **samedi de 14h à 18h**. Visite guidée suivant la demande.

Pour tout renseignement, comme pour les autres activités du centre, téléphoner au 01 42 02 17 08 le matin.

Le Musée d'art et d'histoire du judaïsme :

☛ Outre ses collections permanentes, le Mahj poursuit jusqu'au 29 mai 2005 la présentation de l'importante exposition « **Juifs de France dans la Grande Guerre** », organisée par l'*Historial de la Grande guerre* de Péronne et actuellement visible à Paris.

☛ Jusqu'à cette même date, l'exposition des **poupées de Pourim**, de Michel Nedjar,

☛ À partir du 20 juin, ouverture d'une nouvelle exposition : « **Le monde juif après 1945** », réunissant les collections photographiques d'une douzaine d'auteurs.

☛ Quant aux très nombreuses activités organisées en permanence par le Musée (concerts, séances de contes, lectures, conférences, etc.), on se renseigne sur le site www.mahj.org, ou par téléphone au 01 53 01 86 65.



La Maison de la culture yiddish :

Parmi les très nombreuses manifestations de ce centre, signalons :

☛ Une exposition, du 18 mars au 15 septembre: **Klezmer et klezmerim : a yidisher tam, a yidisher tempo**. De l'amuseur de mariage à la chanson populaire, des formations ambulantes de musique klezmer à la nouvelle scène klezmer, cette exposition propose un tour d'horizon de l'histoire de la musique juive d'Europe orientale. (*Exposition conçue par le Musée d'art et d'histoire du Judaïsme. Elle a été présentée au musée en 2000 lors de la saison culturelle Yiddish ? Yiddish !*)

☛ Une commémoration, le jeudi 21 avril à 20h30 : **le 62^e anniversaire du soulèvement du ghetto de Varsovie**, Sous la présidence de Szulim Rozenberg, présentation de l'œuvre de Yitskhok Katsenelson par Rachel Ertel (en français) et lectures bilingues du *Chant du peuple juif exterminé* par Batia Baum. (La Bibliothèque Medem publie ce printemps une édition bilingue présentant le texte original en yiddish du grand poème de Yitskhok Katsenelson, écrit au camp d'internement de Vittel avant la déportation à Auschwitz du poète, avec une traduction intégrale par Batia Baum).

☛ **Pessah** : une fête pour enfants à partir de 4 ans, le dimanche 17 avril, de 15h00 à 17h00.

Pour les activités permanentes de la Maison de la culture Yiddish, se renseigner, notamment au 01 47 00 14 47.

Diasporiques

La grande majorité des lecteurs de *Diasporiques* sont des abonnés. Cependant le nombre de lecteurs au numéro croît, en même temps que celui des points de vente hors abonnement. Nous aimerions beaucoup convertir ces « lecteurs d'un numéro » en lecteurs permanents.

Nombreux aussi sont les lecteurs occasionnels qui profitent d'un exemplaire emprunté à des amis, et qui ne seraient pas hostiles à l'idée de s'abonner mais qui ne trouvent jamais le temps ou l'énergie de souscrire un abonnement.

Enfin, ce numéro est envoyé à titre d'essai à un certain nombre de destinataires qui ne connaissent pas encore la revue, et qui pourtant devraient y trouver de nombreux points d'intérêt.

Pour faciliter à tous ces abonnés potentiels ou virtuels la concrétisation du geste qui va les transformer en lecteurs permanents, nous avons inséré dans le numéro ce bulletin d'abonnement détachable, qui leur permettra plus simplement de sauter le pas.

Diasporiques n'est pas une entreprise commerciale, c'est une revue qui, sans sectarisme, est animée par un certain militantisme. Elle refuse les insertions publicitaires de manière à garder une totale indépendance idéologique. Elle se veut une tribune et un organe de liaison entre les Juifs laïques et diasporiques francophones ; elle s'intéresse systématiquement aux causes des minorités, ce qui explique probablement le nombre significatif de ses abonnés non juifs. Vous avez besoin d'elle, elle a besoin de vous... Venez donc rejoindre le cercle des abonnés !

**Votre bulletin d'abonnement est au verso de
cette page**

Diasporiques

Bulletin d'abonnement

Nom.....Prénoms.....

Adresse d'abonnement à la revue.....

Code postal.....Ville.....Pays.....

Téléphone(s).....

Adresse courrier électronique.....

Abonnement annuel (4 numéros) : 20 Euros.

Abonnement de soutien : à partir de 30 Euros.

Adressez ce bulletin accompagné d'un chèque rédigé à l'ordre du

Cercle Gaston-Crémieux (Diasporiques)

à l'adresse suivante :

Diasporiques c/o J.-François Lévy

2 avenue Jeanne

95600 Eaubonne

Si vous résidez à l'étranger : il est plus simple de faire un virement bancaire :

Belgique : virement à effectuer auprès de Henri Liebermann, compte n° 750-9064356-58, mention :

« Diasporiques »

Suisse : virement à effectuer auprès de Massimo Sandri, banque cantonale vaudoise, n° 5006.66.86,

Lausanne, mention : « Diasporiques »

Autres pays étrangers : virement à faire au compte du Cercle Gaston-Crémieux :

IBAN	Code banque	Code guichet	N° de compte	Clé Rib
FR53	30041	00001	1070730T020	78

Un Juif

J. Lipszowicz

L'autre jour, j'ai rencontré un Juif. Banal ? Peut-être. Mais ce n'est pas tout à fait un Juif comme tous les Juifs. Ce Juif-là aura cent ans cette année, et il le porte gaillardement, vit seul, vaque à ses occupations comme un jeune. Encore une illustration du dicton de ma femme : « Quand on les laisse vivre, les Juifs vivent longtemps » !

Haïm Cohen est né en 1906 à Paris, rue Rochechouart, de parents d'extraction sépharade, salonicienne d'un côté, turque de l'autre. Une grande partie de la famille est implantée à Anvers, où les oncles de Haïm sont diamantaires. Sa vie s'esquissait banale, mais patatras ! Son père meurt subitement en 1913, laissant une veuve avec un gamin de huit ans. Qui partent en Suisse pour se changer les idées, avec le projet d'aller ensuite en Belgique, auprès de la famille anversoise – et la Première Guerre mondiale les surprend à Montreux. Les Allemands occupant la Belgique, les voici devenus petits-Suisses jusqu'à la fin du conflit. Mais lorsqu'ils parviennent enfin à Anvers, le jeune Cohen refuse de faire le diamantaire avec ses oncles. C'est qu'il s'est découvert en Suisse, auprès du pasteur du lieu, des talents déclamatoires particuliers – et une vocation d'acteur. Et, ayant refusé aussi de faire sa bar-mitsva, se proclamant athée, il rêve de se consacrer à l'art de la scène. D'où, au début des années vingt, départ de notre Haïm avec sa mère pour Paris – à cette époque, il n'y avait d'Art que là... Cours de diction, puis conservatoire. À sa sortie, Haïm Cohen disparaît, se métamorphose en Pierre Gérard et commence une vie mouvementée de théâtres, à Paris ou en tournée. Il joue avec les « grands », gagne sa vie ainsi, mais ne deviendra pas aussi célèbre que Pierre Fresnay (à qui il a servi de secrétaire un moment) ou quelques autres.

La guerre éclate, notre Pierre est mobilisé à 34 ans et stationné en Auvergne (il avait échappé à la conscription à l'âge normal pour cause de voile au poumon, voile qui avait aussi failli compromettre sa carrière théâtrale) ; à l'armistice, après bien des péripéties, il est coincé dans la zone « libre ». Pour vivre, Pierre devient le secrétaire de Julien Luchaire – le père du sinistre collaborateur Jean Luchaire qu'il a fallu fusiller à la Libération pour ses hauts faits... Le « patron » de Pierre, le sachant juif, lui propose de « vrais » faux papiers – contre dix mille francs. Somme inaccessible ! Lucien Luchaire trouve une solution élégante : Pierre n'a qu'à trouver dix autres Juifs qui, eux sont en mesure de payer dix mille francs chacun, et en échange il aura droit à un onzième jeu de faux papiers. Ce qui fut fait, et Pierre a pu traverser l'Occupation sous un vrai faux-nom.

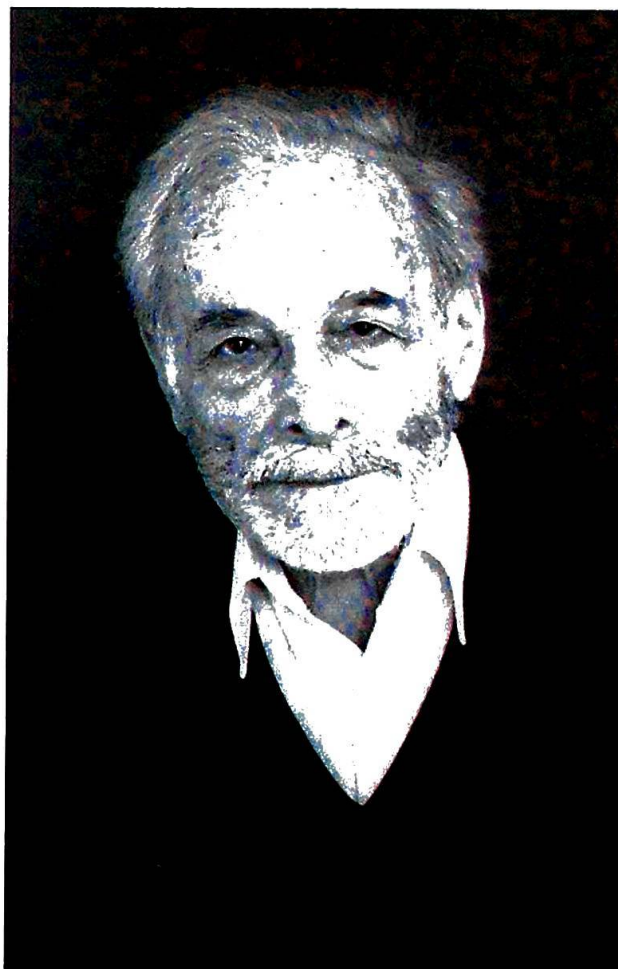


Photo F. Dumas

D'une certaine façon, Pierre a ainsi contribué au sauvetage de dix Juifs en péril, toutefois il semble que le Yad Vachem a refusé de le reconnaître comme « juste parmi les Nations » : le titre est réservé aux non-Juifs...

La guerre finie, Pierre a repris son métier de batteur d'estrades. Parmi les groupes de comédiens-chanteurs qui ont fleuri après la guerre, les « Compagnons de la chanson » ont été les plus connus, avant les « Frères Jacques ». Mais nos lecteurs plus âgés se souviennent peut-être encore des « Quatre barbus », et s'ils ont par-dessus le marché connu le « Trio des quatre », alors ils se souviennent de Pierre Gérard : il en était.

Pierre n'a jamais débrayé : aujourd'hui encore il se produit, récite des vers, enregistre : sa mémoire est sans défaut et son répertoire inépuisable. Il a toujours une voix sonore et son geste est sûr. Un drôle de bonhomme ! Hostile aux rabbins, n'aimant pas Israël, et pourtant Juif ; Juif ignorant, Juif-sans-l'avoir-demandé, mais Juif conscient et actif. Et je nous souhaite d'être comme lui quand nous aurons à notre tour cent ans ! ■



Le passé, le présent et l'avenir

L'année 2005 a commencé au Cercle Gaston-Crémieux de façon très active. Et c'est d'abord en regardant vers le passé que nous créons les bases de notre action présente et à venir.

Le passé historique en premier lieu : le groupe de réflexion sur l'histoire des Juifs en Europe, qui nous associe à l'Union des Progressistes juifs de Belgique (UPJB), s'est mis au travail. Il a arrêté un programme, réparti les tâches entre Belges et Français. Notre ambition n'est pas de faire œuvre d'historiens ou de sociologues de métier, mais de partager une aventure qui, si elle se développe comme nous le souhaitons, devrait nous conduire dans deux ou trois ans au plus à la rédaction d'un ouvrage permettant de mieux comprendre comment s'est progressivement constitué en Europe le concept d'une judéité politique et culturelle – et non essentiellement culturelle – diasporiste et progressiste, et ce que ce concept recouvre aujourd'hui. Vaste programme, mais dont nous sentons qu'ainsi cadré il est à notre portée et qu'il est de nature à intéresser non seulement un grand nombre de Juifs en Europe mais aussi, bien entendu, nos concitoyens européens n'ayant pas d'attaches personnelles avec la judéité mais soucieux de préserver et d'exalter la diversité constitutive du continent. *Diasporiphiles* en quelque sorte, si l'on autorise ce néologisme !

Le passé philosophique et littéraire ensuite : nous avons bien conscience de la nécessité impérieuse de mieux connaître la façon dont les Juifs se sont exprimés, au cours des siècles

Depuis septembre 2004, le Cercle Gaston-Crémieux est reconnu par les pouvoirs publics en tant qu'organisme d'intérêt général à caractère culturel et philanthropique. Et du coup les cotisations au cercle donnent lieu à réduction d'impôt.

passés, par des œuvres aujourd'hui considérées comme faisant partie du patrimoine commun. La commission qui a été créée à cette fin a elle aussi vigoureusement engagé ses travaux et ne désespère pas d'aboutir, en fin de course, à la rédaction d'une anthologie des principaux textes qu'il serait utile que chacun connaisse et, le cas échéant, médite.

Le passé politique enfin : nous avons ainsi célébré, en étroite coopération avec le Centre Medem-Cercle Amical, l'actualité de la pensée de Pierre Mendès France, au cours d'une très riche rencontre les 29 et 30 janvier derniers. Michel Mendès France nous a fait l'amitié d'apporter le concours de l'Institut Pierre Mendès France (qu'il préside) à l'organisation d'une soirée commémorative de l'œuvre de son père et d'y prendre part avec son épouse. Plusieurs personnalités, le lendemain, nous ont permis de mieux comprendre à quel point la pensée-Mendès restait aujourd'hui une référence politique morale exemplaire. *Diasporiques* rend compte de façon plus détaillée de cette réunion en page 58.

Le présent : tout en continuant à nous impliquer dans la vie politique de notre pays et dans l'évolution des institutions de l'Union européenne, nous avons engagé une double réflexion, « identitaire » d'une part, et ouverte sur la richesse des

interactions pluriculturelles de l'autre. Elle nous associe étroitement aux musulmans laïques du *Manifeste des libertés*, notamment au travers d'un projet d'intervention auprès des enseignants du secondaire au cours de l'année scolaire 2005-2006.

L'avenir : nous sommes en train d'établir des liens plus étroits avec les « Amis de la Commission centrale de l'Enfance » (ACCE) d'une part et avec le « Club laïque de l'enfance juive » (CLEJ) d'autre part. Le président de l'ACCE s'est exprimé dans le précédent numéro de *Diasporiques*, celui du CLEJ présente son organisation dans celui-ci (qui comporte également un entretien avec les dynamiques animateurs de ce Club). Dans les deux cas, il s'agit de savoir ce que nous pouvons faire ensemble pour faire mieux connaître et comprendre notre engagement diasporiste, laïque et de gauche, en particulier vis-à-vis des jeunes. Nous avons en particulier amorcé ensemble un dialogue avec de jeunes Juifs laïques non organisés mais désireux de mieux exprimer leur relation à leur judéité sans pour autant prendre le risque – à leurs propres yeux autant qu'à celui des autres – d'entrer en quoi que ce soit dans une logique de repliement communautaire. Un projet se dessine avec eux : organiser en fin d'année 2005 une rencontre, ouverte sur l'Europe, structurée autour des thèmes de la diasporité et de la transmission horizontale (interculturelle) et verticale (intergénérationnelle).

Vous êtes intéressé(e) par nos activités ? Demandez à être informé de nos initiatives à venir !

Pour tout renseignement sur le Cercle Gaston-Crémieux et son fonctionnement ainsi que pour une éventuelle adhésion, s'adresser par courriel à :

postmaster@cercle-gaston-cremieux.org

Le site Web du Cercle :
www.cercle-gaston-cremieux.org

Rappel : Le Cercle Gaston-Crémieux, du nom d'un Communiste marseillais fusillé en 1871, a été créé en 1967 par un groupe d'intellectuels de gauche : J. Huppert, G. Isotti-Rosowsky, C. Lanzmann, P. Lazar, J. Lebar, R. Marienstras, L. Poliakov, O. Rosowsky, R. Thalmann, P. Vidal-Naquet et R. Visocékas. Il regroupe des Juifs et des non-juifs désireux d'affirmer la légitimité d'une existence juive diasporique en dehors de la synagogue et du sionisme. Il agit de diverses façons : ateliers, réunions-débats, communiqués de presse, etc. et il a créé la revue trimestrielle *Diasporiques*.